L'

D

DU

# L'INFLUENCE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE SUR LE BONHEUR DU GENRE-HUMAIN.

TOME PREMIER.

# L'INFLUENCE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE SUR LE BONHEUR DU GENRE-HUMAIN.

PAR M. l'Abbé GENTY, Censeur Royal, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Toulouse, Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture d'Orléans, Professeur Emérite de Philosophie au College Royal de la même Ville & Secrétaire Provincial de l'Orléanois.

SECONDE EDITION,
*Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.*

---

Sœvior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
*Juv. Lib. II, Sat. 6.*

---

TOME PREMIER.



A ORLÉANS,
De l'Imprimerie de JACOB l'Aîné, rue Saint-Sauveur.

M. DCC. LXXXIX.
*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

*A*

DE

É

PREM

DE L'

*D*

*cruell*

*jour,*

*renou*

*ſenſibi*

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

DE ROQUELAURE,

ÉVEQUE DE SENLIS,

PREMIER AUMONIER DU ROI,

COMMANDEUR

DE L'ORDRE DU S. ESPRIT, &c. &c

MONSEIGNEUR,

*DÉLIVRÉ d'une maladie cruelle, je renais à la vie. Chaque jour, en développant mes forces, renouvelle en moi par degrés cette ſenſibilité exquiſe, dont la nature*

*ſe plaît à douer ſes favoris les plus chers. Tout me rappelle ces tems heureux de mon enfance, où ſous vos aîles protectrices mon cœur commençoit à s'ouvrir aux inſpirations de la vertu; ces momens enchanteurs, où vous faiſiez jaillir les premieres étincelles, qui ont allumé dans mon ſein le feu de l'amour patriotique. Tout ce qui eſt en moi, tout ce qui me touche & m'environne eſt plein de vos bienfaits. C'eſt votre bonté paternelle, qui m'a appellé aux douces jouiſſances des hommes ſenſibles; c'eſt de vous ſeul, que j'ai reçu la vie de l'ame.*

*Comment pourrois-je, MON-*

SEIGNRUR, *ne pas vous consacrer mes travaux? Vous les avez tous inspirés d'avance. L'Ouvrage que je prends la liberté de vous présenter aujourd'hui, est destiné à la recherche des moyens de guérir la plus grande plaie, qui ait jamais affligé le genre-humain : il n'a été entrepris que pour venger les droits de l'humanité avilie & de la Religion calomniée. Vous n'y appercevrez pas* MONSEIGNEUR, *l'empreinte des grands talens ni du génie; mais vous y reconnoîtrez sans peine les expressions d'un cœur, qui souffre des maux de ses semblables; & c'est à ce titre qu'il doit vous intéresser. En daignant*

*agréer qu'il parût sous vos auspices, vous avez comblé mes vœux. Je sens tout le prix de cette faveur : c'est l'unique Dédicace que vous ayez voulu accepter. Puisse-t-elle être un monument durable du plus pur hommage & de la plus vive reconnoissance!*

*Je suis avec un très-profond respect,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,

*A Orléans, le 10 Novembre 1787.*

*GENTY.*



# PRÉFACE.

Après avoir été long-tems le témoin & le jouet des mouvemens, qui agitent la ſcene du Monde, un ancien alla s'enſevelir dans une obſcure retraite, pour ſe livrer tout entier à la recherche & à la contemplation du vrai : on aſſure même qu'il ſe fit crever les yeux pour n'être plus diſtrait par les illuſions des objets extérieurs. Dans le ſilence des paſſions, il entendit cette voix touchante qui parle au fond du cœur ; il ſentit revivre en lui-même ces

ſentimens généreux, que les maximes des pervers & les vaines prétentions de l'orgueil avoient étouffés. Il éprouva la force des liens ſacrés qui uniſſent les hommes: il apprit à balancer leurs droits & leurs devoirs mutuels, & à meſurer les rapports des citoyens dans les divers degrés de l'état ſocial. Son ame dégagée de ſoins frivoles, & des préjugés de l'opinion, remonta vers ſa ſource & puiſa dans le ſein de la nature, l'amour de la juſtice & de l'humanité.

Il crut alors avoir reçu une vie nouvelle: il ſe ſentit inſpiré par un ſouffle divin. Quelques amis, qui étoient venus le viſiter dans

ſa retraite, s'en retournerent charmés de ſon éloquence, & chaque jour de nouveaux diſciples ſe préſentoient en foule pour l'entendre.

Cet emblême doit m'avertir par quelles épreuves doit paſſer quiconque oſe enſeigner la vérité aux hommes. Qui ſera digne d'entreprendre cette tâche honorable & difficile? Sera-ce le Sybarite plongé dans les délices d'une capitale corrompue? Sera-ce l'écrivain avide, dont la plume vénale eſt à l'enchere? Sera-ce le Philoſophe couvert de la livrée d'une ſecte, ou proſterné aux pieds des diſpenſateurs d'une vaine renommée?

Sera-ce l'imitateur servile des formes reçues, l'ambitieux & vil esclave de la fortune & de la faveur? Non, tous ces hommes dévoués à l'opinion tracent au hasard des caracteres sur un sable mobile : celui-là seul gravera sur le bronze, qui saura penser & sentir d'après soi-même & ne connoîtra d'autre intérêt que celui de la justice.

Avant de rechercher les causes, qui depuis plusieurs siecles, ont le plus influé sur le bonheur du genre-humain, je suis descendu dans mon cœur. J'ai cru pouvoir me rendre à moi-même le témoignage, que le seul amour de

l'humanité m'inſpiroit, que mes motifs étoient purs, & qu'il n'entroit dans mon deſſein aucun mélange ni d'intérêt, ni d'orgueil, ni de préjugé.

Né loin des premieres claſſes de l'ordre ſocial, je ſuis plus près de la nature & plus digne peut-être d'entendre ſa voix : nourri long-tems dans l'infortune, mon ame eſt reſtée ouverte à la ſenſibilité ; par un penchant involontaire, je crois défendre ma cauſe, en ſoutenant les droits des foibles opprimés. Je jouis maintenant du fruit honorable de mes travaux, & des dons de la fortune dans une meſure proportionnée à

la modération de mes desirs; & je ne puis être soupçonné de mêler, dans mes réclamations en faveur des malheureux, cette aigreur quelquefois injuste, mais toujours excusable, que le pauvre manifeste à l'égard du riche. J'ai parcouru tous les rangs de la société : je me suis approché des Grands, assez pour pouvoir en parler; mais pas assez, pour qu'on puisse m'appliquer l'axiome; *qui suit les Grands, Serf devient.* Toutes mes habitudes sont concentrées dans le cercle d'un petit nombre d'amis, qui font le charme de ma vie, sans maîtriser mes opinions. J'ai négligé tous les moyens de m'établir dans la Capi-

tale, pour avoir un caractere & un ſtyle qui me fut propre, & pour ne point prendre les formes changeantes de la mode, qui dans ce pays-là influe ſur les livres comme ſur les objets de parure.

J'ai toujours marché d'un pas libre dans la carriere, que le ſort m'a ouverte ; & s'il falloit faire le ſacrifice d'une ſeule de mes penſées pour conſerver les places que j'occupe, je les abandonnerois ſans peine au premier eſclave, qui pourroit s'en ſaiſir.

Il ne m'a donc manqué que du génie, pour parler dignement le langage de la vérité. Afin d'y ſuppléer, autant qu'il étoit en

moi, j'ai long-tems médité mon ſujet dans la ſolitude, j'en ai parcouru toutes les parties & meſuré tous les rapports. Accoutumé depuis une longue ſuite d'années à manier le priſme de l'analyſe, & à ſaiſir les différens traits de lumiere, qui peuvent éclairer une vérité, j'ai mis en œuvre tous les procédés de l'art pour ne laiſſer échapper aucune branche de la queſtion, que j'avois à réſoudre.

L'influence de la découverte de l'Amérique ſur le bonheur du genre-humain, m'a paru préſenter le problême politique le plus intéreſſant & le plus compliqué qui

qui ait jamais été proposé. Il ne s'agissoit pas de savoir en général si cette découverte avoit été utile ou nuisible : cette question considérée comme abstraite & isolée, ne méritoit pas qu'on prît la plume pour y répondre. Mais il falloit la traiter par rapport aux moyens, qui nous restent de tourner ce grand événement à notre avantage présent & à venir ; & sous ce point de vue, elle embrasse presque toutes les combinaisons politiques de l'univers pendant trois siecles.

Il étoit donc très-important de rechercher si cette découverte auroit pu être utile, & comment il

auroit été possible de la faire servir au bonheur du genre-humain. Car si dès l'origine, elle ne pouvoit produire que des maux, il seroit maintenant insensé d'en attendre le moindre avantage, puisque les difficultés se sont accrues par les erreurs & les fausses routes, qui ont égaré les chefs des Nations depuis cette époque. Si au contraire, elle étoit de nature à rendre le genre-humain plus heureux, peut-être la plupart des moyens qu'on auroit pu mettre en usage, sont-ils encore applicables à l'état présent des choses ; & alors c'est indiquer le remede aux maux causés par cet événement que de

tracer la route, qu'il auroit fallu ſuivre.

Il n'étoit pas moins important de rechercher ſi cette découverte a été utile ou nuiſible, comment & juſqu'à quel degré elle a pu devenir funeſte à l'eſpece humaine. En effet, pour rentrer dans la voie, qui conduit au bonheur, il eſt néceſſaire de reconnoître combien on s'en eſt écarté, quel eſt le ſentier le plus court & le plus ſûr, qui puiſſe nous en rapprocher. D'ailleurs, l'oppoſition entre les biens, qu'on avoit droit d'attendre de cette révolution & les maux qu'elle a produits, prouve qu'il auroit fallu adopter des principes

contraires à ceux qui ont été mis en pratique & doit ramener aux moyens, que la nature des choſes avoit d'abord indiqués.

Ainſi mon ſujet ſe diviſe en deux queſtions : *La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile? a-t-elle été utile ou nuiſible?* Ces deux queſtions ſe ſervent mutuellement d'épreuve, & en s'éclairant l'une l'autre elles doivent confirmer les principes, que j'établis pour les réſoudre

La premiere eſt l'avant-ſcene, ou l'expoſition du ſujet. Il faut, pour la traiter, faire le tableau général de l'univers politique, au moment de la découverte. Elle

devient une partie essentielle de la question principale ; puisqu'il est nécessaire de connoître la situation des choses à cette époque & les moyens de bonheur, qui étoient alors à la portée du genre-humain, pour distinguer si son sort fut amélioré par l'influence de cette révolution.

La seconde forme le corps du sujet & doit le conduire à son dénouement. Elle comprend l'histoire de tous les événemens, qui ont accompagné la conquête, & de toutes les révolutions qu'elle a engendrées dans les quatre parties du monde jusqu'à nos jours.

Quiconque voudra réfléchir sur

chacune de ces queſtions verra bientôt s'y réunir une multitude de queſtions ſecondaires : il ſera effrayé des idées ſans nombre, qui viendront ſe croiſer en tous ſens, ſe pénétrer mutuellement & ſe précipiter en foule dans ſon eſprit ; & il ſentira la néceſſité de diviſer encore le ſujet & de le conſidérer ſucceſſivement par rapport aux différentes parties du globe.

Après avoir raſſemblé tous les faits ſur leſquels la découverte de l'Amérique peut avoir influé, j'ai reconnu que l'Aſie n'avoit participé à cette influence que par l'augmentation du numéraire qui

en a résulté en Europe & qui a fourni à notre commerce des grandes Indes un aliment plus actif & plus abondant. Cette considération unique ne m'a point paru, malgré son importance, devoir former la matiere d'un chapitre particulier : & je me suis contenté d'évaluer les avantages de ce changement dans nos rapports avec l'Asie, en traitant de l'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur de l'Europe.

L'Afrique a ressenti plus que l'Asie les effets de cette découverte. Mais la question de la traite des Negres est tellement liée à

celle de la prospérité des Antilles, qu'il m'a paru plus convenable de ranger cet objet dans la partie qui concerne l'Amérique, que d'en faire un article séparé.

J'ai donc considéré successivement l'influence de la découverte de l'Amérique par rapport à l'Amérique même & par rapport à l'Europe. Mais les deux parties de cette division n'étoient point encore assez distinctes. Elles se pénétroient tellement, qu'il étoit bien difficile de démêler à laquelle des deux devoient être rappellés plusieurs faits, qui tenoient essentiellement à la question principale. Cette confusion d'idées naissoit de

ce que les nouveaux habitans de l'Amérique appartiennent autant à l'Europe qu'à l'Amérique même. En introduisant une troisieme partie dans la division générale & en traitant séparément de l'influence de la découverte de l'Amérique sur ses nouveaux habitans, mes pensées m'ont semblé suivre une marche plus méthodique & plus lumineuse.

Le sujet ainsi divisé présente trois parties distinctes, dont chacune se sousdivise en deux d'une maniere toujours analogue & uniforme. (*) Après avoir soumis

(*) Les six chapitres de ces trois parties formoient six parties séparées

toute la question à cette double analyse, j'ai pris la plume, pour ne la plus quitter avant la fin de l'Ouvrage. Tous les faits sont venus d'eux-mêmes se ranger à leurs places; leurs causes & leurs effets se sont enchaînés dans l'ordre le plus naturel, les raisonnemens se sont développés sans efforts, & le livre est sorti de ma main toute entier & d'un seul jet.

La premiere partie offre d'abord l'histoire abrégée des naturels de l'Amérique : elle expose leurs qua-

dans la premiere édition. C'est le seul changement essentiel, que l'on remarquera dans celle-ci.

lités physiques & morales, leurs moyens de jouissance & de bonheur, les traits caractéristiques des différentes peuplades, leurs différens degrés de civilisation, depuis les Hurons jusqu'aux Péruviens. Elle indique par quels développemens la nature auroit pu les conduire insensiblement à un état plus prospere, & comment nous aurions pu accélérer les progrès de cette révolution par le secours de nos connoissances.

Je passe ensuite à l'histoire de la conquête de l'Amérique. En parcourant toutes les régions de ce malheureux hémisphere, je fais voir comment les différens peu-

ples qui les habitoient, se sont vus successivement trahis, opprimés, avilis, massacrés, & presque effacés. J'ai eu, dans ce siecle de Philosophie, le courage de dire & de prouver que, si parmi tant de calamités les sauvages de l'Amérique ont reçu de l'Europe quelque bien, c'est à la religion seule qu'ils le doivent; à la religion, qu'on avoit osé accuser d'être la complice de tous les crimes dont s'étoient souillés les vainqueurs du Mexique & du Pérou. Je me sers sur-tout du bel exemple, que nous ont donné les conquérans du Paraguay, pour prouver combien il eut été facile de mettre

les fruits & les douces jouiſſances de la civiliſation à la portée des Nations Américaines.

La ſeconde partie commence par la deſcription topographique de toutes les contrées de l'Amérique. Elle démontre que tous les moyens de proſpérité, qui peuvent faire fleurir de nouvelles Colonies ſe trouvoient raſſemblés dans cette partie du Monde. » Des campagnes vaſtes, fertiles » & capables de nourrir une » grande population, un climat » propre à la conſervation des » hommes & des animaux, la » ſituation la plus favorable au » commerce & à l'induſtrie; la

» tranquillité & la paix avec les » peuples indigenes. » Mais elle expoſe enſuite comment la politique Européenne a rendu inutiles & ſouvent funeſtes toutes ces grandes avances de la nature; comment l'avarice la plus aveugle a tari toutes les ſources de l'abondance; comment le Monopole le plus oppreſſif a détruit tous les germes de l'induſtrie; comment le luxe le plus corrupteur a deſſéché tous les fruits avant leur maturité.

On verra dans cette partie les conquérans barbares du Mexique & du Pérou mourir tous ou dans l'abandon & le déſeſpoir, ou dans

l'ignominie & ſous la main des bourreaux, ou par trahiſon & par l'épée de leurs complices. On verra les Colonies Eſpagnoles en proie au Monachiſme, à la molleſſe, à la miſere & aux Flibuſtiers; celles du Bréſil condamnées à une longue enfance & ravagées par les Pauliſtes; celles du Canada étouffées par l'eſprit militaire, celles des Antilles long-tems privées du ſouffle vivifiant de la liberté, & toujours cultivées par des eſclaves: enfin on verra toutes nos eſpérances dépoſées dans le ſein des Colonies indépendantes.

J'ai du parler du plus grand fléau, qui ſoit né de la découverte

de l'Amérique, l'esclavage des Negres. Si plusieurs grands hommes en ont parlé avant moi & mieux que je ne puis le faire, il faut cependant en parler encore; puisque cet odieux trafic n'est point encore détruit, puisque ceux qui l'exercent & s'enrichissent de ses profits ne sont pas encore dévoués à l'infamie & à l'exécration publique.

La troisieme partie offre le tableau de l'Europe, au moment de la découverte du Nouveau-Monde. J'ai cherché quels étoient alors ses moyens de jouissance, ses ressources, ses richesses, ses lumieres & ses arts, son commerce

& ſes rapports avec l'Afrique & l'Aſie. J'ai décrit les mœurs des différentes Nations Européennes à cette époque, leurs liaiſons mutuelles, la forme diverſe de leurs Gouvernemens, les qualités perſonnelles de leurs chefs & le degré d'autorité dont ils jouiſſoient : j'en ai conclu que tout ſembloit être préparé pour la révolution la plus brillante & que la découverte de l'Amérique dans de telles circonſtances devoit ouvrir [illegible] carriere ſans bornes à l'acti[illegible] à l'induſtrie & aux eſpérances de l'ancien monde.

J'ai fait voir que par un contraſte toujours plus affligeant cette

perſpective de bonheur s'eſt évanouie comme un ſonge, & que l'ambition & l'orgueil des Rois, ont rendu la conquête de l'Amérique funeſte à toute l'Europe.

J'ai peint l'Eſpagne épuiſée par l'enflure même de ſa puiſſance, dépeuplée, perdue dans la molleſſe; le Portugal affoibli, courbé ſous le joug Britannique, effacé de la liſte des puiſſances de l'Europe; la France, l'Angleterre & l'Allemagne déchirées par des guerres inteſtines, ébranlées juſques dans leurs fondemens. J'ai décrit l'origine & les progrès de la monarchie univerſelle, du ſceptre de la mer, & de la folie

des guerres de commerce; fléaux terribles nés de la ſoif des richeſſes, tous trois ſortis du flanc des montagnes de l'Amérique. J'ai calculé les effets qu'ont produits ſur l'Europe ces monceaux d'or amenés en triomphe dans les ports de l'Eſpagne & du Portugal; j'ai ſuivi le cours de cet or fatal & j'ai trouvé qu'au lieu de répandre la vie & l'abondance il avoit porté ſur ſon paſſage la déſolation & la mort. J'ai démêlé ſon influence dans tous les grands événemens, qui ont ſuivi la découverte de l'Amérique juſqu'à nos jours. Un ſeul peuple de l'Europe à ſu profiter de ces dangereux tréſors, &

cette exception remarquable vient à l'appui de tous mes principes : elle offre un grand exemple des avantages, que l'Europe auroit pu retirer de la conquête de l'Amérique & des moyens qu'elle auroit dû mettre en œuvre pour employer utilement les fruits de cette conquête.

Après avoir ainſi parcouru toutes les parties de mon ſujet, j'aurois pu croire qu'aucune des branches de la queſtion ne m'avoit échappé. Cependant j'ai craint que pluſieurs traits indiqués dans la rapidité de la compoſition ne fuſſent pas aſſez prononcés, & j'ai cherché à leur donner plus de force & de

développement. Tel eſt l'objet de la quatrieme partie, qui peut être regardée comme le ſupplément de l'ouvrage.

En jettant un coup-d'œil général ſur le genre-humain, j'ai penſé que les erreurs ſans nombre dont il a été la victime depuis l'origine des ſiecles, étoient attachées à l'ignorance du premier âge, & que pour lui une longue enfance avoit été ſuivie d'une adoleſcence orageuſe. Mais les progrès de la raiſon, qui ont été ſi rapides de nos jours, m'ont fait croire qu'il atteignoit à l'âge viril & que le tems étoit venu,

où l'homme alloit jouir de toutes ſes prérogatives.

J'ai donc indiqué la perfection de la raiſon univerſelle, comme le plus ſur moyen d'étendre les avantages & d'affoiblir les inconvéniens de la découverte de l'Amérique. C'eſt ſur cette idée générale, que j'ai jetté le plan de réformation de tous les abus & de tous les déſordres, qui ſont nés des rapports mutuels des deux mondes. J'ai vu dans cette idée chérie l'indépendance des Anglo-Américains devenir le germe du bonheur de toute l'Amérique : la poſtérité des Indiens ſortir d'une longue

ſervitude & recouvrer les droits de l'humanité : l'eſclavage des Negres aboli : les mines d'or & d'argent fermées pour toujours : les Colonies dégagées des liſieres qui prolongent leur enfance, voler de leurs propres ailes ſous l'influence de la liberté : le commerce délivré de ſes chaînes, enrichir l'univers & reſſerrer les nœuds qui doivent unir tous les peuples.

Telle eſt l'analyſe de l'ouvrage, que je remets ſous les yeux du public. Il reparoît avec tous ſes défauts, parcequ'ils tiennent à ma maniere de voir & de ſentir. La vérité s'y montre toute nue, ſans porter atteinte aux objets de la

vénération publique ; & peut-être ſous ce point de vue ſera-t-il remarquable dans un ſiecle, où la Philoſophie s'eſt plue à tout renverſer & à tout détruire.

Il comprend l'hiſtoire complette des malheurs nés de la conquête du Nouveau-Monde ; il en expoſe toutes les cauſes & en développe tous les effets directs & refléchis. A l'égard des remedes, la plupart ſont marqués par des traits de force, quelques-uns ſont à peine indiqués ; c'eſt au lecteur attentif à ſaiſir ces nuances & à ſuppléer ce que la prudence m'obligeoit de taire. Dans le déluge de maux & de préjugés qui environne ce globe,

globe, je n'ai pas voulu envoyer des meſſagers de trouble & de diſſention; j'ai député dans les diverſes parties du monde la Colombe, qui doit en rapporter l'olive de la paix univerſelle.

Je n'ai négligé aucun des faits eſſentiels à la cauſe que je devois défendre; & le lecteur le moins inſtruit pourra s'épargner la peine de conſulter d'autres livres. Les objets ſe trouvent rangés dans un tel ordre que, malgré leur abondance & leur complication, ils ſont renfermés dans un petit eſpace.

Je me ſuis cependant livré à de longs épanchemens du cœur.

Dans la carriere pénible que j'avois à parcourir, c'étoit un besoin pour moi que de m'abandonner aux effusions de la sensibilité. Ceux, qui seroient tentés de m'en faire un reproche, connoitroient-ils le langage des ames tendres & généreuses & les tourmens qu'elles éprouvent à la vue des malheurs publics?

Le style du Philosophe de Genève si serré, si pressant dans les discussions abstraites, devient large & rédondant, quand il expose des vérités de sentiment; c'est un cœur trop plein qui déborde & s'épanche avec profusion. Le disciple chéri de Socrate, le divin Aristoclès, n'a reçu le

nom de Platon, qu'à cause de sa verbeuse éloquence & de la surabondance de ses expressions. Si j'avois le talent d'imiter ces deux hommes, je les aurois choisis pour modeles dans l'art d'écrire. Mais ne pouvant prendre un vol assez élevé pour atteindre ces aigles dans les airs, je n'ai suivi que la seule inspiration de la nature, ce génie puissant qui m'agite & remplit toutes les facultés de mon ame.

Je ne me mettrai pas en peine de prouver qu'il seroit nécessaire de déployer toutes les ressources de l'éloquence pour traiter dignement la question proposée. Quand faudra-t-il donc échauffer

le lecteur, si l'on doit rester froid en sa présence, lorsqu'il s'agit des plus chers intérêts de l'humanité? Quel sujet fut jamais plus propre à [illegible]lir le style, à faire naître des sentimens généreux, à inspirer ces réclamations vigoureuses, qui font pâlir la tyrannie & déconcertent les projets de l'avarice & de l'oppression? Quiconque voudra traiter un tel sujet comme un problême d'algebre, ne sera point capable d'en sentir l'importance ni d'en connoître les rapports. C'est un homme mutilé, privé des dons de la nature & indigne d'en défendre les droits.

# L'INFLUENCE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE SUR LE BONHEUR DU GENRE HUMAIN.

## IDÉE GÉNÉRALE DE CET OUVRAGE.

QUELLE entrepriſe l'homme n'a-t-il pas oſé tenter pour aggrandir ſon être & multiplier ſes jouiſſances? Quels obſtacles peuvent déſormais étonner ſon courage & rallentir l'eſſor de ſon génie? Il tient dans ſes chaînes tous les animaux qui pouvoient lui diſputer l'empire de la

terre; il brave les fureurs de l'océan, & franchit les barrieres qui sembloient séparer éternellement les deux Mondes: son activité toujours infatigable sait rassembler dans chaque climat les diverses richesses distribuées sur la surface du globe: il imite & dirige la foudre; il s'éleve en triomphateur dans les hautes régions de l'air, & voit les orages sous ses pieds: il a dompté tous les élémens. Sans cesse son avide curiosité interroge la nature, & lui dérobe de nouveaux secrets. Il a deviné les ressorts cachés qui animent l'Univers, & s'est élancé dans l'infini. Au défaut de la réalité, son imagination féconde lui a créé des prodiges & des illusions enchanteresses. Rien n'a pu résister à son audace; tout s'est transformé au gré de ses desirs.

Croira-t-on, qu'après tant de merveilles & de conquêtes, il ne soit pas

encore parvenu au comble de ſes vœux ? Nous cherchons par-tout le bonheur, & nous avons tout tenté, tout obtenu, hors les vrais moyens d'être heureux. Nos préjugés & nos erreurs ont empoiſonné tous les dons de la nature & du génie : l'homme eſt devenu pour l'homme l'ennemi le plus redoutable & le plus implacable. C'eſt un conquérant ſuperbe, qui ſait vaincre & triompher : mais loin de profiter de ſa victoire, il l'a preſque toujours tournée contre lui-même.

La découverte de l'Amérique, l'époque la plus brillante dont notre orgueil puiſſe ſe glorifier, nous offre l'exemple le plus frappant de ces triſtes vérités ; & rien n'eſt plus capable de mettre au grand jour la vanité des eſpérances, que l'ambition des Rois & l'eſprit de conquête nous font concevoir. Aucune révolution n'avoit

encore ouvert un champ auſſi vaſte à l'induſtrie humaine, ni fourni d'auſſi puiſſans reſſorts à l'activité du commerce & de la politique. Jamais le temps n'avoit fait éclorre à la fois tant de moyens de jouiſſance, de bonheur & de proſpérité. Les vérités pures & conſolantes de la morale évangélique, annoncées à des peuples ſuperſtitieux & livrés à l'erreur; les ſecrets de nos arts & de nos ſciences, révélés à des Sauvages plongés dans l'ignorance & dans la plus profonde miſere; le goût de la ſociabilité inſpiré à des cœurs, qui connoiſſoient à peine le prix des plus doux penchans de la nature; de nouvelles ſources de richeſſes, qui ſembloient jaillir de toutes parts; des terres d'une immenſe étendue, qui invitoient à la culture & promettoient les plus abondantes récoltes; une multitude innombrable de nouveaux objets d'é-

change; le domaine de l'homme accru tout-à-coup de moitié : tels ſont les avantages ineſtimables, que l'on devoit attendre de cette importante découverte. Cependant trois ſiécles ſe ſont écoulés, & les ſages demandent encore ſi elle fut utile ou nuiſible. Que dis-je ? Parmi les Ecrivains, qui prendront la plume pour réſoudre une queſtion ſi étrange, un ſeul croira-t-il devoir féliciter le genre-humain ſur les fruits de cette conquête mémorable ? S'en trouvera-t-il un ſeul, qui ne déplore les maux ſans nombre dont elle inonda la ſurface de la terre ?

Il vaudroit mieux ſans doute ne point affliger nos regards du ſpectacle de tant de calamités, s'il ne devoit pas ſervir à l'inſtruction des générations préſentes & futures. Mais le tems viendra peut-être où les Chefs des Nations ſeront tentés de

revenir ſur le paſſé, & de profiter des anciennes erreurs pour diriger plus ſûrement vers le bonheur général toutes les forces qui leur ſont confiées. Le moment eſt déja venu, où l'opinion, la Reine des Peuples & des Rois, commence à dépouiller la fauſſe gloire de tout ce qu'elle a d'impoſant & de ſéduiſant pour le vulgaire. Déja la politique des Nations tend à renfermer les Empires dans leurs juſtes bornes, & à maintenir la paix & l'équilibre dans l'univers; & c'eſt hâter les progrès de cette révolution ſalutaire, que de retracer les malheurs attachés aux anciennes maximes. C'eſt ſervir utilement le genre-humain, que de rechercher les cauſes qui ont rendu funeſte un événement, dont on devoit recueillir des fruits ſi abondans & ſi doux.

Guidé par ce motif, le ſeul digne de quiconque entreprend de venger les

droits de l'humanité, j'ai tâché de porter la lumiere dans toutes les parties de la question proposée. Je n'ai pu me défendre d'un effroi involontaire, en contemplant la vaste étendue de la carriere qu'il s'agissoit de parcourir, & les difficultés sans nombre qui sembloient en interdire l'entrée. Mais l'amour de mes semblables, l'espoir de contribuer à essuyer leurs larmes, le desir si naturel & si vif dans les cœurs droits & sensibles de voir régner plus d'ordre dans le monde moral, ont ranimé mes efforts, & m'ont fait croire que je pourrois triompher de tous les obstacles. Une autre considération est encore venue soutenir mon courage; c'est que l'éloquent Historien, qui a proposé ce problême politique, a pris soin de rassembler d'avance la plupart des faits qui peuvent en préparer la solution. Muni d'un tel secours, je me suis avancé

d'un pas plus ferme, & j'ai meſuré d'un œil moins étonné la grandeur de mon entrepriſe.

En employant les divers matériaux, que cet Auteur, juſtement célebre, a mis ſous ma main, je ne me ſuis pas impoſé la loi d'embraſſer ſes opinions. J'ai voulu dans toutes mes recherches voir briller devant moi cette clarté vive, qui annonce la préſence de la vérité. Je n'ai pas ceſſé de conſulter la voix intérieure, qui trompe rarement, &, dans tout le cours de mon Ouvrage, j'ai ſenti les traits de ce feu divin, dont la nature échauffe ſes vengeurs. Vérité, Nature, Religion ſainte, c'eſt votre cauſe que je vais défendre; c'eſt ſous votre égide que je vais combattre. Je vous conſacre ma plume : elle ne fut jamais proſtituée au menſonge, ni à l'eſprit de ſyſtême, ni à la flatterie, ni au vil intérêt.

Pour ne laiſſer échapper aucune partie eſſentielle du probléme, qu'il s'agit de réſoudre, j'ai cru le devoir conſidérer ſucceſſivement par rapport aux différens peuples, ſur leſquels la découverte de l'Amérique peut avoir eu de l'influence. Je développerai donc d'abord les grands avantages qu'elle auroit dû procurer aux divers habitans du nouveau Monde; & comparant enſuite ces avantages avec les faits hiſtoriques, j'examinerai ſi l'événement a rempli de ſi flatteuſes eſpérances. Je ſuivrai la même marche, & j'établirai la même comparaiſon relativement aux Conquérans & à la plupart des Peuples de l'Europe. L'oppoſition conſtante que nous obſerverons entre les fruits qu'on devoit attendre de cette révolution, & ceux qu'on en a recueillis en effet, nous indiquera la route qu'il auroit fallu choiſir, & celle qu'il fau-

droit ſuivre encore pour diminuer les inconvéniens & multiplier les avantages. Ainſi la chaîne de mes idées ne ſera point rompue, & la derniere partie de mon Diſcours ne ſera que le développement & l'application des principes établis dans les premieres. Puiſſe le tableau fidele, que je vais tracer, nous convaincre que les actions les plus éclatantes des Conquérans ſont un dédommagement bien foible pour les maux dont ils affligent la malheureuſe humanité! Puiſſe-t-il embrâſer tous les cœurs de l'amour de l'ordre, & faire luire à tous les yeux les rayons de cette raiſon univerſelle, qui rapproche tous les peuples, & doit ſeulé leur apprendre le véritable emploi de leur puiſſance?



# PREMIERE PARTIE.

## L'INFLUENCE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE SUR LE BONHEUR DE SES ANCIENS HABITANS.

### CHAPITRE PREMIER.

*La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ses anciens Habitans?*

Les peuplades dispersées sur le vaste continent de l'Amérique languissoient dans la premiere enfance de la vie so-

ciale, ſans connoître le prix des plus doux préſens de la nature. Elles ignoroient preſqu'entiérement l'art d'ouvrir & de féconder le ſein de la terre, qui étoit prête à leur prodiguer ſes richeſſes; & cette mere bienfaiſante ſe conſumoit en vains efforts, s'épuiſoit par une végétation ſurabondante & ſouvent nuiſible. Sa ſurface cachée ſous des ronces, des lianes, & d'autres plantes ſauvages & paraſites, nourriſſoit une multitude innombrable d'inſectes & de reptiles venimeux. Des forêts immenſes, inacceſſibles aux vents, impénétrables aux rayons du ſoleil, renfermoient un air humide & corrompu. Les plaines les plus fertiles, inondées par les débordemens des lacs & des fleuves, & changées en marais fangeux, exhaloient des vapeurs peſtilentielles. Les animaux dégénérés étoient ſans force & ſans courage.

L'homme reſſentoit comme eux l'influence maligne du climat, & traînoit une exiſtence pénible & miſérable. La foibleſſe de ſes beſoins & de ſes deſirs répondoit à celle de ſes organes. A peine ſenſible à l'attrait impérieux & néceſſaire, qui unit les deux ſexes, il ne voyoit dans la femme qu'une eſclave deſtinée aux ſervices les plus abjects & aux travaux les plus pénibles. S'il étoit exempt des maladies qui aſſiégent la molleſſe, des paſſions petites & cruelles qui nous tourmentent au ſein même des jouiſſances & des honneurs; s'il ignoroit les ſoucis dévorans qu'enfante notre imagination inquiete & dépravée, il étoit en proie à la faim, aux plus rudes fatigues, à la morſure des reptiles, à l'inclémence des ſaiſons, à la rage de ſes ennemis, à une foule de ſuperſtitions & de craintes chimériques. Son intelligence envelop-

pée d'épais nuages resserroit toutes ses idées dans le cercle étroit de ses besoins présens. Son défaut de prévoyance l'exposoit sans cesse aux alternatives les plus dangereuses ; & l'abondance passagere des alimens, après une longue disette, soumettoit sa frêle constitution à des secousses violentes, souvent plus funestes que la faim. Isolé, taciturne, abandonné de toute la nature, il n'éprouvoit jamais ces tendres émotions, qui nous consolent & ouvrent nos cœurs à la bienfaisance; jamais la pitié ne lui faisoit verser de larmes ; jamais il n'épanchoit ses douleurs dans le sein d'un ami ; jamais l'adolescent ne sentoit les douces étreintes des bras paternels ; & jamais la piété filiale ne fermoit les yeux du vieillard expirant.

L'Américain stupide ne savoit point goûter le plaisir de pardonner à un ennemi désarmé; & s'il sortoit de son état

de langueur, d'indolence & d'inſenſibilité, c'étoit pour boire des liqueurs enivrantes, ou s'abandonner à la vengeance, la paſſion des ames foibles. Toute ſa vertu conſiſtoit dans la fureur guerriere, qui le portoit aux atrocités les plus révoltantes, & dans ſa conſtance non moins atroce à chanter au milieu des tortures les plus affreuſes, quand il tomboit en captivité, & à encourager lui-même ſes bourreaux dans leur ingénieuſe barbarie. Parmi certaines Tribus, les vainqueurs buvoient dans le crâne de leurs ennemis, & s'abreuvoient de leur ſang. Souvent les meres arrachoient les entrailles des priſonniers pour battre & teindre les joues de leurs enfans, & pour perpétuer ainſi d'âge en âge la ſoif de la vengeance. On faiſoit un horrible feſtin de la chair de la victime, & l'on dévoroit avec avidité ſes membres palpitans. Tels étoient

les plaiſirs & les vertus de l'homme ſauvage.

En vain l'orgueilleuſe Philoſophie s'eſt-elle plue à nous vanter l'amour de l'indépendance, qui le caractériſe. Car cette paſſion eſt bien éloignée d'avoir une origine auſſi noble, & de produire d'auſſi bons effets dans le cœur du ſauvage que dans celui de l'homme civiliſé. Parmi nous, elle ſuppoſe une ame élevée, qui dédaigne les dons de la fortune, quand il faut les acheter par de baſſes intrigues : elle prend ſa ſource dans le ſentiment intime de la dignité de l'homme ; elle excite en nous la bienfaiſance, le déſintéreſſement, la généroſité, la pitié, l'oubli & le pardon des injures. L'ame indépendante & dégagée des ſoins futiles & rampans, qui agitent le vulgaire, eſt toute entiere à la vertu, & devient ſublime comme elle. Mais l'averſion de l'Indien

l'Indien pour toute eſpece de contrainte, ſon goût exceſſif pour une liberté ſans bornes, viennent du défaut d'énergie & de ſenſibilité, & tendent à l'iſoler de plus en plus & à fermer ſon cœur à tous les ſentimens généreux. Toujours concentré en lui-même, il n'a jamais connu cette force expanſive, qui nous donne une ſeconde vie dans nos ſemblables, qui nous identifie avec eux, nous fait partager leurs peines & leurs plaiſirs, & devient le principe des plus héroïques vertus.

C'eſt le ſeul amour du paradoxe & de la nouveauté, qui a pu faire ſoutenir à quelques Ecrivains ingénieux, que la vie ſauvage étoit préférable à l'état ſocial; & je ne m'arrêterai pas d'avantage à faire voir le peu de ſolidité d'une telle opinion, qui n'eſt en effet qu'un jeu d'eſprit. L'homme ſauvage eſt un être im-

parfait, privé des plus éminentes qualités de ſon eſpece, inutile à ſes ſemblables, le jouet des élémens & de toute la nature.

Non-ſeulement chaque individu ne jouit pas dans cet état du degré de bonheur qui lui eſt deſtiné; mais le nombre des hommes y eſt incomparablement moindre que dans les ſociétés civiliſées. Tout concouroit en effet à retarder les progrès de la population dans les Tribus Américaines. Les femmes épuiſées par des travaux continuels & trop rudes pour leur conſtitution délicate, étoient pour la plupart infécondes, ou ne pouvoient nourrir & élever qu'un très-petit nombre d'enfans. Le tempérament foible & froid des hommes, leur inſouciance & leur goût dominant pour l'oiſiveté, l'extrême difficulté de ſe procurer des alimens, l'embarras de ſe charger de leurs enfans dans les courſes & les chaſſes lointaines

& de longue durée, les disettes fréquentes occasionnées par leur stupide indolence & les ravages de la guerre, leur vengeance implacable qui ne pouvoit s'assouvir que par l'entiere extinction de la Tribu ennemie, le triste & barbare plaisir qu'ils goûtoient à massacrer de sang froid leurs prisonniers, sont autant de causes puissantes, qui se joignoient à la premiere, pour s'opposer à la multiplication de l'espece humaine.

D'ailleurs, les moindres peuplades avoient besoin d'un vaste terrein pour subsister ; & il falloit laisser pour leur chasse des déserts immenses, dont les limites éloignées & incertaines fournissoient des prétextes de guerre toujours renaissans. C'est ainsi que des contrées, qui sous les loix salutaires de la civilisation auroient pu contenir des nations nombreuses & fortunées, nourrissoient à peine

quelques hordes de ſauvages nuds & indigens, toujours prêts à s'entr'égorger. Il n'eſt donc pas poſſible de douter qu'en façonnant par degrés les Tribus Américaines au travail & aux vertus ſociales, & qu'en leur inſpirant le goût & la connoiſſance des arts utiles, on n'eût en même-temps augmenté le bonheur de chaque individu, & le nombre de ceux qui euſſent été appellés aux jouiſſances d'une vie plus douce, & qu'on n'eût procuré par-là au genre-humain des avantages ineſtimables.

La lente ſucceſſion des tems eût peut-être préparé d'elle-même cette heureuſe révolution, ſi le deſir des conquêtes & des découvertes, qui tourmentoit l'Europe à la fin du quinzieme ſiecle, n'eût établi une communication entre elle & l'Amérique. Car parmi tant de peuplades ſauvages, celles qui habitoient un terrein

plus découvert, ſe livroient davantage aux travaux de l'agriculture, commençoient à ſe ſoumettre aux loix d'une police plus réguliere & plus humaine. Quelques-unes même de ces Tribus, moins adonnées aux courſes de la chaſſe, connoiſſoient la diſtinction des rangs, & ſe laiſſoient gouverner par des chefs d'autant plus abſolus, qu'ils parloient au nom de la Divinité, & qu'ils avoient l'adreſſe de faire ſervir au maintien de leur autorité le reſpect & la terreur imprimés par une aveugle ſuperſtition. Tels étoient les Natchez & les Habitans des grandes Iſles; tels étoient ſur-tout les Sujets des deux plus grands Empires de l'Amérique, les Mexicains & les Péruviens.

Je ne dirai point avec l'éloquent Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique, que *les Mexicains avoient autant de con-*

*noiſſances, de lumieres, d'induſtrie & de politeſſe, qu'il y en avoit alors en Europe.* (*) L'amour de la vérité m'oblige d'avouer que leur agriculture étoit

---

(*) Voyez les premieres Editions de l'Hiſtoire Philoſophique, Liv. VI.

Il paroît que M. l'Abbé Raynal avoit adopté cette opinion ſur le rapport de Cortez, qui avoit intérêt de rehauſſer dans ſes Lettres la gloire d'une conquête, qu'il n'avoit entrepriſe qu'en bravant l'autorité de Velaſquez, ſon chef légitime. Peut-être ce célebre Ecrivain en a-t-il cru trop légérement les deſcriptions giganteſques & pleines d'exagérations d'Antonio Solis, qui aſſure, entr'autres menſonges, qu'il y avoit deux mille Temples dans la ſeule ville de Mexico. Quoiqu'il en ſoit, M. l'Abbé Raynal a changé lui-même de ſentiment ſur les Mexicains, & la bonne foi exige que j'avertiſſe que dans les nouvelles Editions de l'Hiſtoire Philoſophique il tient un langage abſolument oppoſé. Je ne me ſuis apperçu de ce changement, qu'après avoir traité cette premiere Partie de mon Ouvrage.

très-imparfaite, & que les productions, qu'ils tiroient du sein de la terre, n'étoient suffisantes pour la nourriture d'un si grand peuple, qu'à cause de leur extrême frugalité, qui les entretenoit dans un état de foiblesse & de langueur. (*) J'avouerai avec la même franchise que tous les autres arts étoient aussi dans un état d'enfance. Ces Villes si vantées par Cortez, pour donner plus d'importance à sa conquête, n'étoient en effet qu'un vaste assemblage de cabanes rustiques; ces palais

(*) Un des plus grands obstacles que Cortez eut à vaincre dans la conquête du Mexique, fut de faire subsister sa petite troupe dans ses marches diverses. Le peu de culture de cet Empire obligeoit souvent les Espagnols de se nourrir des productions spontanées de la terre, & il falloit autant d'alimens pour un Européen, que pour trois ou quatre Indiens. Les forces relatives de ces deux especes d'hommes étoient à peu-près dans le même rapport.

& ces temples ſi riches & ſi majeſtueux étoient des maſſes énormes de terre dont il ne reſte aucun veſtige depuis ſi long-temps. (*) Ces chefs-d'œuvres tant admirés de peinture & d'orfévrerie, dont on a conſervé quelques échantillons, étoient de groſſieres ébauches, qui ne ſont dignes d'attention, que pour marquer les progrès ſucceſſifs de l'induſtrie humaine. (**)

(*) Il ne reſte aucun veſtige du Palais de Montezuma, ni du grand Temple de Mexico, tandis qu'on voit encore aujourd'hui la maiſon que Cortez fit bâtir à la hâte, lors de la conquête. Tant il eſt vrai que les monumens des Mexicains étoient au-deſſous de l'idée que les Hiſtoriens Eſpagnols ont voulu en donner, & des noms pompeux dont ils les ont embellis.

(**) Les Mexicains ſe ſervoient d'écorces d'arbres & de peaux d'animaux, pour deſſiner à leur maniere les événemens dont ils vouloient conſerver la mémoire. Quoique l'avide ſolda-

Je

Je ne dirai pas non plus avec le même Auteur, *que les Mexicains n'avoient de*

---

tesque, qui saccagea l'Empire, fît peu de cas de ces recueils de peintures historiques, & que Sumarica, premier Evêque de Mexico, crût devoir condamner aux flammes tout ce qu'il put recueillir, il s'en est cependant conservé un, que Cortez avoit envoyé en Europe pour contenter la curiosité de Charles-Quint. Ce manuscrit fut d'abord à la merci d'un Armateur François, qui pilla le vaisseau expédié par Cortez. Mais après avoir passé par beaucoup de mains, il tomba en la possession de Raleig. Thevenot fit imprimer dans son Recueil des Voyages toutes les figures de ce manuscrit au nombre de trois cens soixante Il n'y a dans toutes ces peintures, dit l'Auteur des Recherches Philosophiques sur les Américains, *aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la nature; & les objets sont tous sans vérité, comme sans proportion.* (Recherches Philosoph. cinquieme Partie, Sect. premiere.) Purchas a publié aussi soixante-six planches des traits les plus remarquables de l'écriture Mexicaine. L'Archevêque actuel de Tolede en a publié trente-deux planches, avec des explica-

*barbare que leurs superstitions.* (*) Ce n'étoit pas leur culte qui dans l'origine les

---

tions fournies par des Indiens instruits dans cet art. Ces sortes de peintures s'appellent *Ecritures en Tableaux* : elles représentent des choses, elles en offrent les images, & n'ont aucun rapport à la langue.

On prétend que les Mexicains peignoient encore les objets d'une autre maniere, par le moyen de plumes diversement coloriées & nuancées. Mais il paroît qu'on n'a conservé aucune des peintures de cette espece.

On voit dans le Cabinet du Roi d'Espagne plusieurs bijoux en or & en argent, & plusieurs ustensiles des Mexicains ; *ce ne sont*, dit Robertson, *que des représentations informes d'objets communs, & des figures grossieres d'hommes & d'animaux, sans vérité & sans grace.* ( Hist. de l'Amérique, Liv. VII, tom. IV, page 33 ) Le Lord Archer possede une coupe d'or fin qu'on prétend avoir appartenu à Montézume ; elle est ornée d'un relief dont les traits sont grossiers & mal dessinés.

(*) Voyez les premieres Editions de l'Histoire Philosophique, Liv. VI.

avoit rendus barbares; mais leur naturel féroce leur avoit fait inventer un culte ſanguinaire & révoltant, qui, à ſon tour, nourriſſoit dans leurs ames le goût de la cruauté. Avant que les Mexicains euſſent fondé leur Empire, la plupart des peuples de l'Amérique maſſacroient & mangeoient leurs priſonniers avec plus ou moins d'appareil : & ſi les Prêtres du Mexique ont imaginé des Dieux avides de ſang humain, c'étoit pour flatter la paſſion dominante du peuple, en conſacrant par la Religion une coutume qui, malgré ſon atrocité, faiſoit ſes plus cheres délices. (*) C'eſt ainſi que Maho-

(*) Pour prouver que toute la férocité des Mexicains ne conſiſtoit pas dans leur culte, il ſuffit de dire que ſouvent leurs Guerriers ſe revêtoient de la peau ſanglante de leurs ennemis, & qu'ils ſe promenoient dans les places publiques couverts de ces horribles trophées.

met ſe fit aiſément des proſélytes dans un climat brûlant, en fondant ſa morale ſur les plaiſirs ſenſuels, & en promettant aux fideles obſervateurs de ſa Loi toutes les jouiſſances de la volupté. C'eſt ainſi que le farouche Odin ſe fit mettre au rang des Dieux, dans un climat triſte & barbare, & chez des peuples qui ne vivoient que de meurtres & de rapines, en annonçant une Religion de ſang, & en déifiant tous les inſtrumens du carnage.

Mais, quoique les Mexicains euſſent conſervé quelques-uns des vices de l'état ſauvage, & qu'ils y euſſent ajouté ceux de la ſervitude, qui les ſoumettoient à un deſpote, ils avoient cependant fait pluſieurs pas qui les rapprochoient d'un état plus proſpere. La juſtice étoit adminiſtrée dans l'Empire avec une ſageſſe admirable pour ces tems d'ignorance &

de barbarie : l'agriculture, quoique très-imparfaite, y étoit cependant fort ſupérieure à celle des tribus errantes. Il y avoit à Mexico, & dans d'autres Villes, des Marchés très-fréquentés & garnis de toutes les productions de la terre & des arts : les noix de Cacao formoient une eſpece de monnoie qui facilitoit les échanges, & qui déterminoit la valeur relative des diverſes marchandiſes. Pluſieurs cités étoient très-peuplées, & il étoit impoſſible que du choc des opinions, parmi tant d'hommes raſſemblés, il ne jaillît pas de tems en tems quelques idées heureuſes & quelques étincelles de génie. Les rapports multipliés, qui commençoient à s'établir entre les ſujets de ce vaſte Empire, devoient reſſerrer les nœuds qui les uniſſoient, adoucir leurs mœurs par degrés, tempérer l'atrocité de leur Religion & de leur caractere,

faire naître parmi eux de nouveaux besoins & de nouvelles jouissances. Enfin, leurs progrès, que l'on peut regarder comme étonnans pour un État qui n'avoit pas un siecle & demi d'antiquité, devoient se communiquer de proche en proche aux nations voisines; & ce peuple, en étendant sa domination par des conquêtes, eut étendu plus rapidement encore l'influence de ses arts & de ses loix, s'il n'eût pas fait la guerre plutôt pour détruire & exterminer les vaincus, que pour les éclairer & les gouverner.

Les Péruviens donnoient un autre exemple au midi de l'Amérique, & leur Empire fondé sous des Loix plus sages, & appuyé d'une Religion plus douce, devoit conduire tôt ou tard toute cette immense péninsule au plus haut degré de puissance & de prospérité. L'adoration du Soleil établie parmi eux, quatre siecles

avant l'arrivée des Eſpagnols, eſt ſans doute la moins inſenſée & la plus excuſable des ſuperſtitions. Ce culte, en fixant les regards de l'homme ſur le principe de la lumiere, de la chaleur & de la vie, comme ſur l'objet le plus digne de ſes hommages, lui préſentoit l'univers ſous un aſpect plus conſolant, lui inſpiroit des penchans plus tendres, & le ramenoit ſans ceſſe aux doux ſentimens de la nature. Il l'avertiſſoit de tirer ſa nourriture du ſein de la terre embellie & fécondée par les rayons de la Divinité; ſans ceſſe il lui faiſoit ſentir qu'il avoit une origine & une deſtination commune avec tous ſes ſemblables, & reſſerroit ainſi à chaque inſtant les liens d'un amour mutuel. Auſſi les Péruviens ne formoient-ils qu'une ſociété de freres & d'amis, qu'une ſeule famille dont l'Empereur étoit le pere. Ils ignoroient les

triſtes plaiſirs de la vengeance, ils avoient en horreur la cruauté des autres peuples de l'Amérique, & jamais leurs Temples ne furent ſouillés de ſang humain.

Ce bon peuple chériſſoit le joug de ſa Religion & celui de ſes maîtres, qu'il croyoit être enfans du Soleil. Il recevoit les loix des Incas, comme émanées du ſein de Dieu même, & il les obſervoit avec une exactitude religieuſe, dont on chercheroit en vain un autre exemple dans les annales de toutes les nations. Au Pérou, l'agriculture n'étoit pas le partage des femmes, comme dans les autres peuplades ſauvages. C'étoit la plus noble occupation, le plus beau triomphe de l'homme; & la famille même des Incas labouroit un champ près du Temple du Soleil. On faiſoit chaque année le partage des terres de tout l'Empire, & elles étoient cultivées en commun, au ſon des

inſtrumens & avec des chants d'allégreſſe. On labouroit avec une joie extrême les terres deſtinées au maintien de la force publique & de la ſplendeur du Trône, à l'entretien des Temples & des Vierges conſacrées au Soleil, & ſur-tout celles qui devoient alimenter les familles indigentes.

Comme le terrein brûlant & aride du Pérou n'eſt gueres humecté par la pluie, ni arroſé par les rivieres qui ſont en petit nombre à l'occident des Andes, on avoit imaginé des moyens de retenir l'eau des torrens & de la diſtribuer avec économie dans toutes les provinces. Cette invention étoit une vraie conquête de l'homme ſur les élémens, & elle ſuffiroit ſeule pour donner à ce peuple la prééminence ſur toute l'Amérique. Les ſoins paternels des Incas ne ſe bornoient pas aux beſoins préſens de leurs ſujets: ils

avoient établi des magaſins publics pour les années de diſette, & cette prévoyance étoit encore un des caracteres diſtinctifs des Péruviens. Je voudrois décrire ici leurs Palais & leurs Temples ſolidement bâtis & richement décorés, leurs grands chemins qui traverſoient l'Empire, & qui offroient aux voyageurs des agrémens que l'on ſoupçonneroit à peine chez un peuple ſi nouveau; leurs ponts jettés ſur des fleuves & établis ſur de longues treſſes de lianes fixées aux deux rives oppoſées; tous leurs monumens dont les débris atteſtent encore la durée, & je dirois preſque la magnificence. (*) Mais tous

---

(*) L'Auteur des Recherches Philoſophiques ſur les Américains prétend que les Péruviens ne l'emportoient pas ſur les Mexicains, *ſoit qu'on compare leur Police, ſoit qu'on examine leurs Arts & leurs Inſtrumens*, (Cinquieme Partie, Section premiere.) Mais Robertſon penſe le contraire, &

ces détails, que l'on peut voir ailleurs, ralentiroient la marche de ce Discours,

---

il appuye son opinion sur des raisons si solides, & sur des autorités si respectables, qu'il n'est gueres possible de ne pas se ranger de son parti. ( Voyez l'Histoire de l'Amérique, tome IV, page 82 & suivantes. ) Les magasins publics, nommés *Tambos*, pour prévenir la disette; les canaux artificiels, pratiqués pour distribuer les eaux des torrens & arroser les terres; les honneurs rendus à l'agriculture par les Incas, qui l'appelloient *le triomphe de l'homme sur la terre*; l'art d'employer la bêche; les Edifices, dont les ruines ont été reconnues & décrites par M. de la Condamine & par d'autres Savans dignes de foi; les deux grands chemins de Cusco à Quito; les ponts de lianes jettés sur les torrens, sont autant de preuves de la supériorité des Péruviens.

Il est vrai que l'Auteur des Recherches Philosophiques regarde la plupart de ces inventions *comme des monumens éternels de la stupidité de cette Nation*. ( Voyez la défense des Recherches Philosophiques, Chapitre XXIX & XXX.) Et ses raisons pourroient être plausibles, s'il falloit en juger par comparaison avec notre Architecture,

& pourroient nuire à la liaiſon & au développement de mes idées. Il me ſuffira de conclure de toutes ces marques de l'induſtrie des Péruviens, qu'ils avançoient à grands pas vers la civiliſation, & qu'au temps de la conquête, c'étoit peut-être déja le peuple le plus heureux de l'univers.

Comment du ſein de tant d'erreurs, de ſuperſtitions, d'ignorance & de barbarie, où toutes les nations de l'Amérique étoient plongées, Manco-Capac a-t-il pu s'élever à une politique à la fois ſi ſimple & ſi ſublime? Par quel enchan-

Mais, pour eſtimer le degré de mérite des Ouvrages d'un Peuple à demi-Sauvage, il faut ſuivre les progrès lents & ſucceſſifs de l'eſprit humain, & ne pas raiſonner de ſon induſtrie d'après les découvertes de nos Arts & les méthodes ingénieuſes, qu'une longue pratique & la communication des idées ont pu nous faire imaginer.

tement a-t-il pu donner des loix à des ſauvages errans & ſi fiers de leur indépendance, & leur faire goûter des maximes ſi oppoſées à leurs penchans & à leurs aveugles préjugés? Quel divin Génie lui a révélé les moyens d'unir tellement le Souverain à ſes ſujets, qu'il ne fût jamais tenté d'abuſer du pouvoir ſans bornes qui lui étoit confié? Telle fut en effet l'influence des préceptes de ce Légiſlateur, que les douze Incas qui lui ont ſuccédé, ne ceſſerent pendant quatre ſiecles de s'occuper du bonheur public, & de ſe faire adorer par leur tendre ſollicitude & leur bienfaiſance. Cette longue ſuite de bons Rois eſt un préſent que la nature n'a voulu faire qu'aux ſeuls Péruviens, & qu'elle a refuſé aux nations les plus floriſſantes & les plus vantées pour leur ſageſſe; & c'eſt ſans doute le plus doux ſpectacle qui puiſſe

s'offrir aux méditations de la philoſophie & à la mémoire des hommes ſenſibles.

Cependant tous ces Rois furent des conquérans ; & le Pérou qui conſiſtoit d'abord dans quelques peuplades ſorties des forêts à la voix de Manco-Capac, & raſſemblées aux environs de Cuſco, s'étendit ſous chaque regne, & devint par degrés un très-vaſte Empire ſoumis aux mêmes Loix & au même Souverain. Mais la plupart de ces conquêtes n'étoient point achetées au prix du ſang humain, ni des gémiſſemens des peuples. La ſeule ambition des Incas étoit d'augmenter le nombre des adorateurs du Soleil, de propager les vérités utiles, & d'apprendre à leurs voiſins les vrais moyens d'être heureux. Souvent le ſeul deſir de participer aux avantages de leur gouvernement paternel leur ſoumettoit de nouvelles Provinces, & la douce perſuaſion faiſoit

tomber les armes des mains de leurs ennemis. Voilà les ſeules victoires qui ſoient vraiment dignes d'une ame grande & généreuſe; c'eſt d'arracher l'homme à la miſere, à l'oiſiveté, à la barbarie, à l'empire des paſſions aveugles & brutales; c'eſt de le conquérir pour lui ouvrir les tréſors de la nature, pour développer ſa raiſon, pour exciter en lui les mouvemens de la ſenſibilité, pour courber ſa fiere indépendance ſous le joug de la ſageſſe. O Conquérans ſuperbes! ce n'eſt point dans ces champs trop célebres, trop illuſtrés par votre valeur & votre funeſte génie, que l'on trouvera la vraie gloire & les vrais modeles; c'eſt aux plaines riches & fécondes du Pérou: c'eſt au ſein d'un peuple encore dans l'enfance que vous apprendrez à vaincre par le ſeul aſcendant de la vertu, & à mériter nos hommages!

On ne pouvoit rien desirer de plus pour le bonheur de toute l'Amérique, que d'augmenter la prospérité de l'Empire des Péruviens, & d'étendre l'influence de leurs mœurs & de leur gouvernement sur un plus grand nombre de nations. Mais plusieurs obstacles sembloient encore devoir s'opposer aux progrès de leur puissance; & les moyens qui avoient jusqu'alors assuré leur bonheur, étoient insuffisans pour l'entretien d'une population florissante & nombreuse. La simplicité des mœurs, le respect pour les loix & la justice, la honte attachée à l'oisiveté, les liens multipliés qui unissoient les citoyens entr'eux & à la patrie, avoient jusqu'à ce moment servi de supplément à la propriété exclusive qu'ils ne connoissoient pas encore. Or, ces liens sacrés doivent se relâcher à mesure que la population fait des progrès, & il est

eſt difficile que l'intérêt perſonnel ne prenne pas la place des ſentimens patriotiques, lorſque la multiplication des hommes fait ſentir chaque jour de nouveaux beſoins. A meſure que l'Empire s'étend, & que le nombre des citoyens s'augmente, le rapport des forces de chaque individu avec la puiſſance publique s'altere & s'affoiblit par degrés; on s'habitue inſenſiblement à ne plus voir ſon unique bonheur dans celui de l'Etat, & tous les principes de l'activité générale perdent bientôt leur énergie.

D'ailleurs la communauté du travail eſt très-propre à éteindre toute eſpece d'émulation, parce que le plus fort ne devant pas être mieux partagé que les autres dans la diſtribution des fruits, doit meſurer l'emploi de ſes forces ſur celles du plus foible : elle eſt auſſi très-propre à étouffer le génie de l'invention,

parce qu'elle condamne chaque particulier à une routine aveugle, & qu'en le forçant d'obéir à l'impulſion générale, elle l'empêche de ſe livrer aux diverſes épreuves néceſſaires pour la perfection des arts. Si l'amour de la patrie eſt la baſe des ſociétés naiſſantes, la propriété excluſive doit être celle de la proſpérité des grands Etats; & c'eſt un reſſort qui manquoit au développement de la puiſſance des Péruviens.

Le défaut de propriété rendoit le commerce inutile & ſans objet, & à cet égard ils étoient beaucoup moins avancés que les Mexicains mêmes. Chaque Province ſe contentoit de ſes productions particulieres, & ne ſe mettoit pas en peine de faire naître du ſuperflu, pour l'échanger avec des productions utiles d'une autre Province: chaque particulier faiſoit tous les divers ouvrages néceſſaires

pour ſon propre entretien; & les arts, toujours retenus par ce moyen dans un état d'enfance, ne fourniſſoient aucun objet d'échange. Il n'y avoit donc parmi eux aucun motif qui pût éveiller l'émulation ni aiguiſer l'induſtrie.

Tous les reſſorts de leur activité étoient encore très-imparfaits. Ils ignoroient l'uſage du fer & la maniere de fabriquer les métaux pour fournir aux arts des inſtrumens. Ils manquoient en conſéquence des plus puiſſans moyens de féconder le ſein de la terre; & leur agriculture foible & languiſſante, eu égard à la fertilité naturelle du ſol, exigeoit de leur part des travaux plus pénibles, qui n'étoient jamais récompenſés par des moiſſons auſſi riches que dans nos climats. Ils ſe voyoient chaque année dans la néceſſité de laiſſer ſans culture une grande partie de leurs champs;

& les progrès de la population, quoique rapides, étoient bien éloignés de ſe proportionner à l'étendue de l'Empire. Leurs divers monumens & toutes les productions de leurs arts n'étoient dûs qu'à des efforts prodigieux de patience & d'induſtrie : la plus grande partie de l'activité nationale ſe conſumoit inutilement, faute d'inſtrumens propres à la diriger & à en multiplier les effets.

Les divers peuples de l'Amérique ſoupçonnoient à peine l'empire que l'homme a droit de s'arroger ſur les animaux, & les ſeuls Péruviens dans toute cette partie du monde avoient ſu forcer le Lama à partager leurs fatigues. Encore n'en tiroient-ils que de foibles ſervices, & ne l'employoient-ils que pour le tranſport des fardeaux légers. L'homme dans ces contrées étoit donc privé du diadême : il n'avoit jamais ſu jouir de

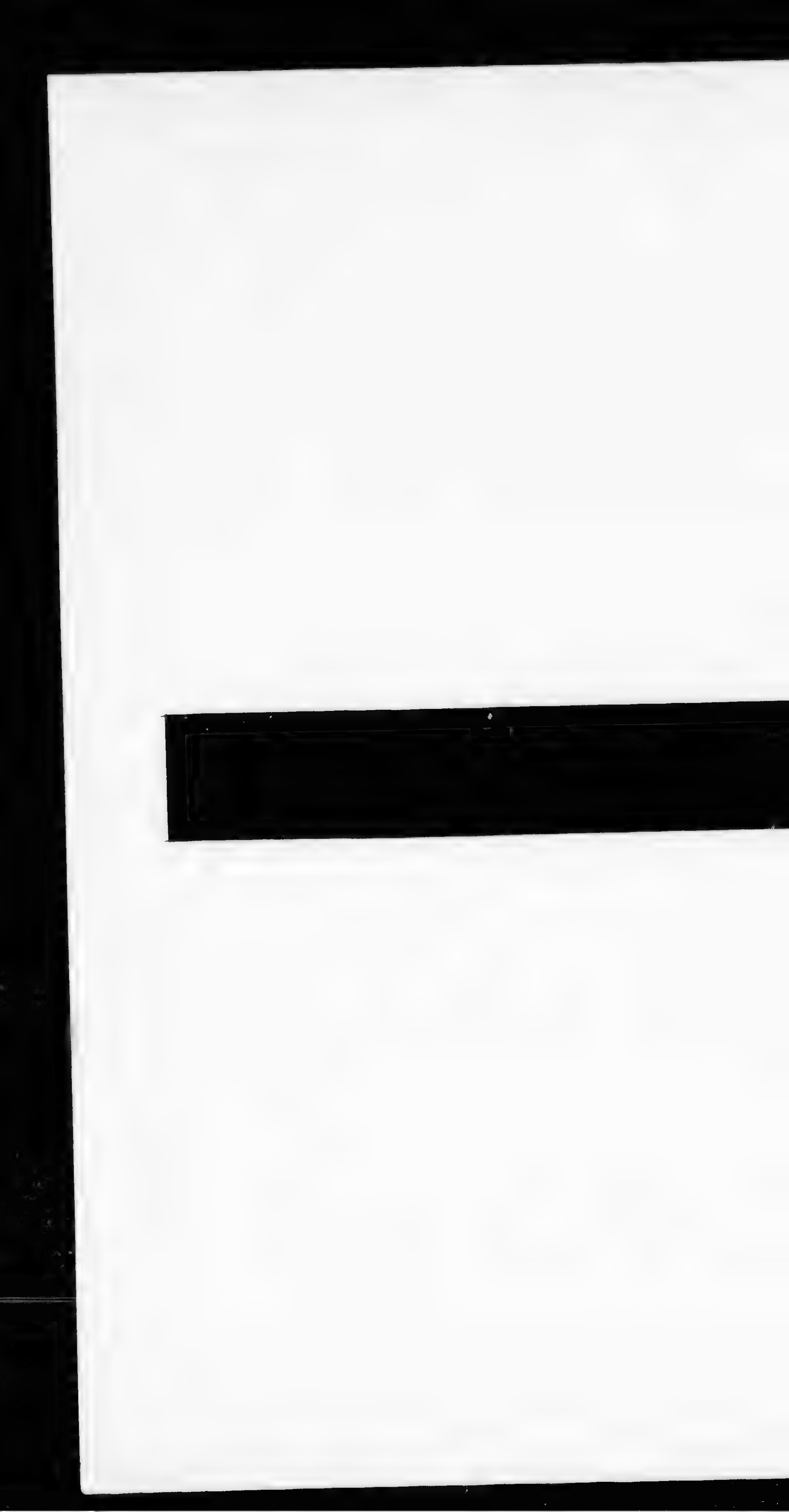
ſa plus belle prérogative, qui ſoumet à ſon eſpece tous les autres habitans de la terre. Réduit aux ſeuls efforts de ſes bras, il ignoroit l'art heureux de multiplier de mille manieres les reſſorts de ſon activité, par l'emploi des animaux les plus vigoureux. L'Empire des Incas manquoit donc des moyens les plus efficaces pour acquérir toute la force qui doit ſignaler l'époque de la jeuneſſe & de la virilité des Etats.

Si les Péruviens, dira-t-on, étoient heureux dans leur état d'ignorance & de foibleſſe, pourquoi devoient-ils deſirer d'accroître leur puiſſance & de s'enrichir de connoiſſances nouvelles, qu'ils n'euſſent peut-être acquiſes qu'aux dépens de leur bonheur? J'avouerai que le ſeul but de toute légiſlation ſage eſt d'aſſurer la félicité publique, & qu'aucun peuple n'avoit peut-être mieux atteint juſqu'alors ce

but tant desiré. Mais ils touchoient à l'époque, où les liens qui les avoient retenus dans le devoir commençoient à se relâcher, & où l'autorité des loix qui avoient adouci leurs mœurs, s'altéroit par degrés insensibles. Déja l'intérêt personnel faisoit taire la voix de la Patrie : déja la guerre civile s'étoit allumée d'un bout de l'Empire à l'autre. Deux freres alloient combattre avec toutes les forces de la Nation, pour se disputer le trône, & cette terre sacrée alloit être profanée par des forfaits & trempée du sang des enfans du Soleil. De même que les motifs qui animent tous les mouvemens de l'enfance, qui enchantent & embellissent tous ses instans, deviennent insuffisans & perdent leur charme, quand la raison & les forces se développent ; les loix qui ont rassemblé des peuples épars, qui ont fléchi leur caractere indépendant,

en échauffant leurs cœurs d'un amour mutuel, ne peuvent plus les contenir & restent sans vigueur, quand le tems a augmenté la population & reculé les bornes de l'Empire. Pour fixer le bonheur parmi les Péruviens, sans renouveller les ressorts de leur puissance, il auroit fallu perpétuer parmi eux l'état de l'enfance sociale & empêcher les développemens du corps politique. Mais le tems, & sur-tout les maximes des Incas, qui les portoient sans cesse à de nouvelles conquêtes, eussent bientôt triomphé de cette fausse sagesse.

D'ailleurs nous ne considérons ici le gouvernement de Incas que par rapport à toute l'Amérique; & il est clair que, faute de moyens assez puissans, ils n'auroient pu la conduire à une civilisation parfaite qu'avec une extrême lenteur. Il se seroit encore écoulé une très-longue





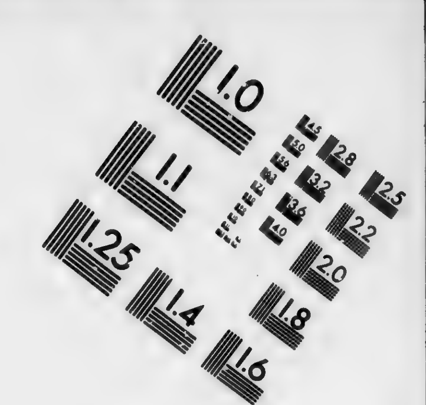
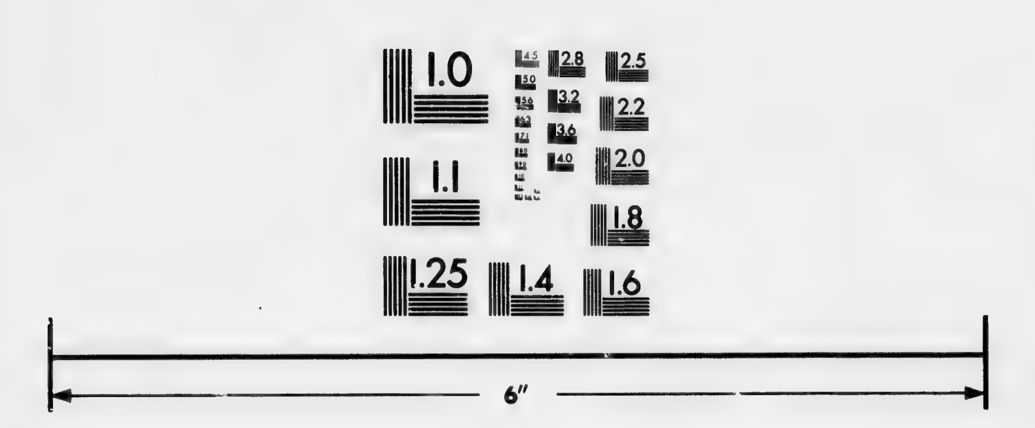
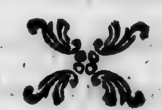


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





ſuite de ſiecles, avant que les hommes euſſent joui, dans cette partie du monde, du degré de bonheur qui leur eſt aſſigné par la nature, & avant que la population eût pu ſe mettre au niveau de l'étendue & de la fertilité des terres. Il n'eſt donc pas poſſible de douter que la découverte de l'Amérique n'eût dû être très-utile au genre-humain, en hâtant les progrès de cette révolution par l'influence de nos arts & de nos connoiſſances religieuſes, politiques & morales. Voilà le principal effet qu'auroit dû produire cette découverte, ſi les Conquérans du nouveau Monde n'euſſent été les plus méchans des hommes.



CHAPITRE II.

## CHAPITRE II.

*La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible à ses anciens Habitans ?*

FAUDRA-T-IL donc la décrire cette révolution trop célebre, qui fera rougir à jamais de honte & d'indignation toutes les générations futures? Faudra-t-il peindre ces nombreux massacres, ces scenes révoltantes, où tout ce que la barbarie a de plus atroce, tout ce que l'avarice & la lâcheté ont de plus hideux fut mis en œuvre contre des nations timides & sans défense? Faudra-t-il retracer cette longue chaîne de crimes, de perfidie & d'oppression, qui effaça des peuples entiers de dessus la terre? Puis-

je avoir le trifte courage de fonder cette plaie douloureuſe de l'humanité, qui ſaigne encore dans tous les cœurs ſenſibles, & que le tems ne fermera jamais? Aſſez d'autres ſans doute ont rappellé à la mémoire des hommes tous les détails de ces cruels ravages, & je me bornerai à rapporter les faits qui s'offriront ſous ma plume, & qui me paroîtront néceſſaires pour inſtruire la cauſe importante que j'oſe préſenter au tribunal de la poſtérité.

Quand des navigateurs abordent dans une iſle déſerte, les oiſeaux s'empreſſent de venir à leur rencontre : exempts de défiance & de crainte, ils ne voient dans l'homme qu'un objet d'admiration & de curioſité; ils ſont bien éloignés de reconnoître dans ſes traits un maître ſanguinaire & deſtructeur. Tel fut l'empreſſement des Inſulaires de

l'Amérique à la premiere apparition des Eſpagnols. Si les habitans de quelques iſles ont d'abord témoigné de la frayeur & ſe ſont retirés avec précipitation, il ne faut attribuer leur fuite qu'à la terreur que leur imprimoient les Caraïbes, qui faiſoient chez eux des deſcentes très-fréquentes pour y exercer les plus affreuſes barbaries. Eh quoi! l'homme devroit-il donc jamais craindre l'approche de ſon ſemblable, & le ſeul penchant de la nature ne devroit-il pas ſuffire pour le raſſurer? Ces bras formés pour les étreintes de l'amitié ; cette flamme douce qui brille dans ſes regards; cette heureuſe phyſionomie qui porte l'empreinte des mouvemens de l'ame; cette voix qui retentit au fond du cœur & qui ſait peindre la penſée; ces entrailles qui s'émeuvent, ces larmes qui coulent à la vue d'un être ſouffrant; le beſoin de ſe

communiquer, de faire partager ſes peines & ſes plaiſirs, tout ne s'accorde-t-il pas à prouver que l'homme doit être naturellement ſenſible & généreux ? La nouveauté du ſpectacle que devoit offrir la flotte des Eſpagnols, la magnificence de leurs habits, la pompe guerriere qui les accompagnoit, le bruit & l'effet de leurs armes concouroient à perſuader qu'ils étoient doués des plus éminentes qualités, & qu'ils commandoient à la nature même. C'étoient des Génies bienfaiſans, des Dieux tutélaires, que le Ciel envoyoit à ces nations paiſibles pour les défendre de leurs ennemis, pour leur dévoiler de nouveaux ſecrets, pour les combler de richeſſes & de bonheur. Hélas ! c'étoit le milan qui engageoit les colombes timides & trop crédules à ſe ranger ſous ſon empire.

Avec quelle ardeur les habitans de la

grande Isle de Hayti (*) allerent-ils au devant des chaînes qui leur étoient présentées ! Ils éleverent sous la conduite des Espagnols un Fort qui devoit être le premier instrument de leur servitude. Ils s'empresserent de leur fournir des vivres, & de leur procurer toutes les jouissances qu'une tendre sollicitude pouvoit leur faire imaginer. Ils leur donnoient chaque jour tant de marques d'amitié, de bienveillance & de générosité, qu'il est étrange que leurs nouveaux hôtes n'ayent pas été tentés de renoncer à leurs projets barbares, & de chercher à rendre heureuse une nation si digne de l'être.

Tous les moyens sembloient s'offrir d'eux-mêmes. Ces Insulaires n'étoient point attachés à leur opinion ni à leur

(*) Appellée par les Européens l'Isle Espagnole, & depuis Saint-Domingue.

culte : leurs ames encore neuves & presque vuides de préjugés se fussent ouvertes à l'instruction & à la persuasion, si les vérités pures & saintes du Christianisme leur eussent été annoncées sous le jour le plus favorable, & avec cette douceur & cette modération touchante, qui doit être le premier caractere d'une Religion de paix. Un climat propre à la maturité des fruits, un terrein vaste & fertile sembloient inviter à la culture & promettre des richesses inépuisables. La population de l'Isle, qui montoit à un million d'habitans, (*) offroit déja des

(*) Quelques Historiens Espagnols, qui ont mis beaucoup d'exagération dans leurs récits, ont avancé que Saint-Domingue avoit deux & même trois millions d'Habitans. Mais, d'après l'estimation des meilleurs critiques, il paroît que la population de cette Isle se bornoit à un million d'hommes.

reſſources puiſſantes, ſi l'on ſe fût mis en peine de vaincre leur goût dominant pour l'oiſiveté, par l'accroiſſement de leurs forces, par de nouveaux deſirs & de nouveaux beſoins; ſi l'on eût pris ſoin de développer leurs membres par un travail ſalutaire & gradué, & de leur donner une vigueur nouvelle en faiſant naître des alimens plus ſubſtantiels & plus abondans; ſi l'on ſe fût étudié à ſeconder leurs efforts par les ſecours des animaux domeſtiques, par l'uſage des métaux & les diverſes inventions des arts de l'Europe.

Mais les Eſpagnols, guidés par la ſoif de l'or & livrés aux paſſions les plus aveugles, étoient bien éloignés de s'occuper du bonheur de ces nations, auxquelles ils en avoient d'abord impoſé par des dehors ſi ſéduiſans. Leurs intentions perverſes ſe manifeſterent bientôt

par des excès qui lasserent la patience des naturels du pays, & qui les obligerent de recourir à une juste défense. A ce signal, des ruisseaux de sang coulerent de toutes parts. Hélas! que pouvoit la justice timide & défendue par l'ignorance & la foiblesse, contre la discipline, la force, la ruse & la cruauté? Les armes & les perfidies Européennes triompherent bientôt du nombre, & tous les Insulaires furent massacrés ou réduits au plus affreux esclavage. Les guerriers Espagnols s'associerent d'énormes chiens qui déchiroient les membres nuds de ces malheureuses victimes, & qu'on avoit dressés à cet usage, par un art à jamais détestable....., en les enivrant de sang humain. (*) On

(*) On prétend que les Espagnols tirerent plus de service de leurs dogues & de leurs lévriers que de leur artillerie. Ceux de l'armée de Vasco

vit des prodiges, je ne dirai point de valeur & de courage, mais de la plus lâche barbarie. On ouvrit les priſons de la Caſtille, & on livra les infortunés Indiens à la foule d'aſſaſſins & de brigands qu'elles recéloient; & c'eſt en vain qu'on voudroit imputer uniquement à de tels ſcélérats la plupart des crimes qui ſouillerent cette conquête; c'eſt en vain qu'on ſaiſiroit ce prétexte pour abſoudre

---

Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains. Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de l'Armée de Pizarre étoit formée par des chiens; on aſſure même que la Cour d'Eſpagne, charmée de leurs exploits, leur faiſoit payer une ſolde réguliere; & l'ancien Etat Militaire de ce tems-là fait mention du dogue *Berecillo*, qui gagnoit deux réaux par mois; on a auſſi conſervé le nom d'un lévrier de la grande ſepece, appellé *Brutus*, qui ſe ſignala dans la conquête de la Floride. (Voyez les Recherches philoſophiques ſur les Américains, Tome I, Partie premiere, page 65.)

la nation Eſpagnole. Eh quoi! celui qui tiendroit des bêtes féroces enchaînées, & qui briſeroit leurs fers pour les lâcher ſur les paſſans, ne ſeroit-il donc pas coupable des ravages qu'elles exerceroient pour aſſouvir leur faim, & du ſang qu'elles répandroient dans leur fureur?

Diſons la vérité; la politique avide & baſſe de Ferdinand fut la principale cauſe des maux dont on accabla les Indiens qui étoient échappés aux premiers maſſacres. Sa jalouſie, ſon ingratitude & ſon avarice obligerent Colomb de les condamner aux travaux des mines, & de leur impoſer un joug inſupportable, eu égard ſur-tout à leur conſtitution foible & à leur naturel indolent. Ce ſont ces paſſions honteuſes du Souverain, qui firent dépouiller de ſes dignités & mettre aux fers un ſi grand homme, & qui lui donnerent pour ſucceſſeurs Bovadilla,

Ovando, Albukerque, tyrans éphémeres, qui ſurent raſſembler ſous le gouvernement d'un jour toutes les calamités d'un long regne. Ces ambitieux & vils deſpotes diſtribuerent les Indiens à leurs amis, ou les vendirent à l'encan comme des pieces de bétail : ils inventerent mille moyens odieux d'avoir de l'or, pour couvrir leur crime & obtenir l'impunité. (*)

(*) Parmi les traits de perfidie, qui ſignalerent le gouvernement d'Ovando, je ne dois pas paſſer ſous ſilence la fin malheureuſe du Cacique de la Province de Higuey qui fut condamné à un ſupplice ignominieux, pour avoir défendu courageuſement ſa liberté & celle de ſes Sujets dans une guerre entrepriſe par les Eſpagnols contre la foi des Traités. Je ne dois point oublier la trop généreuſe Anacoana, qui fut priſe & indignement trahie au milieu d'une fête qu'elle donnoit à Ovando & à ſes compagnons. Cette Princeſſe eut la douleur de voir brûler ſa maiſon, où les Eſpagnols avoient eu ſoin de renfermer ſes principaux Sujets, & elle fut

L'excès du travail, la rigueur de la ſervitude & des châtimens, la famine, le déſeſpoir changerent bientôt cette grande Iſle en un vaſte déſert. Quinze ans après ſa découverte, la population étoit déja tombée d'un million à ſoixante mille hommes, qui, dans l'eſpace de dix nouvelles années, ſe réduiſirent à quatorze mille; quoique dans ce dernier intervalle on eût cherché à réparer de telles pertes, en enlevant inhumainement quarante mille Indiens des Iſles Lucaies. Ces triſtes reſtes ſe diſſiperent en peu de tems par l'avarice & les cruautés d'Albukerque.

Vélaſquez ſuivit les mêmes principes

elle-même accuſée de trahiſon & attachée à un gibet infâme, ſur la ſeule déclaration des lâches qui avoient auſſi cruellement abuſé de ſa confiance & de ſon amitié.

d'injuſtice, de perfidie & d'inhumanité, dans la conquête de Cuba, qui fut ſuivie des mêmes déſaſtres & de la même dépopulation. (*) La générosité dont les Sauvages de la Jamaïque avoient uſé envers Colomb, quand il fut jetté ſur leurs côtes par la tempête, n'empêcha point le fils de cet homme illuſtre d'envoyer des brigands d'Europe pour les ſubjuguer.

---

(*) C'eſt dans la conquête de Cuba, que le brave Cacique Hatuey fut brûlé vif, ſans autre crime que de s'être défendu contre les exterminateurs de ſa nation. Comme un Moine Franciſcain l'exhortoit à ſe faire Chrétien, au moment de ſon ſupplice, & l'aſſuroit que ſon ame iroit ſur le champ dans un ſéjour délicieux, il lui demanda s'il y avoit des Eſpagnols dans ce lieu de volupté. Oui, dit le Moine, mais il n'y a que ceux qui ſont juſtes & bons. Le meilleur, répartit l'infortuné Cacique, ne peut être ni bon ni juſte, & je ne veux pas m'expoſer à voir dans l'autre monde un ſeul homme de cette race déteſtable.

Et le féroce d'Esquimel, chargé en chef de l'expédition, ne remit l'épée dans le fourreau qu'après l'entiere extinction de ce peuple nombreux & si digne d'un meilleur sort. Vers le même tems, Pédrarias d'Avila, que la jalousie toujours constante de Ferdinand avoit substitué au généreux & infortuné Balboa dans le gouvernement du Darien, ravageoit l'Isthme qui sépare en deux parties le continent de l'Amérique, & sembloit vouloir enchérir sur la cruauté de tous les autres Espagnols. Mais tous ces tristes événemens n'étoient encore que le prélude de nouvelles calamités; la barbarie des Castillans alloit bientôt s'exercer sur un plus vaste théatre, & déja Fernand Cortez avoit entrepris la conquête du Mexique.

Si l'on compare la grandeur & la difficulté de cette entreprise avec le petit

nombre de bras & la foibleſſe des moyens employés pour l'exécuter, on ſe croira tranſporté dans ces tems fabuleux où un ſeul Héros mettoit une armée entiere en déroute, où l'audace & la valeur d'un Guerrier fixoient le deſtin d'un grand Empire. Quel homme que celui qui, à peine revêtu d'un pouvoir précaire & bientôt révoqué, s'en ſert pour braver les menaces & la jalouſie de ſon Chef; s'embarque à la tête d'une poignée d'Aventuriers, attachés la plupart à ſon ennemi par intérêt & par reconnoiſſance; aborde ſur les confins d'une terre inconnue, habitée par des peuples nombreux & puiſſans; brûle ſes vaiſſeaux (*) pour

(*) Ce trait de la vie de Cortez marque une ame ferme & grande, ſupérieure à tous les événemens capable de maîtriſer la fortune & de commander au monde. C'eſt par une action

ôter tout eſpoir de retour à ſes compagnons, toujours prêts d'attenter à ſa vie; ſurmonte tous les obſtacles qui s'opposoient à ſa marche; pénetre juſqu'au centre de l'Empire, & s'empare avec audace de la perſonne du Souverain; diviſe ſes forces, & va combattre une armée de ſes compatriotes envoyée pour le dépouiller & le punir; revient triomphant dans la Capitale de ſon captif; & après mille alternatives & mille aventures périlleuſes acheve glorieuſement ſa conquête? Tel fut Cortez. Faut-il que tant de vertus ſoient ſouillées pas tant de crimes, & que cette longue ſuite d'actions héroïques ſoit marquée par des ruiſſeaux de ſang humain! Qui pourroit nombrer les victimes ſacrifiées à l'ambition, à la

---

ſemblable que Guillaume le Bâtard commença la conquête de l'Angleterre.

vengeance,

vengeance, à la politique & à l'insatiable avidité de ce vainqueur farouche, & des brigands qui l'accompagnoient? Les Prêtres & les plus riches Citoyens de Mexico inhumainement égorgés dans le Temple, au milieu d'une Fête publique, & au mépris des droits les plus saints de l'hospitalité; les rues de cette Ville trop célebre cent fois jonchées de morts; les Chefs de l'Empire brûlés vifs, avec les vaines formalités de la Justice, sans autre crime que d'avoir exécuté les ordres de leur Souverain légitime; cinquante mille Indiens massacrés dans une seule attaque; des cadavres amoncelés, & en assez grand nombre pour combler les brêches profondes de la chaussée du grand Lac, & favoriser la retraite des Espagnols; le magnanime Guatimosin étendu sur des charbons ardens, & ensuite attaché à un infâme

gibet, ſans égard pour ſon rang ni pour ſes vertus ; (*) des tortures inouies, des ſupplices ſans nombre inventés par la rage & l'ivreſſe de la fureur, pour obliger les vaincus à découvrir leurs tréſors, qu'ils avoient jettés dans les lacs & les fleuves, ou qui n'exiſtoient que dans l'imagination de leurs bourreaux ; des jeux horribles où le Chef & les Soldats outrageoient à l'envi la nature & l'humanité, & cherchoient à ſe vaincre mutuellement par les rafinemens de la plus déteſtable barbarie ; des exécutions ſanglantes faites de ſang-froid, après la conquête, ſous les prétextes les plus

(*) Guatimoſin ne laiſſa pas échapper un ſoupir dans les tortures cruelles qu'on lui fit éprouver. Entendant les cris d'un de ſes favoris, qui étoit comme lui étendu ſur des charbons ardens, il lui dit avec douceur ; *& moi ſuis-je ſur des roſes ?*

frivoles ; des Provinces entieres dévaſtées ou réduites au plus dur & au plus injuſte eſclavage : voilà les trophées qui atteſtent à l'Univers les brillans avantages de cette révolution.

Lorſque dans le cours de cette fatale conquête, on croit les Eſpagnols expoſés à de grands périls, le cœur ſoulagé d'une longue oppreſſion treſſaille & ſe livre à l'eſpérance de les voir bientôt les victimes de leur audace & de leur perfidie. Comment ne point partager le noble dévouement de ces deux jeunes Indiens, qui embraſſent les genoux de Cortez, & ſe précipitent du haut d'une tour, pour l'entraîner dans leur chûte ? Avec quelle douce émotion de plaiſir on entend les inſtrumens guerriers des Mexicains, qui interrompent tout-à-coup le ſilence de la nuit, pour annoncer aux Caſtillans dans leur retrite a que l'heure de la vengeance eſt

enfin arrivée, & qu'aucun d'eux ne peut échapper au carnage ou au ſupplice! Quels regrets de voir les projets les mieux concertés échouer conſtamment contre la fortune de ces hommes téméraires & cruels! O vallée d'Otumba, tu devois être le théatre de leur honte & de leur entiere défaite! Fatigués de meurtres, couverts de bleſſures, épuiſés par une longue marche & par la faim, ils alloient être enveloppés, ils devoient enfin ſuccomber ſous la multitude de leurs ennemis. Pourquoi faut-il qu'une ſuperſtition puérile, (*) que le coup du ſort le plus inat-

(*) Les Mexicains croyoient que le ſort des batailles étoit attaché à l'Etendard Royal. Ce Drapeau fatal flottoit près de Cortez, qui s'élança pour le prendre. Un Eſpagnol fut aſſez adroit pour le ſaiſir, & tout-à-coup les Indiens jetterent leurs armes & prirent la fuite.

La plupart des peuples guerriers portoient

tendu fasse passer la victoire dans leurs rangs, & répande tout-à-coup dans les bataillons Indiens la confusion & la terreur? Et vous, murs de Zempoalla, vous

---

dans les combats les objets de leur vénération & de leur culte. L'arche d'alliance pour les Israëlites; l'alcoran & l'étendard de Mahomet pour les Musulmans; l'image d'Odin pour les peuples du Nord; l'oriflamme pour les François, étoient des gages assurés de la victoire. Rien n'étoit plus propre à enflammer le courage & à faire sentir la nécessité de vaincre. Mais lorsque l'ennemi portoit ses forces contre ces signes sacrés, il en résultoit un affreux carnage & une confusion extrême dans les rangs; les bataillons se précipitoient en désordre vers le point principal de l'attaque, & la prise de ces précieux gages étoit toujours suivie d'un découragement universel & d'une entiere défaite. C'est ce qui arriva au Peuple de Dieu, quand l'arche fut enlevée par les Philistins. Tel fut le sort des Chrétiens à la bataille de Tibériade, où la vraie Croix tomba au pouvoir du vainqueur; perte inestimable qui entraîna la ruine du Royaume de Jérusalem.

deviez être les témoins de la destruction de ces brigands qui sembloient acharnés à s'entr'égorger dans votre enceinte ! Hélas ! dès le premier choc vous les avez vu s'appaiser & mettre bas les armes ! Ces loups affamés déposent entr'eux toute leur férocité : ils ne la reprennent que pour dévorer de concert l'agneau paisible & sans défense.

Les Mexicains privés de leurs Caciques & de leurs Prêtres, & réduits à un très-petit nombre après la conquête, ont encore lutté pendant long-tems contre l'oppression. Toujours vaincus, ils étoient impitoyablement massacrés, ou condamnés à l'esclavage. Sans cesse le désespoir les portoit à secouer le joug intolérable que leurs maîtres farouches leur avoient imposé ; mais chaque tentative les replongeoit dans des malheurs toujours plus affreux, & faisoit éclorre de nouveaux

rafinemens de barbarie. Souvent même l'orgueil & la défiance de leurs tyrans leur ſuppoſoient des crimes : ſouvent leurs gémiſſemens, leurs ſoupirs & leurs regrets étoient regardés comme des ſignes de révolte, & tout-à-coup le ſang de ces infortunés recommençoit à couler d'un bout de l'Empire à l'autre. Les ſeuls Chichemecas ſurent éviter les fers qui leur étoient deſtinés. Ces peuples qui habitoient autrefois les plaines les plus fertiles de ces vaſtes contrées, & qui avoient juſqu'alors conſervé leur indépendance, ſe réfugierent dans des cavernes, où la fierté de leur naturel dégénéra bientôt en férocité : ils devoient recevoir des Européens des mœurs plus douces, des inſtitutions plus ſalutaires, des loix plus ſages, des modeles d'une vertu plus éclairée ; ils n'en reçurent que des exemples d'injuſtice & de cruauté, qui

aigrirent leur caractere indomptable, les exciterent à des représailles, & les habituerent à l'effusion du sang & aux ravages.

Si toute la nation Mexicaine ne fut pas entiérement exterminée, comme les habitans des premieres Isles découvertes par les Espagnols, ce n'est point à la clémence ni à la justice des Conquérans qu'il faut attribuer cette différence; c'est à leur ignorance dans l'art de découvrir & d'exploiter les mines, & au défaut d'avances nécessaires pour former en ce genre de grandes entreprises. Une partie des Indiens fut d'abord employée à laver les terres entraînées des montagnes par les fleuves & les torrens, pour en retirer des grains d'or, & le reste fut réservé pour la culture & attaché à la glebe. Leur sort fut si déplorable, que c'étoit pour eux un véritable soulagement dans leur misere

misere que d'être réduits à la condition la plus abjecte qui dans nos climats ait pu naître de l'anarchie féodale. Les terres, avec un nombre de serfs proportionné à leur étendue, furent distribuées aux Conquérans, selon leurs services, leurs rangs & la faveur dont ils jouissoient auprès du Chef de la conquête, ou du Ministere de Madrid. Chacun ne devoit jouir de ces domaines que pendant quelques générations, & le seul Cortez obtint des possessions à perpétuité.

C'eût été un grand avantage pour les Indiens que d'être attachés à des terres héréditaires. Car, tandis que des maîtres inhumains, qui n'avoient aucun espoir de les conserver pour leur postérité, les faisoient périr sous leurs coups, ou sucomber sous l'excès du travail, Cortez que l'on ne soupçonnera pas d'avoir été trop enclin à la pitié, usa envers les

ſiens de quelques ménagemens. L'intérêt & peut-être l'amour d'un nom célebre tinrent lieu de vertu dans cette ame ſanguinaire & dans celle de ſes deſcendans : & les vingt-trois mille Indiens qu'il avoit eus en partage, n'étoient encore réduits qu'à ſeize mille vers le milieu de notre ſiecle.

La dépopulation du Mexique a fait des progrès d'autant plus rapides, que dans le ſiecle même de la conquête il éprouva deux épidémies ſucceſſives, cauſées principalement par la nourriture mal-ſaine des eſclaves, & par les mauvais traitemens qu'on leur faiſoit ſubir. Elle s'eſt accrue par les ravages de la petite vérole, dont le levain s'eſt développé dans le nouveau Monde avec une violence extrême ; (*) préſent funeſte que l'Europe

(*) Quetlavaca, qui ſuccéda à Montézume dans le Trône du Mexique, fut une des pre-

a fait à l'Amérique, en échange des maladies honteuses & cruelles, qui attaquent les principes même de la génération, & corrompent jusques dans sa source l'attrait attaché à la perpétuité de l'espece humaine. (*)

Ces fléaux meurtriers furent encore moins nuisibles à la population que l'exploitation des mines abondantes renfer-

---

mieres victimes de la petite vérole; & quoique Guatimosin, élu en sa place, ne lui cédât gueres pour la prudence & la bravoure, on doit cependant regarder cet accident comme une des causes de la destruction de l'Empire.

(*) Voilà le fruit de toutes les conquêtes lointaines. Quel fut le prix du plus noble sang de l'Europe, & des richesses immenses qui ont été s'engloutir en Asie pendant la frénésie des Croisades? Quels dons nous ont faits les Sarrazins en retour de nos crimes & de la corruption des mœurs que nous avons portée dans leurs climats? La Lepre.

mées dans le ſein des montagnes du Mexique. Il eſt vrai qu'à l'époque de la découverte de ces fatales richeſſes, on commençoit à croire en Eſpagne que les Indiens étoient des hommes, & qu'il étoit convenable de les traiter avec quelque apparence de juſtice & d'humanité. Mais malgré les beaux Réglemens émanés du Conſeil de Madrid, ces malheureux enſevelis dans les entrailles de la terre, ne reſpirant qu'un air épais & chargé de vapeurs peſtilentielles, ſans ceſſe en butte à l'avarice & à la brutale inſolence de leurs tyrans, tomboient comme les épis ſous la faux du moiſſonneur, & leur nombre s'eſt diminué dans une progreſſion effrayante. On eut cependant pluſieurs fois recours à la ruſe & à la perfidie pour faire des eſclaves dans des contrées éloignées, & fournir de nouvelles victimes aux mines du Mexique. Au mépris de

tous les droits de l'hoſpitalité, un grand nombre de Sauvages de la Floride attirés par de feintes careſſes ſur des vaiſſeaux Eſpagnols, fut mis aux fers & enlevé pour repeupler ces ſouterrains deſtructeurs. Mais de tels ſecours achetés par un crime bas & déteſtable, ne pouvoient offrir qu'un vain palliatif, incapable d'arrêter ſenſiblement les progrès du mal.

A la fin du ſeizieme ſiecle, les indigenes du Mexique ne formoient déja plus qu'une très-petite partie de la population, qui, lors de la conquête, couvroit les plaines de cet Empire : & des dénombremens exacts démontrent que plus des trois quarts de ces foibles reſtes ſe ſont encore diſſipés dans les deux ſiecles ſuivans. La guerre, la famine, la peſte ſont des calamités paſſageres, qui ne reparoiſſent qu'après de longs intervalles, & qui laiſſent au genre-humain le tems de

réparer ſes pertes; mais une oppreſſion conſtante abat les forces & le courage, détruit l'émulation & l'eſpérance, éloigne à jamais toute eſpece de reſſources, flétrit & deſſeche ſans retour les germes de la vie & de la fécondité.

La conquête du nouveau Mexique, commencée près d'un ſiecle après celle de l'ancien, fut moins ſanglante & moins fertile en événemens mémorables; parce qu'elle fut entrepriſe avec de plus grandes forces & ſur des peuples moins nombreux & moins aguerris. Mais elle fut preſque auſſi funeſte aux Indiens, qui furent également réduits à l'état de bêtes de ſomme, & condamnés à l'eſclavage & aux travaux des mines. La nouvelle Navarre éprouva le même ſort, ainſi que les Habitans de Sonora, de Mayo, de Cinaloa, & généralement tous les peuples ſitués à l'oueſt, entre le nouveau & l'ancien Mexique,

jusqu'au bord oriental de la Mer vermeille. Toutes ces nations se courberent sous le joug après une foible résistance : il n'y eut que les Apaches qui vendirent cher leur liberté & leur vie. Les Espagnols ne pouvant espérer de soumettre ce Peuple fier & courageux, résolurent de l'exterminer, & lui firent, de nos jours, une guerre vive & cruelle, sans lui donner aucun relâche pendant trois années entieres. C'est ainsi que se combla la mesure des calamités qui affligerent ces immenses contrées depuis l'arrivée des Castillans.

De nouvelles scenes d'horreur s'ouvrent à nos regards, & le midi de l'Amérique est ravagé par des avanturiers plus féroces que ceux qui ont porté la désolation dans le nord. Deux hommes obscurs, dont le courage n'a jamais fléchi sous les loix de la contrainte, & dont la rudesse native n'a point été adoucie par l'éducation,

ni amollie par les jouiſſances d'une vie aiſée; deux hommes en proie à ces bouillans deſirs, qui caractériſent l'ignorance, lorſqu'elle eſt éveillée par de vaſtes eſpérances & accompagnée du génie, conçoivent, ſur les plus foibles indices, l'idée d'envahir un puiſſant Empire, & de moiſſonner plus de gloire & de richeſſes, que le Conquérant du Mexique. Ils ſe jurent mutuellement de n'épargner ni leur ſang ni celui des Indiens, pour l'exécution de ce grand projet : & afin de rendre leur union plus étroite & leurs nœuds plus indiſſolubles, ils s'aſſocient un Prêtre ambitieux & ſacrilége, qui ſcelle une telle alliance par la conſécration & le partage d'une Hoſtie. François Pizarre, le moins riche des trois, le plus ardent & le plus endurci aux travaux de la guerre, prend pour ſa part la fatigue & les dangers, tandis qu'Almagro & Fernand de

Luques lui fourniſſent tous les ſecours d'hommes & d'argent qu'ils peuvent raſſembler. En vain dans l'Iſthme de Panama, où le projet s'eſt formé, regarde-t-on comme chimérique l'exiſtence même de cette terre couverte de richeſſes, qui fait l'objet de tant de vœux. En vain le Gouverneur, pour ne pas prodiguer inutilement le ſang des Eſpagnols, s'oppoſe-t-il à la levée & à l'embarquement des Troupes deſtinées à cette expédition. En vain d'habiles Navigateurs ont-ils été rebutés & entiérement découragés par des tentatives malheureuſes & ſans ſuccès. En vain Pizarre lui-même, après les plus grands efforts de courage, ſe voit-il repouſſé par les naturels du pays & par les élémens, abandonné de la plupart des ſiens, retenu dans une iſle déſerte, expoſé à la faim & à l'inſalubrité de l'air, ſous un climat triſte & affreux, condamné

à l'inaction, le comble de tous les maux pour un cœur dévoré de l'ambition la plus active. Tous ces obstacles, tous ces tourmens, dont le moindre suffiroit pour arrêter & abattre une ame vulgaire, loin d'ébranler sa constance, ne font que l'affermir dans son dessein.

C'est au sein des souffrances & de l'adversité qu'une ame forte s'éprouve, & que, repliée sur elle-même, elle acquiert cette vigueur qui étonne & semble l'élever au dessus de la nature. Mais les effets de cette épreuve difficile participent à l'excellence ou à la perversité du caractere : ils charment ou remplissent d'horreur, selon que la vertu ou le crime les dirige. Pizarre, échappé de l'Isle Gorgone, est un tigre, qui après avoir été long-tems retenu dans son antre par une blessure dangereuse, ne respire que le carnage pour assouvir à la fois sa faim & sa fureur.

Il arrive enfin dans cette terre tant desirée, où tant de richesses abondent, & la trouve désolée par la guerre civile. Deux freres, Huascar & Atahualpa, ont combattu pour l'Empire des Incas. Atahualpa, le plus jeune, a fait un affreux massacre des enfans du Soleil, & tient son rival en captivité. Pizarre profite habilement de cette conjoncture pour accabler à la fois les deux partis. Par les protestations d'une amitié feinte, par les démonstrations trompeuses de la bienveillance, & sous le nom d'Ambassadeur d'un grand Prince, il obtient une entrevue avec le vainqueur. L'Inca vient le visiter, & déploye toute sa magnificence, pour l'accabler d'honneurs, de caresses & de présens. Mais tandis que cet infortuné Monarque donne à ses hôtes des marques si éclatantes de sa générosité, tandis qu'il se livre sans contrainte aux transports

d'une joie franche & à l'effuſion de ſon cœur généreux, le Moine Valverde, inſtruit des deſſeins perfides de ſon Chef, s'avance, un Crucifix à la main, & révele aux Péruviens les myſteres les plus incompréhenſibles de la Religion. En témoignage des vérités qu'il annonce, il préſente ſon Bréviaire à l'Empereur étonné, qui ayant parcouru des yeux ce livre fatal, & l'ayant porté à ſon oreille, le laiſſe tomber avec dédain. Valverde crie au ſacrilége, & Pizarre ſaiſit ce moment pour donner le ſignal à ſes ſoldats. Les Péruviens attirés à cette Fête par la curioſité, ou par l'intérêt que les Eſpagnols leur avoient inſpiré, les Grands de la ſuite de l'Inca, qui étoient tous ſans armes & ſans défiance, ſont inhumainement & lâchement égorgés. L'Empereur couvert du ſang de ſes Sujets, qui lui avoient long-tems ſervi de rempart, eſt

indignement arraché de ſon trône & chargé de fers. Les cris lamentables de tant de victimes innocentes ne peuvent émouvoir la pitié des aſſaſſins ; ils en deviennent au contraire plus furieux & plus avides de meurtres. Quand leurs bras laſſés ſemblent ſe refuſer aux tranſports de leur rage, l'impie, le déteſtable Valverde les exhorte d'une voix terrible à ſe ſervir de la pointe de leurs épées, pour ménager leurs forces & faire des bleſſures plus profondes. Tout fuit devant eux, & cette infâme boucherie ne ceſſe point encore ; on pourſuit les fuyards, on les maſſacre ſans autre motif, que l'inconcevable plaiſir de verſer du ſang, & la nuit ſeule peut mettre fin à tant d'atrocités. O Dieu bon & clément ! toi, qui as mis dans nos cœurs un penchant irréſiſtible à la bienfaiſance ; toi, qui fais couler mes larmes à la vue

d'un être ſouffrant; toi, qui dès cette vie attaches un prix ſi doux à la vertu, eſt ce donc à ton image que tu as créé ces lâches brigands? Puis-je reconnoître dans de tels monſtres l'empreinte de ta main adorable, le ſceau de ta ſageſſe & de ta bonté? Ces tigres altérés de ſang ſont-ils donc mes ſemblables? Jamais les droits ſacrés de l'hoſpitalité n'ont été plus horriblement profanés; jamais la voix de la nature n'a été plus méconnue; jamais l'humanité ſainte n'a été plus outragée ni plus avilie; jamais les paſſions brutales & inſenſées n'ont effacé juſqu'à ce point les traits de la Divinité dans le cœur de l'homme.

Les Eſpagnols dépouillerent les morts & les mourans avec une joie barbare qui compléta dignement une telle victoire; & le trop crédule Atahualpa, témoin de leur avidité pour l'or, obtint l'aſſu-

rance de sa liberté, en s'engageant pour sa rançon à remplir de ce précieux métal un espace d'environ deux mille cinq cens pieds cubes. (*) Quand il eut épuisé

---

(*) Robertson & Raynal s'accordent à dire, d'après les Auteurs Espagnols, que cet Empereur avoit promis de remplir un espace de 22 pieds de long sur 16 pieds de large, jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre avec la main, hauteur qui doit être à peu-près de 7 pieds. Or, un espace, qui auroit ces trois dimensions, contiendroit 2464 pieds cubes. Une masse d'or de ce volume formeroit une somme prodigieuse, qui surpasseroit quatre milliards de notre monnoie. Mais, 1°. il faut remarquer que cet espace ne fut pas entiérement rempli. L'impatience des brigands, qui accompagnoient Pizarre, ne leur permit pas d'attendre, pour faire le partage, l'entiere exécution des promesses d'Atahualpa. 2°. Il ne s'agit pas ici d'une masse d'or, mais d'une collection d'ustensiles de ce métal, qui devoient être de différentes formes & laisser entre eux beaucoup d'espaces vuides. 3°. La plupart de ces ustensiles étoient des vases, & ils n'offroient pas une masse pleine.

tous les tréſors de ſon Empire, pour former cet amas prodigieux, Pizarre lui reprocha ſans pudeur des crimes imaginaires, & mêlant à la perfidie une hypocriſie baſſe & puérile, il lui donna des Avocats pour ſa défenſe. Le procès fut inſtruit dans toutes les formes juridiques; & le denouement de cette ſcene, qui ſeroit

Pour fixer l'idée qu'on doit avoir de cette rançon, il ſuffit d'évaluer le partage qui en fut fait. Or, nous voyons qu'après avoir mis à part quelques vaſes curieux pour le Roi d'Eſpagne, & le quint du reſte comme dû à la Couronne, & encore 100 mille *peſos* pour les ſoldats d'Almagro, il reſta 1,528,500 *peſos* à partager entre Pizarre & ſes compagnons. Ces trois ſommes réunies forment 2,035,625 *peſos*.

Et, comme Robertſon prétend que chaque peſos de ces tems-là vaut environ une livre ſterling de notre ſiecle, il s'enſuit que la rançon totale d'Atahualpa ne peut gueres ſurpaſſer 50 millions de livres tournois de notre monnoie actuelle.

ridicule,

ridicule, si elle n'étoit pas si atroce, fut la mort d'Atahualpa. Ses Juges le condamnerent à être brûlé vif; mais en se faisant Chrétien, il obtint qu'on adouciroit la rigueur de son supplice, & il fut étranglé dans sa prison, pendant que Valverde lui versoit les eaux du baptême.

La guerre civile se ralluma avec plus de fureur après la mort de ce malheureux Prince; parce que les Péruviens privés de leurs chefs naturels se livrerent à des ambitieux qui vouloient s'élever sur les débris de la patrie, & s'emparer de l'autorité suprême. L'Empire des Incas, en proie à des convulsions si douloureuses, ébranlé par des secousses si violentes, n'offrit bientôt plus aux Espagnols qu'une conquête facile & sans gloire. Pizarre, en s'avançant vers la Capitale du Pérou, livra plusieurs combats, où il fit un grand

maſſacre des Indiens, & tout l'Empire fut ſubjugué.

Les Péruviens firent cependant pour recouvrer leur liberté un dernier effort qui étoit digne d'un meilleur ſuccès, & qui devoit les délivrer à jamais de l'oppreſſion. Tandis que les troupes Caſtillanes étoient diſperſées & occupées à des expéditions lointaines, ils formerent une conſpiration, qui fut conduite avec un ſecret impénétrable & une adreſſe qu'on n'auroit pas ſoupçonnée chez un peuple ſi peu avancé dans la civiliſation & ſi peu exercé dans l'art de tromper les hommes. La révolte fut générale, & elle embraſſoit toutes les Provinces, depuis Quito juſqu'aux frontieres du Chili. Tout-à-coup l'étendard de la guerre ſe déploie, & les campagnes ſont couvertes de combattans. Pluſieurs détachemens Eſpagnols, qui marchent ſans

défiance, ſont accablés par le nombre & maſſacrés ſans pitié. Manco-Capac, frere d'Huaſcar, monte à cheval, &, la lance en arrêt, ſe met à la tête de deux cens mille hommes, pour aller aſſiéger Cuſco. Une autre armée d'Indiens inveſtit Lima nouvellement bâtie par Pizarre. Toute communication eſt interrompue entre ces deux Villes, qui ſemblent devoir être le tombeau des tyrans. Tout annonce que la fortune va enfin ſe ranger du parti de la juſtice: mais la conſtance des aſſiégés, & le retour ſucceſſif des petites armées qu'on avoit imprudemment éloignées du centre de l'Empire, ramenent la victoire ſous les drapeaux des Caſtillans, & les vaincus retombent dans leur miſere & ſont aſſervis ſans retour.

En vain la diſcorde & la ſoif de l'autorité détruiſent-elles les forces des

conquérans, en les tournant contre eux-mêmes : en vain les plaines de Cuſco ſont-elles innondées de leur ſang criminel. Les Péruviens qui des hauteurs voiſines obſervent leur diſperſion & leur carnage, demeurent tranquilles ſpectateurs de ces cruels débats, & n'ont pas le courage de profiter d'une occaſion ſi favorable pour les exterminer. Depuis cette époque, les Indiens enterrés dans les mines, condamnés à des corvées arbitraires, abrutis par le deſpotiſme, n'ont pas ceſſé de traîner une vie miſérable & abjecte; ils n'ont pas ceſſé d'être le rebut de toutes les claſſes d'hommes blancs, noirs ou bazannés, qui végetent au Pérou.

Les autres régions de l'Amérique méridionale nous offrent conſtamment les mêmes traces d'injuſtice & de perfidie; & par-tout les Indiens ſont les victimes d'une ambition brutale & d'une inſatiable

cupidité. La côte ſeptentrionale de cette péninſule avoit été ravagée avant la conquête du Pérou, & la plupart de ſes habitans avoient été maſſacrés ou arrachés de leur terre natale, pour repeupler Cuba & Saint-Domingue, que des atrocités plus anciennes avoient rendu déſerts. Le Darien avoit été changé en une affreuſe ſolitude par les brigandages & l'infatigable barbarie de Pédrarias d'Avila. En vain les peuplades de la Province de Carthagene avoient-elles défendu leur liberté contre les premiers Aventuriers qui étoient venus fondre ſur elles; on les vit bientôt ſuccomber ſous des forces ſupérieures, & recevoir des chaînes. La Province de Sainte-Marthe, tant de fois dépouillée, tant de fois enſanglantée, ne nourrit plus qu'un petit nombre de Sauvages indépendans, rendus féroces par l'exemple des Européens; &

les cruautés ſans nombre exercées dans celle de Cumana avoient tellement révolté ſes Habitans naturellement doux & humains, que les ſoins tendres & paternels qu[illegible] furent prodigués pat le généreux Las-Cazas, ne purent jamais les rendre ſenſibles aux charmes de la vie ſociale.

Qui pourroit ne pas frémir de l'odieux marché que fit Charles-Quint avec les Velſers d'Ausbourg, en leur vendant la malheureuſe Province de Venezuela ? Ces Marchands avides ne regardant leurs nouveaux Sujets que comme des objets de commerce, les livrerent à la férocité de ſoldats mercénaires, pris dans le rebut des armées d'Allemagne. Un tel ramas de brigands, attiré au-delà des mers par le ſeul goût de la rapine & du meurtre, ne fut que trop fidele à l'exemple des premiers Conquérans de l'Amérique.

Tout fut pillé & ſaccagé : les Indiens, qui échapperent au glaive & à la flamme, furent chargés de vivres & de bagages, & entraînés à la ſuite de la troupe : on les maſſacroit à meſure qu'ils tomboient de fatigue, & ils étoient remplacés par d'autres infortunés, qui devoient ſubir le même ſort. Quand tout l'or du pays fut enlevé, les Velſers abandonnerent leur conquête, comme leur devant être déſormais inutile, & la laiſſerent rentrer ſous la domination des Eſpagnols, qui trouverent encore des atrocités à commettre dans une contrée dévaſtée & preſque déſerte. Les ſommes énormes que Charles-Quint avoit reçues pour prix de tant de victimes, ne ſervirent qu'à troubler l'Europe, & à la remplir de deuil & de carnage. Que ſont donc les hommes ſous le ſceptre d'un Deſpote enivré de ſa gloire & jaloux de ſon autorité ? Une

vile denrée, qu'il vend, achete & consomme au gré de ses caprices & de ses projets ambitieux. Et nous admirons les vastes conbinaisons de sa politique! Et nous tombons aux pieds des statues que la flatterie lui érige! Et nous formons un concert immortel de louanges pour célébrer sa puissance & ses victoires!

Les Habitans des Provinces de l'Amérique qui sont traversées par de hautes montagnes, étoient plus aguerris que ceux des plaines, & opposerent aux Espagnols une résistance bien plus vigoureuse. C'est ce qu'ont éprouvé tous les Conquérans, qui ont voulu ravager le monde. Les montagnes sont le vrai séjour de l'indépendance. L'air pur & libre, qu'on y respire, éleve le courage: les formes majestueuses, qu'elles offrent de toutes parts, donnent à l'homme une haute idée de lui-même, & lui inspirent une noble fierté:

fierté : les changemens ſubits de la température, qu'on y éprouve, endurciſſent à la fatigue & fortifient contre l'inclémence des ſaiſons : la variété prodigieuſe des ſites, la mobilité continuelle du ſpectacle donnent du reſſort à l'imagination, & entretiennent l'activité de l'ame : la chûte des torrens, les lavanges & les nombreux accidens occaſionnés par la fonte des neiges, les maſſes énormes qui s'affaiſſent ou s'éboulent avec fracas, les rochers qui ſe détachent & roulent dans les vallées, les vents impétueux qui ſemblent ébranler les fondemens du monde, les fréquens orages, les éclats du tonnerre mille fois répétés par les échos, les irruptions des volcans, la terre qui tremble & mugit dans ſes entrailles ; tous ces phénomenes impoſans & ſouvent redoutables prémuniſſent contre les vaines terreurs, & impriment un caractere d'éner-

gie & d'intrépidité. Les flancs caverneux des montagnes ſervent de remparts contre la tyrannie, & fourniſſent des retraites à l'eſclave qui a ſu rompre ſes chaînes. Telles ſont les principales cauſes qui conſerverent la liberté à la plupart des peuples de l'Empire de Bogota, ou qui leur donnerent les moyens de la recouvrer peu de tems après la conquête. Mais, malgré cet avantage, l'arrivée des Eſpagnols doit être regardée comme le fléau le plus deſtructeur qui ait jamais frappé les habitans de cette vaſte Province; connue maintenant ſous le nom de Nouvelle-Grenade. La défenſe courageuſe & opiniâtre de ces braves Indiens n'empêcha point qu'on n'en fît un grand maſſacre; & ceux qui échapperent au carnage & qui purent éviter la ſervitude ou ſecouer le joug, furent contraints d'abandonner leurs habitations & leurs champs fertiles,

pour ſe retirer ſur la crête aride des Cordilieres & dans le creux des rochers. De là ils deſcendent dans les vallées pour égorger les voyageurs & pour fondre inopinément ſur les établiſſemens Eſpagnols. De ſorte que la plus puiſſante nation de l'Amérique, après le Mexique & le Pérou, fut réduite par la conquête à quelques foibles Tribus, qui ſont privées de toutes les douceurs de la vie, & qui ne ſubſiſtent que de meurtres & de rapines.

Les peuples valeureux du Chili & du Paraguay ſubirent un pareil ſort. Comme dans cette partie de l'Amérique, le continent ſe rétrecit ſenſiblement, la chaîne des Andes, qui le traverſe du nord au midi, eſt moins éloignée de la mer, & laiſſant moins de largeur aux campagnes, elle doit influer d'avantage ſur les mœurs & le caractere de leurs habitans, & leur offrir un refuge aſſuré contre l'oppreſſion.

Auſſi les Indiens de cette contrée, qui furent d'abord en partie ſubjugués par l'irruption ſoudaine & la diſcipline des Caſtillans, s'en vengerent-ils avec éclat, dès qu'ils furent revenus de leur ſurpriſe. Ils firent pendant dix ans ſans interruption une guerre vive & ſanglante, oſant défier leurs ennemis en raſe campagne, & ſe croyant vainqueurs, quand ils pouvoient abattre une tête d'Eſpagnol, au prix de cent têtes de Sauvages. Ils parvinrent enfin à exterminer la troupe de brigands, qui étoit venue les attaquer; & le fier Valvidia, le chef de cette expédition malheureuſe, fut, comme ſes compagnons, la victime du reſſentiment qu'il avoit provoqué par des cruautés inouies. De nouvelles troupes arrivées du Pérou recommencerent la guerre, & depuis cette époque juſqu'à nos jours on ne mit bas les armes que pendant quelques treves,

que la lassitude & la foiblesse des deux partis rendoient nécessaires. Encore ces suspensions passageres sont-elles toujours sollicitées par les Européens, & jamais la haine des Américains de ces contrées ne peut consentir à en faire les premieres propositions.

Au milieu de tant de combats, les Espagnols formerent dans les vallées quelques établissemens, qui furent mille fois dévoués à la flamme & aux ravages. Mais quels biens les naturels du pays reçurent-ils en échange des campagnes fortunées qui les avoient vu naître? Quel est le fruit de tant de fatigs & de tant d'efforts de courage? Quel est le prix de leur sang, qui fut versé à grands flots pendant plus de deux siecles? Réduits à un très-petit nombre après tant de pertes, condamnés à une vie misérable, & devenus féroces par l'exemple de leurs ennemis,

ils s'enfoncent dans l'épaiſſeur des forêts, & ſe réfugient ſur des montagnes incultes & inacceſſibles. Et c'eſt en vain qu'on vanteroit les avantages de leur commerce avec les Eſpagnols, pendant les intervalles de la guerre. Les miroirs & les autres bagatelles d'Europe, qu'on leur donne pour leurs étoffes groſſieres, peuvent-ils entrer dans la balance contre le moindre des maux qu'ils ont reçus? Les liqueurs fortes, qu'on leur vendoit autrefois, & dont ils ſont ſi avides, doivent-elles être regardées comme un bienfait de l'ancien Monde? Ce préſent perfide ſe tournoit ſouvent contre les Eſpagnols, par les guerres cruelles qu'il faiſoit ſans ceſſe renaître, & par les excès de barbarie où les Sauvages ſe portoient dans leur ivreſſe: mais il étoit encore plus funeſte aux Sauvages mêmes, dont il aliénoit la raiſon, dont il énervoit la vigueur & abrégeoit la vie. » Ces

» boiſſons, dit l'Auteur de l'Hiſtoire Phi-
» loſophique, n'ont été gueres moins deſ-
» tructives de ces peuples que nos armes;
» & l'on ne peut s'empêcher de les placer
» au nombre des calamités, dont nous
» avons inondé cet autre hémiſphere. »

Voilà donc l'influence de la découverte du nouveau Monde ſur le bonheur des peuples conquis par les Eſpagnols. Le plus grand nombre fut lâchement & inhumainement égorgé : ceux qui furent aſſez malheureux pour échapper au glaive, périrent dans les ſupplices, ou éprouverent des outrages mille fois plus affreux que la mort; ils languirent, ainſi que leur poſtérité, dans les angoiſſes de la miſere, de l'opprobre & de la ſervitude. Si quelques peuplades ſurent éviter des chaînes, ou ſecouer le joug qu'elles avoient déja ſubi, elles acheterent leur liberté au prix de leur ſang, & par le ſacrifice de toutes

les douceurs de la vie : & la divine Providence qui regle la distribution des biens & des maux, selon les vues impénétrables de sa sagesse, ne daigna offrir à ces peuples malheureux aucun dédommagement pour tant de calamités.

Par quel étrange aveuglement les Portugais, malgré leur aversion & leur haine implacable contre les Espagnols, ont-ils été leurs fideles imitateurs dans l'Amérique ? Ce peuple fier & intrépide étoit éclairé d'avance par le génie du Prince Henri, & sembloit précéder son siecle dans les connoissances de l'Astronomie, de la Navigation & du Commerce. Parvenu au comble de l'opulence & de la gloire, par la sagesse & les exploits du grand Albukerque, il avoit appris l'art de former au loin des établissemens riches & utiles. Pourquoi ne cherchoit-il donc que des mines d'or & d'argent dans le

Bréſil, & commença-t-il par dédaigner ſa conquête, quoiqu'il y trouvât des terres immenſes & fertiles ſous un climat ſain & propre à la culture? Cette contrée ne fut d'abord jugée digne que de ſervir d'égoût à la Métropole, & de recevoir ſon écume & ſes immondices. On y débarquoit chaque année toutes les femmes perdues, tous les mal-faiteurs flétris par la Juſtice, qu'on pouvoit raſſembler des diverſes parties du Royaume, ſans chercher à réprimer la licence ni à punir les nouveaux crimes de cette race dépravée, qu'on abandonnoit ainſi à elle-même. Il ſe trouva parmi tous ces bannis un grand nombre de Juifs condamnés par l'Inquiſition, qui conſerverent le goût d'une vie active, & qui cultiverent des terres pour leur nourriture. Les abondantes récoltes, qui récompenſerent leurs travaux, firent enfin ouvrir les yeux, &

l'on ſoupçonna dès-lors qu'une Colonie établie au Bréſil pourroit proſpérer & devenir utile au Portugal. Pour réaliſer ce projet, le Gouvernement accorda à chaque Seigneur Portugais autant de terres qu'ils pourroient en conquérir, & ce fut là l'origine de tous les malheurs qui vinrent fondre en foule ſur les naturels du pays. D'un côté, ces Grands, avides de richeſſes & jaloux de tout aſſervir, porterent la déſolation dans ces climats, & firent pendant ſoixante ans une guerre ſanglante, qui dépeupla les campagnes & relégua les vaincus dans les forêts & les rochers. D'un autre côté, les brigands, qu'on jettoit chaque année ſur les côtes, s'étoient trop accoutumés à la débauche & à tous les abus d'une liberté ſans bornes, pour ſouffrir le frein d'aucune Loi : ils ſe raſſemblerent dans une contrée éloignée de la mer, afin de ſe ſouſtraire à la

domination des Conquérans ; & ils formerent une eſpece de République, connue dans ces tems ſous le nom de *Pauliſtes*. Juſqu'à cette époque leur perverſité n'avoit été funeſte qu'à eux-mêmes, & ces ames lâches & rampantes n'avoient encore rien entrepris contre la liberté ni la vie des Bréſiliens. Mais alors le levain actif & corrompu, qui fermentoit en ſilence depuis tant d'années, ſe développa avec fureur : les *Pauliſtes* ſe firent des loix de ſang, & ne vécurent plus que de brigandages. Ils parcoururent tout l'intérieur du Bréſil, maſſacrant les Sauvages qui faiſoient réſiſtance, & aſſerviſſant ceux qui préféroient à la mort un eſclavage honteux & cruel. Si de tels maux étoient ſuſceptibles de s'accroître, on pourroit croire que le ſort des Indiens devint encore plus déplorable par les guerres ſanglantes des Européens, dont le Bréſil fut

le théatre. Ces infortunés, preſſés de tous côtés par les Portugais, les Hollandois & les François, obligés ſucceſſivement de ſuivre l'étendard du vainqueur, ſe virent ſouvent réduits à s'entr'égorger pour le choix de leurs tyrans & de leurs bourreaux.

Je parcours en vain toutes les contrées de l'Amérique, pour chercher une nation qui puiſſe ne pas déteſter le jour de l'arrivée des Européens. Je conſulte les annales des divers peuples qui ont formé des établiſſemens dans ce malheureux hémiſphere, & je retrouve par-tout les mêmes injuſtices & les mêmes crimes. Les Eſpagnols avoient anéanti les nations nombreuſes & paiſibles des grandes Antilles. Mais ils avoient négligé ou dédaigné de conquérir la plupart des petites, connues d'abord ſous le nom d'Iſles des Caraïbes. Trois raiſons ſembloient concourir à les

dégoûter d'une telle conquête. Ces Isles n'offroient point d'or à leur avidité : les esclaves, qu'on pouvoit y faire, ne rendoient aucun service, & périssoient en très-peu de tems sous le poids de leurs chaînes : enfin, les Caraïbes, doués d'un caractere fier & mélancolique, se défendoient avec constance, & sembloient disposés à vendre cher leur vie & leur liberté.

Les Anglois & les François, pour cette fois d'intelligence, se chargerent dans la suite du soin de détruire ces nations courageuses. Elles furent en grande partie exterminées dans la Guiane, leur berceau & leur commune patrie, par le cruel Poncet de Bretigni, & par d'autres qui ne lui cédoient gueres en férocité. Elles furent attaquées dans les Isles par l'Anglois Warner, & le François Dénambuc. Ces deux Chefs arriverent le même jour à Saint-Christophe, chacun à la tête d'un

petit nombre d'aventuriers de sa nation; ils partagerent entr'eux les côtes, sans aucune résistance de la part des naturels du pays, qui se retirerent au milieu des terres. Rien ne sembloit devoir troubler la paix, & les Insulaires s'éloignoient à proportion que leurs nouveaux hôtes vouloient étendre leurs domaines. Ces Sauvages étoient naturellement paisibles & humains. Ils ne se portoient à des violences que dans l'ivresse, ou dans les accès passagers de leur humeur sombre & taciturne. C'est alors qu'ils faisoient des descentes dans le continent & sur les côtes des grandes Isles, pour tout ravager & se baigner dans le sang. Ils ne s'étoient rendus coupables d'aucun crime envers les étrangers avides, qui étoient venus s'emparer de leurs terres: mais on prétendit qu'ils méditoient une trahison, & l'on fondit sur eux, sans aucun préliminaire

ni déclaration de guerre : le plus grand nombre fut maſſacré, & le reſte fut obligé de prendre la fuite. Sous le vain prétexte que les Habitans des Iſles voiſines étoient de la même nation, ils furent accuſés d'avoir eu part au complot, & le carnage s'étendit bientôt ſur tous les Caraïbes. Les hoſtilités devinrent atroces de part & d'autre, & chaque parti ſe livra à tous les excès de la rage & de la vengeance.

Dénambuc ſuivit dans la conquête de la Martinique la même marche que dans celle de Saint-Chriſtophe. A l'exemple de la lice, qui arrive en ſuppliante & finit par chaſſer la maîtreſſe du logis, il fut d'abord ſouple, pacifique & modéré : il devint par degrés plus entreprenant ; & ne tarda pas à convaincre les Indiens qu'il vouloit tout envahir. Les Caraïbes prirent donc les armes pour éviter une

entiere destruction; mais ils laisserent sur le champ de bataille l'élite de leurs guerriers, & se virent contraints d'implorer la clémence du vainqueur. Après une réconciliation passagere, les François abuserent si étrangement de leurs avantages, & pousserent si loin leurs injustes prétentions, que les Sauvages leur dresserent des embuscades, & eurent recours à la ruse au défaut de la force. Alors on massacra les Caraïbes, sans épargner le sexe ni l'âge; on brûla leurs carbets, & cette malheureuse nation fut chassée pour toujours de la Martinique.

Le crime des Aventuriers François ou Anglois, qui dépeuplerent les Isles de la Guadeloupe, de Marie-Galante, de Saint-Barthelemy, de la Barbarde & de Monserrat, fut lavé dans le sang de ces cruels ravisseurs. Ils périrent sous la massue ou par les fleches empoisonnées des

des Caraïbes, ou dans les tourmens de la famine & du désespoir. Mais ce juste châtiment du Ciel fut une perte de plus pour l'humanité. Il ne rendit point la vie aux nombreuses victimes égorgées dans les combats ou dans la fureur des représailles. De nouveaux brigands d'Europe vinrent remplacer les premiers; & les Caraïbes, dont la population s'étendoit auparavant dans toutes les Isles du vent, furent concentrés à Saint-Vincent & à la Dominique, & réduits au nombre de six mille.

Ces foibles restes d'une nation nombreuse commençoient à oublier leurs malheurs au sein de la paix & de l'indépendance : ils s'étoient accrus par une multitude de Negres fugitifs ou échappés au naufrage, qu'ils avoient accueillis en freres, & avec lesquels ils n'avoient pas dédaigné de s'unir par les liens du sang :

il étoit sorti de ce mêlange une race de Mulâtres, que l'on appelloit Caraïbes noirs, pour les distinguer des vrais indigenes, qui reçurent le nom de Caraïbes rouges. Malgré la diversité de couleurs, de statures, de forces & d'inclinations, ces deux especes de Sauvages vivoient ensemble dans l'union la plus douce & la plus étroite, sans jalousie & sans aucune distinction de rangs. Mais le génie de l'Europe leur dévoila les funestes secrets de la cupidité, & souffla bientôt parmi eux les germes de la discorde & de la haine. Des colons de la Martinique proposerent aux Caraïbes rouges de leur acheter des fonds de terre pour former des établissemens sur les côtes de Saint-Vincent; & ces Sauvages étonnés d'apprendre que la terre n'appartenoit pas également à tous les hommes, dont elle est la mere commune, accepterent

avec joie le prix qu'on venoit leur offrir. Les traités se conclurent d'abord paisiblement ; & les Caraïbes noirs, loin d'y apporter le moindre trouble, s'enfoncerent dans les bois, pour éviter l'horreur & la honte de se voir confondus, à cause de leur couleur, avec les esclaves negres que les nouveaux Colons traînoient à leur suite. Le sentiment intime de l'indépendance leur inspira l'idée singuliere & noble d'imprimer à toute leur race une marque distinctive & ineffaçable, en applatissant le visage de tous leurs enfans nouveaux nés. On vit par la suite sortir des forêts une nouvelle génération d'hommes robustes & fiers de porter sur leur front le signe de la liberté : les Caraïbes noirs ainsi transformés planterent des cabanes sur le rivage, & bientôt jaloux des jouissances, que le prix de la vente des terres pro-

curoit aux Caraïbes rouges, ils s'empresserent d'en revendiquer leur part. Le refus, qu'on en fit, devint le signal d'une guerre sanglante, qui acheva presque d'éteindre la race des Caraïbes indigenes. Le ressentiment du vainqueur s'étendit sur les François, qui avoient d'abord favorisé les Caraïbes rouges, pour les abandonner ensuite dans leur malheur. La plupart des Colons furent contraints d'acheter de nouveau leurs terres, & se virent long-tems exposés à des ravages. Mais les renforts arrivés successivement de la Martinique firent avec le tems changer la fortune; & les cruautés que les Anglois, devenus depuis les maîtres de Saint-Vincent, exercerent contre les Caraïbes, vengerent assez la fierté Européenne des vexations passageres qu'elle avoit eues à souffrir.

Quels biens les François envoyés par

Coligni dans la Floride ont-ils procurés à l'habitant paiſible de cette vaſte contrée, pour lui faire oublier les ſanglans outrages qu'il avoit déja reçus des Conquérans du Mexique ? Hélas ! s'il eſt vrai qu'on éprouve une douce jouiſſance en voyant égorger & expirer dans les tourmens des ennemis malheureux & déſarmés, les Floridiens n'ont que trop goûté ce triſte plaiſir. Graces à l'eſprit perſécuteur & farouche du fils de Charles-Quint, ils ont vu tous les François, qui avoient formé des établiſſemens parmi eux, maſſacrés ſans pitié, ou attachés à des gibets infâmes avec cette inſcription : *non comme François, mais comme hérétiques*. Graces à la valeur intrépide & à l'amour de la vengeance, qui animoient le Gaſcon Dominique de Gourgues, ils ont vu les Eſpagnols ſuſpendus à leur tour à des arbres, qui portoient

l'inſcription : *non comme Eſpagnols, mais comme aſſaſſins*. Voilà les ſpectacles conſolans, les beaux exemples d'humanité, de clémence & de vertu, que nous leur avons offerts. Voilà les ſeuls dédommagemens qu'ils ont reçus pour tant d'affronts & de calamités.

L'arrivée des Européens dans le Canada fut-elle ſignalée par de plus grands bienfaits, & notre politique y déploya-t-elle en faveur des naturels du pays de plus grands moyens de bonheur & de proſpérité ? Les peuples de cette région s'étoient livrés des guerres longues & cruelles, avant l'époque où Samuel de Champlain jetta les premiers fondemens de Quebec. Mais alors les cinq Tribus des Iroquois toujours victorieuſes contenoient toutes les autres dans l'humiliation & dans la crainte ; &, parmi tant de haines nationales, l'inégalité des

forces avoit fait naître un calme apparent, qui pouvoit être durable, & se changer en une paix solide. Loin de profiter de cette conjoncture pour affermir la tranquillité dans ces climats, & pour y adoucir la férocité des mœurs, Champlain apprit aux Algonquins, aux Hurons & aux Montagnez l'usage des armes à feu, & se mit à leur tête pour attaquer leur ennemi commun. Les Iroquois, fiers de leurs nombreux succès, virent naître avec joie cette nouvelle occasion d'exercer leur courage, & coururent au combat comme à une victoire assurée. Mais leurs Chefs étendus sur la poussiere les avertirent bientôt qu'ils avoient à combattre de nouveaux ennemis & à se défendre contre de nouvelles armes : leur confiance audacieuse fit place à la terreur, & ils se déroberent par la fuite à un massacre général. En vain, dans la campagne sui-

vante, essayerent-ils de se retrancher, & de soutenir avec constance le choc de leurs ennemis & le feu des arquebuses: une résistance opiniâtre ne servit qu'à échauffer le carnage & à compléter leur défaite. Cette nation belliqueuse, devenue la plus foible à son tour, dévoroit son injure en silence, & se voyoit dans l'impossibilité absolue de se venger, lorsque les Hollandois établis à la Nouvelle-Belge lui rendirent sa supériorité en lui fournissant des armes. Alors les guerres se rallumerent, & les foibles alliés de la France, exposés à la rage d'un ennemi féroce & implacable, éprouverent tant de pertes, qu'ils ne furent plus en état de tenir la campagne. Les François eux-mêmes ne pouvoient plus sortir de leurs Forts, sans être massacrés ou enlevés pour subir une mort cruelle. Il fallut essuyer ces outrages avec patience, &

& attendre que de nouvelles forces arrivées de l'Europe vinſſent rétablir l'équilibre. Ce fut une alternative continuelle de bons & de mauvais ſuccès; un tiſſu horrible de vengeances, de repréſailles, de parjures & de perfidies.

Les Iroquois ſe défendirent, & attaquerent tour-à-tour avec d'autant plus d'audace, qu'ils furent ſoutenus & encouragés par les Anglois qui s'étoient emparés de la Nouvelle-Belge, appellée depuis la Nouvelle-Yorck. Ils n'ont preſque pas ceſſé dans la ſuite de prendre le parti de l'Angleterre & de verſer leur ſang dans toutes ſes guerres avec la France, juſqu'à ce que des traitemens inouis euſſent changé leur prédilection pour les Anglois en une haine implacable. Le reſſentiment des injures avoit tellement ulcéré leurs cœurs, qu'ils ne reſpiroient plus que le carnage : ils alloient

à la chaſſe des Anglois, comme à celle des bêtes féroces.

Tel eſt l'effet des vertus que les Européens ont pratiquées parmi ces peuples. En les aſſociant à notre gloire, à nos ſuccès paſſagers & à nos longs malheurs, nous les avons fait ſervir d'inſtrumens à nos injuſtices & à nos projets ambitieux. Après avoir pris part à nos débats, ils ſe ſont vus trahis & opprimés par ceux-mêmes qu'ils avoient ſauvés, au péril de leur vie & au prix des plus grands ſacrifices. Nous avons aigri leurs cœurs farouches, nous avons exalté leur caractere naturellement fier & vindicatif; & leur penchant pour la guerre s'eſt changé par nos ſoins en rage & en ſoif du ſang humain. Non contens de les avoir rendus plus méchans & plus malheureux, nous les avons preſque entiérement détruits. L'Europe a ſi bien ſecondé les deſirs des Nations du Canada; elle les

a ſecourues ſi à propos dans leurs infortunes ; elle leur a dévoilé les ſecrets d'une politique ſi utile & ſi ſublime ; elle leur a fourni ſi libéralement des munitions de guerre & des liqueurs enivrantes ; que les plus foibles d'entre elles ſont anéanties, & que les plus nombreuſes ſont réduites au douziéme de ce qu'elles étoient à l'époque de notre arrivée.

Les peuples indigenes de la Nouvelle-Angleterre ne furent pas plus épargnés. Graces à nos inſtructions ſalutaires & à notre rivalité jalouſe, les Abenaquis firent de cruels dégâts dans les établiſſemens de Maſſachuſſet, & provoquerent le courroux des Anglois, qui s'en ſont vengés par des cruautés plus grandes & par l'extinction preſque entiere de cette nation nombreuſe. L'Iſle-Longue ne s'eſt peuplée d'Européens qu'après le maſſacre & la diſperſion de tous ſes anciens ha-

bitans; & de nos jours une colonie Angloise a exterminé & chassé les Micmacks de l'Acadie, par la seule raison que ces Sauvages occupoient la place dont elle vouloit s'emparer. C'est par des guerres continuelles avec les Saweneses; c'est en dépouillant & dissipant toutes les nations indigenes, que les colons de la Virginie sont parvenus à l'envahir & à y former des établissemens. Qui pouvoit s'attendre que la Caroline seroit dès son berceau un champ de meurtres & de carnage, & que ses premiers fondemens seroient cimentés par le sang de tous les naturels du pays? Cette colonie devoit être l'asyle de la vertu proscrite, de l'humanité outragée; elle avoit reçu ses Loix du sage Locke, d'un Philosophe ami des hommes & de la justice. Par quelle étrange frénésie dévoua-t-elle au glaive un si grand nombre de victimes, qui

étoient reſtées paiſibles & n'oppoſoient aucun obſtacle à ſes progrès ?

Il faut l'avouer avec franchiſe, & tout intérêt national doit ſe taire en préſence de la vérité; nous n'avons pas été plus juſtes envers les Sauvages de la Louiſiane. Par une ſuite non interrompue de vexations, nous avons jetté les Natchez, nos bienfaiteurs & nos amis, dans le plus affreux déſeſpoir. Ces peuples généreux, après avoir eu vainement recours à la plainte & à la priere, ſe ſont vus forcés de prendre les armes & de devenir auſſi cruels que nous; & en vertu du droit odieux de repréſailles, nous les avons paſſés au fil de l'épée, ou réduits en ſervitude. On a même pouſſé la vengeance, juſqu'à vouloir exiger des braves Chicachas qu'ils nous livraſſent les infortunés reſtes de cette nation, qui s'étoient réfugiés parmi eux. Périſſe à

jamais la mémoire de l'indigne Chef, qui a déshonoré le nom François dans ces climats par une demande ſi révoltante, & qui n'a pas eu honte d'employer nos armes pour la faire exécuter. Cette propoſition outrageante & lâche n'a été reçue qu'avec mépris par les Sauvages. Ils ont ſu défendre les droits de l'hoſpitalité; ils ont lavé dans notre ſang leur injure & celle de leurs malheureux amis; & pour cette fois les horreurs de la guerre ont ſervi un moment à ſécher les pleurs de l'humanité.

C'eſt cependant le dix-huitieme ſiecle, ſi vanté par ſes lumieres & ſa philoſophie, qui a donné ce ſpectacle à l'Amérique. C'eſt à la fin du dix-ſeptieme que le perfide Dénonville attira les Chefs des Iroquois à une conférence par de fauſſes propoſitions de paix, & qu'il fit charger de chaînes & embarquer pour les galeres

ces guerriers trop généreux pour ſoupçonner une telle trahiſon. C'eſt de nos jours que les Anglois ont tué de ſang-froid toute la famille du brave Logan, & que ce Chef des Saweneſes a fait rougir de honte le Gouverneur de la Virginie, en lui reprochant l'ingratitude & les cruautés de ſa nation. Dirai-je que dans notre ſiecle la Province de Maſſachuſſet encourageoit le maſſacre des Sauvages par des primes exhorbitantes; & que l'infâme Jonh-Lovewel, excité par l'appas du gain, ſoudoyoit une troupe d'aſſaſſins pour aller à la chaſſe de ces malheureux? (*) Dirai-je que cet homme

(*) L'Auteur des Recherches Philoſophiques trouve tout naturel de mettre à prix la tête des Sauvages, parce qu'ils ne ſe battent pas en raſe campagne, & qu'on ne peut les détruire ſans les forcer dans leurs retraites, comme on force les ſangliers & les ours. (Voyez la défenſe de

de ſang égorgea dix Indiens endormis autour d'un feu, & qu'il entra dans Boſton,

---

l'Auteur, page 231.) Il faut bien, dira-t-on, changer les loix ordinaires de la guerre envers de pareils ennemis. Ils commettent les plus horribles dégâts dans toutes les Colonies Angloiſes, & ſe retirent enſuite dans des antres & des déſerts impraticables : comment pourroit-on conſerver les habitations ſans exterminer ces loups affamés? . . . . . Mais pourquoi ſont-ils devenus des loups? Pourquoi ſont-ils affamés? Pourquoi ſont-ils altérés de ſang & de vengeance? Ne ſont-ils pas dans l'affreuſe néceſſité de ne vivre que de brigandages? Et qui les a réduits à cet état cruel? Juſques à quand punira-t-on les Américains des crimes qu'on les force de commettre?

Les Quakers, dira-t-on encore, n'ont pas été plus épargnés que leurs voiſins dans les derniers tems, quoiqu'ils euſſent toujours traité les Sauvages avec juſtice & humanité. Mais ne ſait-on pas que des Peuples chaſſés de leur terre natale, & dépouillés de tout ce qui pouvoit leur faire ſupporter la vie, devoient confondre dans leur haine toute la nation de leurs oppreſſeurs?

leur chevelure à la main, pour demander ſon ſalaire, qui lui fut délivré ſur le champ? Dirai-je. . . . . ? Non: ma plume ſe laſſe de n'avoir que des atrocités & des infortunes à peindre, & le ſpectacle de la nature toujours outragée, toujours avilie, porte malgré moi dans mon ame l'indignation & le dégoût. En vain pour éloigner de moi des ſcenes ſi déchirantes, & me délivrer de ſentimens ſi pénibles, je me hâte de parcourir cet hémiſphere dévoué au malheur. Mes triſtes regards ne rencontrent par-tout que les même perfidies & les mêmes crimes. Révolté par une ſi longue chaîne d'injuſtices & de lâches attentats, mon

D'ailleurs, la miſere & la faim les obligeoient de ſe jetter avec fureur ſur tous les établiſſemens qui étoient à leur proximité, & ces beſoins ſi preſſans ne leur laiſſoient aucune liberté dans le choix de leurs ennemis.

cœur ne peut plus s'ouvrir aux douces émotions de la pitié, & mes yeux ne trouvent plus de larmes pour déplorer les maux de tant de victimes. Découragé par des exemples si multipliés de la perversité humaine, je n'éprouve plus ces nobles élans qui avertissent l'homme de sa dignité, qui l'élevent vers sa source, & le consolent dans les tribulations de la vie. J'ai honte de mes semblables; je rougis de partager les attributs de l'humanité avec tant de monstres enivrés de sang..... Eh quoi! la foiblesse & l'innocence opprimées ne trouveront-elles pas un seul vengeur? Parmi tous ces Guerriers avides de conquêtes & de gloire, parmi tous ces Héros dont la constance est éprouvée par de si rudes fatigues, dont le courage a triomphé de tant de périls, ne se trouvera-t-il pas un seul ami des hommes, un seul défenseur de

la juſtice? Hélas! ils ſont tous ſans entrailles: la ſoif exécrable de l'or les a tous rendus ſourds aux gémiſſemens & à la voix plaintive de la nature.

Toi, que les cruels oppreſſeurs du Nouveau Monde ont ſi ſouvent invoquée dans leur délire, pour t'aſſocier à leur barbarie & couvrir de ton nom ſacré les horreurs dont ils étoient ſouillés; toi, que des eſprits téméraires & aveuglés par leur audace oſent encore accuſer de tant de crimes; Religion, c'eſt toi ſeule qui as pris la défenſe des infortunés Américains. Dès l'origine de leurs calamités, tu as refuſé tes ſecours ſalutaires & conſolans aux hommes farouches qui les faiſoient gémir ſous un joug de fer; tu as enflammé tes Miniſtres d'un zèle ardent pour la cauſe de l'humanité. Les Apôtres de la premiere Colonie Eſpagnole, les Dominicains, remplis de ton

esprit divin ont combattu sous ton égide : ils n'ont pas cessé d'employer le glaive de la parole, le seul que tu leur aies confié, pour dissiper les maximes d'une avarice brutale & les prétentions d'un orgueil cruel & insensé. Les Temples & les places publiques ont retenti de leurs réclamations vigoureuses contre les atteintes portées aux droits imprescriptibles de la nature. Ils ont par-tout fait entendre les menaces d'un Dieu vengeur du crime & protecteur de l'innocence. Leurs plaintes ont pénétré dans les Palais & au milieu des Conseils des Rois : leurs cris ont rempli l'Europe d'indignation. Ils ont bravé les fureurs de la tyrannie, & l'ont fait frémir dans l'attente de se voir arracher sa proie. Ton triomphe, ô Religion sainte, étoit prêt d'éclater; l'éloquence impétueuse de Montesino entraînoit tous les esprits; la charité brû-

lante de Las-Caſas embrâſoit tous les cœurs : les chaînes de l'eſclavage alloient être rompues ; le nom chéri de la liberté volant de bouche en bouche, faiſoit luire dans l'ame flétrie des Indiens quelques rayons d'eſpérance. Mais enfin les intérêts d'une politique avide & inhumaine ont prévalu ſur tes bienfaits : les clameurs odieuſes de la cupidité ſont parvenues à étouffer ta voix, & la méchanceté des hommes a remporté la victoire,

Si la Religion n'a pu ſouſtraire à l'oppreſſion des Européens les innombrables victimes qui gémiſſoient dans leurs fers, elle a ſu par ſes tendres ſoins conſoler & enlever à l'ignorance & à la ſuperſtition quelques peuplades que les traits des Conquérans n'avoient pu atteindre, ou chez leſquelles ils n'avoient point encore porté leurs pas ſanglans. Les côtes arides & eſcarpées de la Californie, les

montagnes élevées qui l'attachent au continent, les bords d'une mer fertile en écueils, & célebres par de fréquens naufrages, avoient rejetté loin de cette péninſule tous les aventuriers qui avoient entrepris d'y former des établiſſemens : & les indigenes du pays devoient à ces remparts naturels, & peut-être en partie à la ſtérilité du climat, l'avantage d'avoir évité pendant près de deux ſiecles le joug des tyrans de la Nouvelle-Eſpagne. Mais ils languiſſoient dans la privation de toutes les jouiſſances de la vie, & dans une pareſſe & une inſenſibilité ſtupides, vraiment dignes de pitié. Ce fut le zèle des Miſſionnaires Jéſuites qui changea le ſort de ces Sauvages. (*) La charité

(*) L'Auteur des Recherches Philoſophiques ſur les Américains prétend que le plus grand malheur qui ſoit arrivé aux Guaranis & aux

chrétienne, qui s'allume & s'alimente par les obſtacles, fût franchir toutes les barrieres, vaincre par degrés la haine des Californiens pour le nom Eſpagnol, les arracher à l'indigence, & les conquérir pour le bonheur & la vertu.

---

Californiens, c'eſt d'avoir été civiliſés & gouvernés par les Jéſuites. Il avance, ſur des ſoupçons plutôt que ſur des preuves, que ces Miſſionnaires ſe ſont rendus coupables d'une multitude d'actes d'oppreſſion & de tyrannie envers leurs Néophytes; mais il en parle avec tant de prévention, qu'il n'eſt gueres poſſible de s'arrêter à ſon ſentiment. Pour mettre mon Lecteur à portée de juger du ton d'humeur que ce Philoſophe prend au ſujet des Jéſuites, il ſuffira de rapporter la phraſe qui termine ſon Chapitre ſur le Paraguay. » En vérité, dit-il, » je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de » plus grands détails ſur la malheureuſe condition » des habitans du Paraguay, tyranniſés par des » Maîtres que perſonne ne voudroit avoir pour » valets. » ( Recherches Philoſophiques ſur les Américains, Tom. II, page 304. )

Pendant les démêlés ſanglans & interminables des Caſtillans avec les Sauvages du Chili, les Iſles de Chiloë n'avoient point frappé les yeux, & l'on en ſoupçonnoit à peine l'exiſtence. Mais l'infatigable activité des mêmes Miſſionnaires, leurs tendres ſollicitudes les ont portés dans ces Iſles abandonnées. Ils ont réuni les habitans ſous l'étendard de la Croix; & les peuples du continent voiſin, que la force & les armes de l'Europe n'avoient pu réduire, venoient en foule ſe jetter dans les bras de ces hommes bienfaiſans & ſe ranger ſous leurs loix.

Les Bréſiliens échappés au glaive des Portugais, & refugiés dans des montagnes inacceſſibles, ne reſpirent que la vengeance; & la férocité de leur caractere s'eſt accrue par le reſſentiment des injures & par les maux dont ils ſont accablés: les Indiens du Bogota, qui ont ſurvécu aux

aux désastres de leur patrie, ne trouvent de soulagement dans leur affreuse retraite, qu'en ravageant les habitations Espagnoles & qu'en déchirant les flancs des voyageurs. Voilà les infortunés que la Religion va chercher pour répandre dans leurs cœurs ulcérés le baume de la consolation : voilà les plaies profondes & envenimées qu'elle se plaît à guérir. Elle envoie ses Ministres au milieu des forêts, dans les cavernes obscures, sur la pointe des rochers, sur le bord des précipices, pour y faire entendre le doux nom de paix, de bienfaisance & d'amour. Si, en récompense de leurs fatigues & de leurs travaux héroïques, ils sont dévorés par des bêtes féroces, s'ils sont massacrés par les Sauvages, elle les remplace bientôt par d'autres martyrs, qui parlent le même langage, qui témoignent la même douceur, sans aucun mélange de plaintes ni

de reproches. Tant de conſtance, tant de grandeur d'ame étonne & confond des peuples qui n'ont jamais ſu pardonner. Leurs cœurs s'ouvrent à la perſuaſion ; les armes s'échappent de leurs mains ſanglantes ; ils tombent aux pieds de l'envoyé du Ciel, qui vient ſécher leurs larmes & leur donner l'exemple de vertus ſi nouvelles & ſi ſublimes. Ils écoutent avec avidité ſes inſtructions & ſes conſeils : ils ne l'appellent plus que du nom tendre & chéri de pere ; c'eſt leur conſolateur, leur ami, leur ſouverain. Tel eſt l'effet infaillible de la vraie charité ; elle déſarme la vengeance, elle calme les tourmens de la haine, elle amollit & ſubjugue ſans retour les cœurs les plus durs & les plus rebelles.

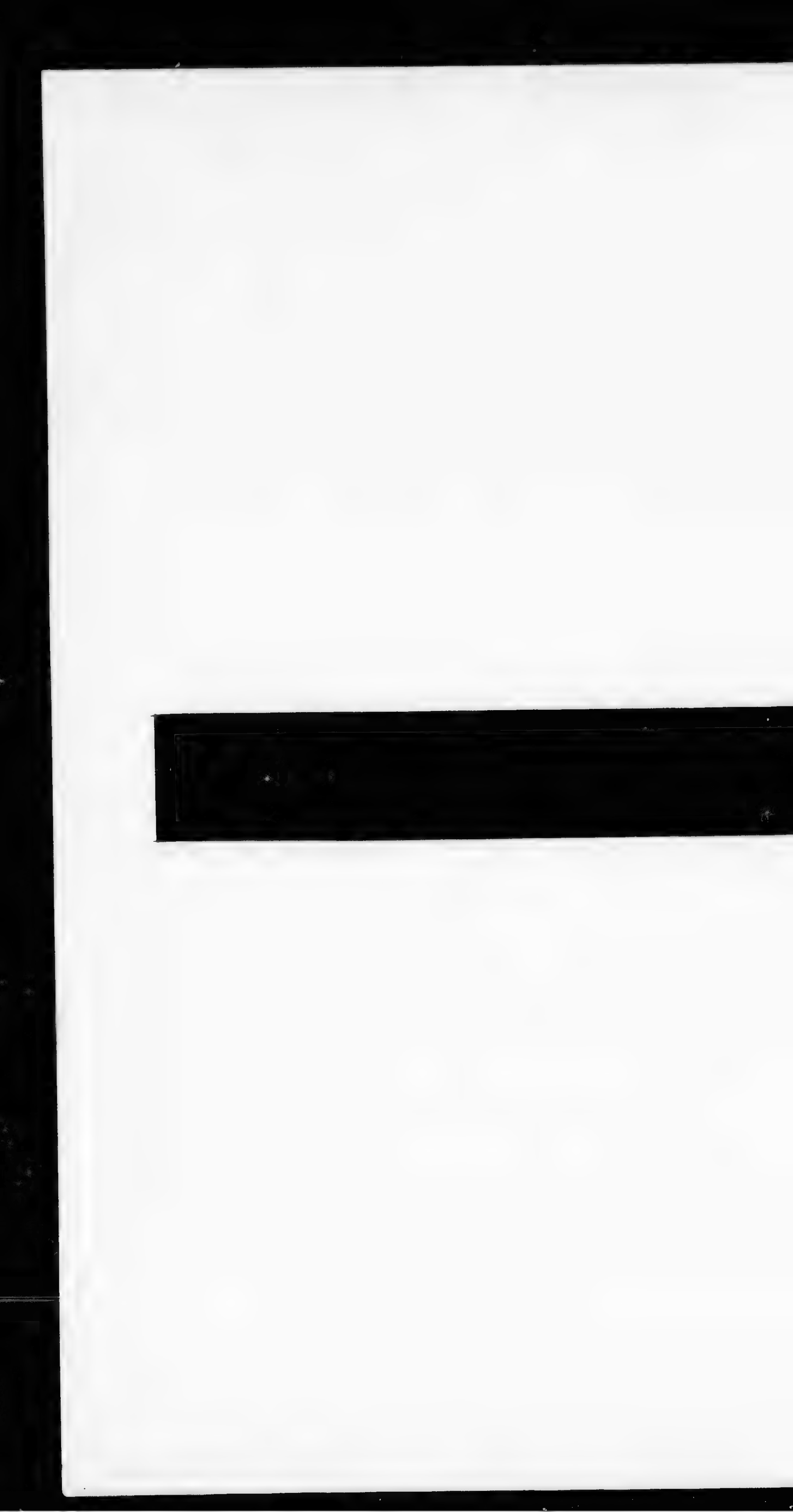
Que ne puis-je ſuivre les généreux Apôtres de la Religion & de l'humanité ſur les rives du Napo, du Maragnon, de

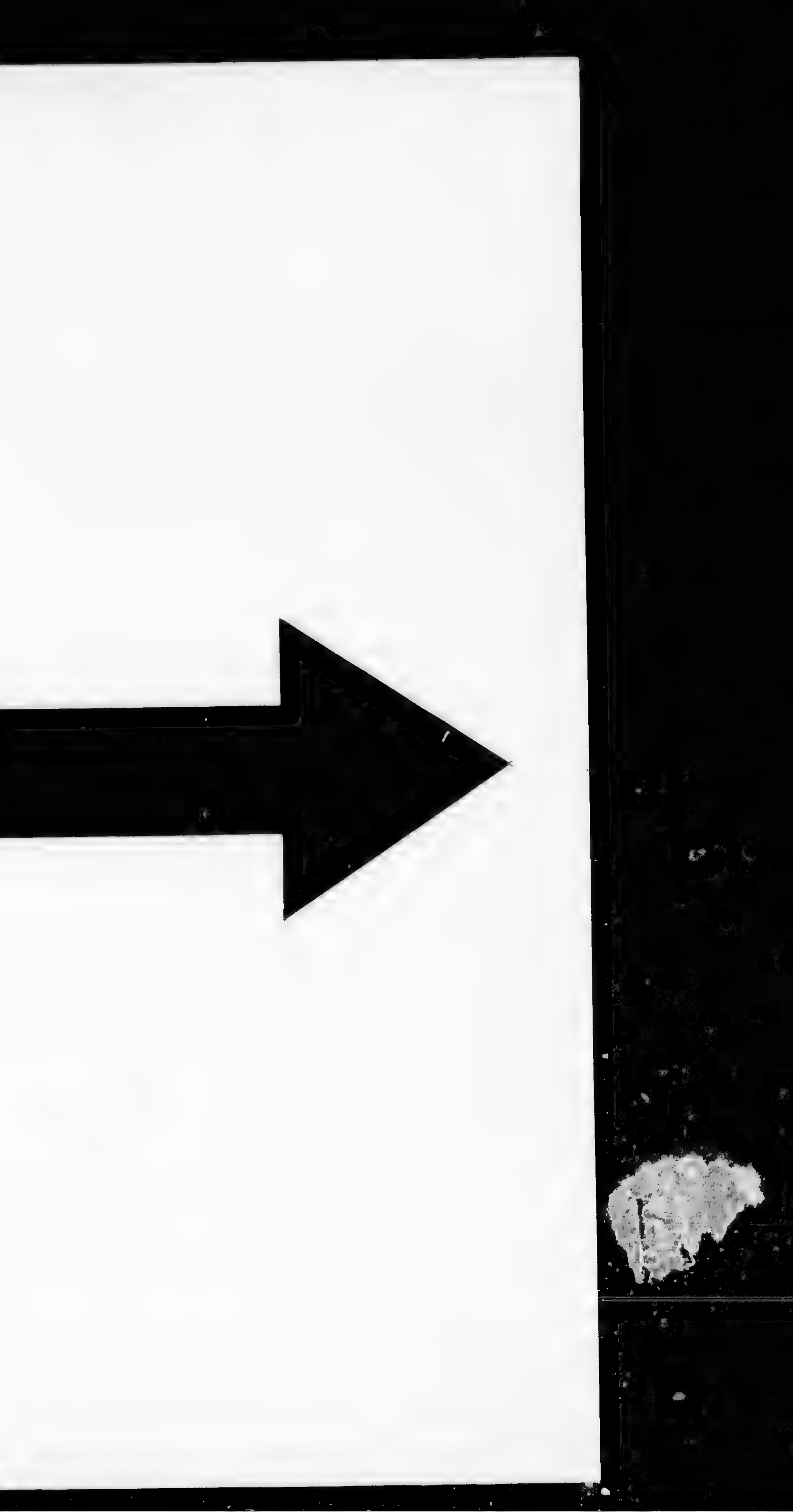
l'Orénoque & du Fleuve Saint-Laurent, au milieu des glaces & des forêts impénétrables du Nord, sur le sommet & dans les gorges des montagnes de la Zone torride? Que ne puis-je rendre l'Univers témoin des sacrifices & des efforts prodigieux d'un zèle qui embrasse toutes les contrées, qui voudroit étancher le sang de toutes les blessures, rappeller le sentiment & la vie dans tous les membres privés de mouvement ou engourdis par la douleur, dissiper à jamais le levain de la discorde, faire oublier à l'Amérique toutes ses injures & ses calamités! Mais ces actions d'héroïsme, pratiquées dans les déserts, demeurent obscures & n'ont que le Ciel pour témoin. La Renommée a cent bouches pour célébrer les forfaits qui ensanglantent le monde; elle en trouve à peine une seule pour publier les vertus qui le consolent.

Fixons un moment nos regards ſur lès bords de l'Uruguai & du Parana; c'eſt-là que la Religion a élevé le plus beau monument à ſa gloire, en y raſſemblant les Guaranis ſous l'ombre de ſes aîles. Non contente de les avoir garantis des chaînes que leur préparoient les dévaſtateurs du Bréſil & du Chili, elle lés a délivrés de la miſere & des maux inſéparables de la vie ſauvage. Elle les a courbés ſous ſon joug ſalutaire; elle leur a fait chérir ſes loix, en leur inſpirant le goût des travaux utiles, & les penchans tendres & généreux d'un amour mutuel. En faiſant régner l'égalité parmi eux, en attachant par les liens les plus forts le bonheur de chaque Guaranis à la proſpérité publique, elle en a fait une ſociété de freres & d'amis. En confondant l'autorité de ſes ſaints préceptes avec celle des loix civiles, elle a établi la

conſcience le juge ſuprême de tous les délits & de tous les intérêts, elle a conſervé l'innocence & l'heureuſe ſimplicité des mœurs, elle a allumé l'amour de la patrie au feu de l'amour divin.

Comme un Voyageur égaré dans les déſerts, fatigué d'une longue marche au milieu des ſables brûlans & des rochers arides, expoſé aux bêtes féroces & aux périls de toute eſpece, en proie aux tourmens de la faim, de la ſoif & de l'incertitude, ſent tout-à-coup ſon cœur ſe dilater à la vue d'une vallée riche & fertile, qui offre un ombrage frais, une eau tranſparente & des fruits délicieux; mon ame oppreſſée ſe ſoulage & ſe repoſe avec une volupté pure ſur ces rives fortunées. Après avoir contemplé ſi longtems les cruels outrages faits à la nature, qu'il eſt conſolant de jetter les yeux ſur un peuple qui coule à l'abri de la tyran-





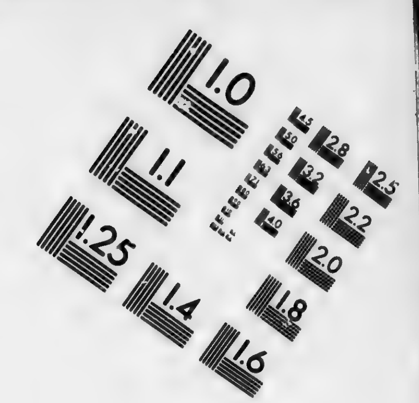
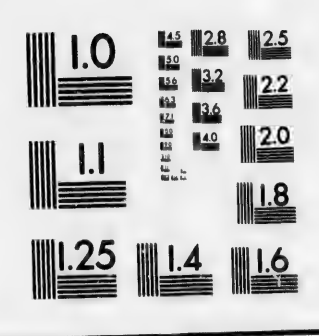


**IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

nie des jours ſereins & innocens! Après avoir écouté les plaintes de l'humanité, les cris déchirans de tant de victimes, qu'il eſt doux d'entendre des chants d'allégreſſe, des cantiques d'actions de graces, & les noms de concorde & d'amour!

Il n'entre pas dans mon plan de faire la ſatyre, ni d'entreprendre l'apologie de l'Ordre trop fameux qui a donné des Légiſlateurs au Paraguay. Il ſeroit ſans doute difficile de pénétrer les vrais motifs qui animoient les Jéſuites dans les derniers tems de leur exiſtence, & de décider ſi leur ambition, aſſez connue d'ailleurs, ne les a pas engagés à altérer les Loix primitives de cette République, & à porter atteinte à ſon bonheur. Sous le ſpécieux prétexte de la conſerver dans l'heureuſe ignorance des raffinemens de la volupté, & d'éloigner de

ſon ſein les mœurs & les maximes corrompues des Colonies du Nouveau-Monde, ils en ont ſoigneuſement interdit l'entrée à tous les étrangers. Ils ont même quelquefois repouſſé à main armée les Envoyés du Gouvernement Eſpagnol, qui ont voulu jetter ſur leur conduite & ſur les reſſources de l'Etat un œil trop attentif & trop curieux. Mais, malgré les ſoupçons bien ou mal fondés que ces précautions myſtérieuſes ont pu faire naître, il eſt impoſſible de ne pas avouer que les Guaranis ont été, ſans aucune comparaiſon, les plus heureux de tous les Sauvages de l'Amérique, depuis la conquête. D'ailleurs, toutes les conjectures de la politique & de la malignité ſur les projets orgueilleux ou intéreſſés des Jéſuites de nos jours, ne parviendront jamais à obſcurcir la gloire des fondateurs & des premiers Apôtres du Paraguay.

Jamais je ne croirai que des hommes, qui ſe ſont dévoués aux plus rudes fatigues, & privés de toutes les douceurs de la vie, pour arracher leurs ſemblables à l'ignorance, à la ſuperſtition & à la miſere, n'étoient que des fourbes dangereux & des tyrans avides. Laiſſons à l'envie le triſte & odieux plaiſir de répandre ſon venin ſur les actions les plus héroïques, & d'en ternir l'éclat par ſon ſouffle infecté : laiſſons aux ames froides & incapables d'aucun effort de vrai courage, le ſoin pénible de ſonder les replis le plus cachés des cœurs généreux, pour y découvrir des motifs d'ambition ou d'intérêt. Non, les ſacrifices d'une charité ardente ne peuvent ſortir que d'une ſource noble & pure; non, les tendres ſollicitudes de la bienfaiſance ne ſont pas de vaines chimeres. Et quand il ſeroit vrai que des ſentimens ſi réels
&

& si précieux ne sont que des illusions, il faudroit encore les chérir. Je sens que le plaisir le plus doux, le besoin le plus pressant de mon cœur, c'est de croire à la vertu.

Si dans l'espece humaine il se trouvoit des êtres assez mal nés pour n'y pas croire, s'il s'en trouvoit d'assez mélancoliques pour s'affliger du spectacle du bonheur & de la bienfaisance; qu'ils se rassurent en comparant le nombre des Sauvages civilisés par les Missionnaires, avec celui des victimes de notre avarice, de notre cruauté, de notre tyrannie. Qu'ils voient les plaines de l'Amérique inondées du sang de ses premiers habitans : qu'ils contemplent les diverses contrées de cet hémisphere, & sur-tout les rives du Parana désolées, dépeuplées par les ravages de la petite vérole : qu'ils jettent les yeux sur le sort des Indiens

échappés aux maſſacres, ils verront les uns chargés de chaînes, enſevelis dans les entrailles de la terre, condamnés aux travaux les plus rudes & les plus deſtructeurs, réſervés aux occupations les plus abjectes, abandonnés à l'indigence & au mépris: ils verront les autres chaſſés de leur terre natale, relégués dans les forêts & les rochers, réduits à diſputer leur nourriture avec les ours ou à vivre de brigandages, abrutis par l'uſage des liqueurs enivrantes, devenus féroces par le ſentiment de leur miſere & par le ſouvenir des injures de toute eſpece. Si la réunion de tant de calamités ne peut leur ſuffire, qu'ils conſiderent la main d'un Dieu vengeur appeſantie ſur les oppreſſeurs de l'Amérique, & le déluge de maux qui eſt venu fondre ſur ſes nouveaux habitans.



# SECONDE PARTIE.

# L'INFLUENCE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE SUR LE BONHEUR DE SES NOUVEAUX HABITANS.

## CHAPITRE PREMIER.

*La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ses nouveaux Habitans ?*

TOUT invitoit les Européens à former des colonies dans le Nouveau-Monde :

tout ſembloit devoir conſpirer à faire fleurir ces établiſſemens & à leur aſſurer une félicité durable. Quels ſont en effet les moyens de proſpérité, que l'on doit principalement rechercher dans la fondation d'une colonie nouvelle ? Des campagnes vaſtes, fertiles & capables de nourrir une grande population; un climat propre à la conſervation des hommes & des animaux, & à la maturité des fruits, une ſituation favorable au commerce & à l'induſtrie, la tranquillité & la paix avec les peuples indigenes. Or, pluſieurs contrées de l'Amérique offroient aux Européens tous ces avantages réunis.

Les premiers regards des Eſpagnols, en arrivant dans le Nouveau-Monde, ſont tombés ſur les bords riches & féconds de l'Artibonite. Leurs premiers pas ont foulé les plaines de l'Iſabelique, de Porto de Plata & de Vega-Réal, celles

qui ſont arroſées par la riviere de Monte-Chriſto, par la Lozama, la Macouſſis & la Rumana. Toutes ces terres de l'Iſle de Saint-Domingue nourriſſoient déja un million d'hommes, & elles attendoient que des bras plus nerveux & des inſtrumens plus ſolides & plus tranchans ouvriſſent leur ſein pour prodiguer de nouvelles richeſſes & faire naître de nombreuſes générations. Le Mexique préſentoit dans ſa vaſte étendue un grand nombre de campagnes fertiles; & celles de Guatimala, de Nicaragua, de la Nouvelle-Galice, de l'Yucatan & de Tlaſcala invitoient de toutes parts à la culture. On a éprouvé dans notre ſiecle, que la plupart des terres de la Louiſiane & de la Floride occidentale, & ſur-tout celles des bords rians du Miſſiſſipi, ne trompoient preſque jamais l'eſpérance du laboureur. *La nature*, dit M. l'Abbé

Raynal, *déployoit au Canada un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandoient la vénération.* Elle étaloit ses dons les plus précieux dans les parties voisines des lacs & du fleuve Saint-Laurent, & sur-tout dans la contrée du Détroit, près du lac Erié. La base immense & les gorges multipliées des montagnes du Pérou, cultivées en partie par les enfans du Soleil, promettoient à une nouvelle colonie des ressources de toute espece, par la variété des couches de terre, par les différens degrés de la température & de l'inclinaison des surfaces.

Dans quels lieux la main libérale de la Providence s'est-elle montrée plus magnifique que dans la vallée de Quito? Pendant tout le cours de l'année le printems y répand le parfum des fleurs, sans cesse l'été y fait jaunir des moissons

abondantes, & l'automne y mûrit ſans ceſſe les fruits les plus délicieux. Les terres de la grande province de Tucuman, arroſées par une multitude de ruiſſeaux, ſont couvertes de gras pâturages, & fourniſſent des productions excellentes en tout genre. Les rives de la Tarija, celles de la Pilcomayo, dans le beau pays de Chaco, ne le cedent pour la fécondité à aucune province de l'Europe; & aucun terrein de l'univers ne peut entrer en comparaiſon avec les plaines du Chili, pour la richeſſe des récoltes & la variété des fruits. Les diverſes parties du Bréſil, coupées en tous ſens par des rivieres, offriroient un champ ſans bornes au travail de l'homme, & lui rendroient au centuple le prix de ſes avances & de ſes fatigues.

Toutes ces contrées & beaucoup d'autres, dont les noms ne ſe ſont pas rangés

ſous ma plume, ſuffiroient pour faire ſubſiſter trente Royaumes peuplés comme la France, ſi l'agriculture étoit portée dans le Nouveau-Monde au degré de perfection, qu'elle a acquis dans nos climats. Une grande partie du terrein de l'Amérique eſt demeurée vierge, & n'a pas encore été ouverte par la main de l'homme, pour recevoir aucune ſemence. Les dépouilles annuelles des arbres indigenes, amoncelées depuis l'origine du monde, les débris de leurs troncs & des plantes paraſites, ont formé une couche épaiſſe de terre végétale, qui doit être une ſource inépuiſable d'abondance. Ce ſédiment précieux s'enrichit continuellement de tous les principes fécondans répandus dans l'air, parce que les forêts les pompent ſans ceſſe, & qu'elles en empêchent l'évaporation en les fixant ſous leur ombrage & en les dépoſant dans

leur ſein impénétrable aux rayons du Soleil. Les ſeules matrices propres aux productions ſpontanées ont été miſes en œuvre, & toutes celles qui ſont analogues aux germes des plantes cultivées ont été réſervées & accumulées dans ces magaſins immenſes de la fécondité. On devroit donc, dans les premieres années après le défrichement, craindre plutôt l'exubérance de la végétation, que la ſtérilité de la plupart des champs de l'Amérique : & bien-loin que des colonies nouvelles euſſent eu lieu de ſe plaindre de la foibleſſe & de l'avarice de la nature, elles auroient dû employer une partie de leur effort pour modérer ſa vigueur & mettre des bornes à ſes largeſſes.

Il ne faut cependant pas croire que tous les terreins vierges de l'Amérique ſoient ſuſceptibles de culture. Il s'y trouve, comme dans les autres parties du

monde, des rochers arides, des veines d'un sol maigre & condamné à une éternelle stérilité, des sables qui ne peuvent retenir aucun principe fécondant, & qui n'ont jamais donné naissance qu'à des joncs, à des pins & à quelques cedres épars. Telle est une grande partie de la Floride orientale, des deux Carolines & de la Nouvelle-Angleterre : telle est toute la côte du Pérou, depuis la mer jusqu'aux vallées. On rencontre aussi dans le Nouveau-Monde des terreins bas & marécageux, souvent inondés par des torrens de pluie & par le débordement des fleuves : les germes des plantes s'y pourrissent au lieu de se développer ; & quelquefois la végétation qui agit par secousses, y devient tellement surabondante, que la plupart des légumes forcent & montent en graines. Telles sont toutes les côtes

de la Guiane, les contrées voiſines de l'embouchure du Miſſiſſipi & toute la baſſe-Louiſiane; telles ſont, à quelques différences près, les côtes de la Géorgie & de la Caroline méridionale, qui ne peuvent ſervir qu'à la production du riz & d'un indigo d'une qualité très-inférieure. Les terres de la haute-Guiane, continuellement dégradées par les pluies & les ravines, ſont bientôt dépouillées de tous leurs ſucs, dès qu'elles ſont diviſées par la culture, & elles deviennent abſolument infécondes, quelques années après leur défrichement. Une malheureuſe expérience prouve auſſi que le degré de fertilité des meilleures terres des Provinces-Unies de l'Amérique ſeptentrionale diminue rapidement : elles ſont aſſez généralement légeres & peu profondes, & elles diſſipent en un petit nombre d'années de travail, les matrices

amaſſées dans leur ſein pendant un repos d'un grand nombre de ſiecles.

Mais rien n'empêchoit les premiers Européens, qui ont fait des découvertes dans l'Amérique, de choiſir par préférence le ſol, dont la couche végétale étoit la plus épaiſſe & la plus abondante, le moins expoſé aux inondations & le moins ſuſceptible de s'épuiſer & de ſe dégrader. Quand les terreins les plus précieux auroient été employés & couverts d'une population proportionnée à leur richeſſe, on auroit cultivé ſucceſſivement ceux d'un moindre degré de fertilité; & par le ſecours de l'induſtrie & du commerce, qui ſervent ſouvent de ſupplément à l'agriculture & même quelquefois en tiennent abſolument lieu, on ſeroit parvenu à peupler les contrées les plus ſtériles & les moins favoriſées de la nature.

On auroit pu ſuivre la même marche relativement aux divers climats du Nouveau-Monde, & choiſir d'abord les plus ſalubres & les plus agréables. Je ne diſſimulerai pas que pluſieurs contrées de cet hémiſphere étoient très-malſaines, ſur-tout à l'époque de la conquête. Toutes celles qui étoient couvertes d'épaiſſes forêts n'offroient qu'un air concentré, humide & ſans reſſort, & nourriſſoient une multitude effrayante d'inſectes & de reptiles mal-faiſans. Parmi les Iſles de la Zone torride, celles que le ſouffle du vent d'Eſt ne peut rafraîchir ni purifier, ſont expoſées à des chaleurs exceſſives & à des pluies abondantes, qui alterent les germes, corrompent les alimens & portent des atteintes funeſtes aux tempéramens les plus vigoureux. Outre les effets pernicieux de la chaleur & de la pluie, elles ont

encore à redouter les raz de marée, les ouragans, les tremblemens de terre, qui bouleversent tous les élémens dans ces parages & y exercent la fureur la plus destructive. L'air constamment humide & chaud, qui regne à Carthagene, y engendre une lépre hideuse & incurable, dont aucune condition n'est exempte. Celui de l'Isthme de Panama, & surtout de Porto-Bello, est tellement corrompu, qu'il donne aux habitans une couleur pâle & livide, & détruit en peu de jours tous les principes de la force & de la vie. (*) Les parties de Saint-Domingue & des autres Isles, sub-

(*) Thomas Gage assure que pendant les quinze jours que duroit la grande Foire de Porto-Bello, il mouroit toujours six cens hommes. Ce pays est infecté d'une quantité prodigieuse de crapauds.

mergées par des fleuves, les marais fangeux de Cayenne, de la basse-Guiane & des côtes de Sainte-Lucie, produisent des exhalaisons fétides, qui dévorent leurs malheureux habitans, & qui les font périr dans les ardeurs de la fievre ou dans les langueurs de l'hydropisie.

Mais il y avoit aussi dans le Nouveau-Monde, même au tems de la découverte, des contrées immenses qui réunissoient le double avantage de la fertilité du sol & de la salubrité de l'air. Toutes celles de l'Amérique méridionale, qui sont situées à l'Ouest des Cordilieres, sans en excepter même les parties les plus voisines de l'Equateur, conservent pendant toute l'année une température saine & agréable. On n'y éprouve point ces déluges de pluie, qui dans les régions de l'Est donnent naissance à tant d'insectes dégoûtans, voraces & incommodes.

Des nuages épais, qui s'élevent réguliérement vers le milieu du jour, brisent & temperent, dans ces climats, les rayons d'un Soleil brûlant, & l'haleine douce & suave du vent du sud-ouest y entretient presque toujours une fraîcheur délicieuse. Telle est la température de toutes les vallées du Pérou, de Tucuman & du Chili. S'il regne dans les gorges des montagnes, des fievres putrides & souvent épidémiques, ce fléau n'est pas propre au climat. On l'éprouve depuis qu'on y cultive des cannes à sucre, parce que la terre humectée par cette culture laisse exhaler des vapeurs infectes, dont l'air, qui ne se renouvelle point dans ces étroits passages, ne peut se dégager que très-lentement. (*)

---

(*) Dans quelques parties du Pérou on éprouve en arrivant une maladie, qui ressemble

Tous

Tous les animaux de l'Europe profperent au Chili & dans le Tucuman; toutes les races s'y perfectionnent & s'y multiplient à un degré qui tient du prodige; nos grains, nos légumes & nos arbres s'y cultivent avec le plus grand fuccès; tous nos fruits y mûriffent & y acquierent une faveur exquife. Quoique le climat du Bréfil foit généralement plus chaud que celui des contrées occidentales, cependant on refpire dans la plupart de fes provinces un air pur & ferein, & la nature y fait naître toutes les productions, qui peuvent fatisfaire aux befoins de l'homme & contribuer à fes délices. (*)

---

au mal de mer. Mais c'eft une indifpofition paffagere, qui n'attaque pas les principes de la vie.

(*) On prétend qu'en débarquant pour la premiere fois au Bréfil, on eft atteint du mal

C'est sur-tout dans ces régions fortunées, qu'on auroit pu, dès l'origine de la conquête, établir des colonies florissantes. C'est dans les riches vallées du Pérou & de Chaco, que les malheureux habitans du Royaume de Grenade auroient dû chercher une seconde patrie, un asyle contre le bigotisme persécuteur d'Isabelle, & le zèle inflexible & outré de Ximenês. C'est dans les prairies émaillées & les forêts odorantes de Tucuman, que les peuples des Pays-Bas auroient dû fuir, pour tromper la barbarie de l'infame Duc d'Albe. C'est dans les campagnes enchantées du Chili,

---

de Siam. Mais un fléau qui est plus général dans cette partie du Nouveau-Monde, & qui y cause les plus grands dégâts, c'est la multitude prodigieuse de fourmis. Elles dévorent les fruits, & détruisent souvent les plus riches moissons.

dans les plaines immenſes du Bréſil que les Eſpagnols & les Portugais auroient dû arriver en foule, pour ſe ſouſtraire au ſceptre enſanglanté de Philippe II, & au joug odieux de l'Inquiſition.

Après avoir établi de grands Etats dans ces climats heureux, on auroit pu défricher de nouveaux terreins de proche en proche, & donner par degrés de la ſalubrité à de nouvelles provinces, en procurant de l'écoulement aux eaux ſtagnantes, & en détruiſant les forêts qui empêchent la libre circulation de l'air, détournent l'effet des rayons vivifians du Soleil, & fixent une éternelle humidité ſous leur ombre épaiſſe. Comme ces grandes entrepriſes n'auroient été faites que graduellement par des peuples voiſins & déja puiſſans, les hommes qu'on y auroit employés, acclimatés d'avance & à portée d'être ſecourus dans tous leurs

besoins, auroient surmonté sans peine tous les obstacles & les dangers. On auroit choisi les saisons les plus favorables, on se seroit éclairé sur les moyens de ne pas exposer la vie des hommes, & l'on seroit ainsi parvenu à livrer à la culture tous les champs du Nouveau-Monde, sans avoir fait verser de larmes à l'humanité, & sans qu'elle eût eu à gémir d'aucun sacrifice.

Le climat n'auroit pas opposé plus d'obstacles à la population dans l'Amérique septentrionale que dans les régions du midi. Quoique la basse-Louisiane soit souvent inondée, l'air qu'on y respire est salubre & doux : il ne seroit pas moins salubre sur les côtes humides de la Géorgie & de la Caroline, sans le riz qu'on y cultive, & qui produit des vapeurs pestilentielles. Si dans les commencemens de la domination Espagnole, la

plupart des plantes & des animaux d'Europe ont dégénéré au Mexique, ce n'est point à la nature qu'il faut s'en prendre, c'est au défaut de culture & de soins. La température du nord de l'Amérique est en général beaucoup plus froide que dans les latitudes correspondantes de nos contrées. La multitude des lacs, l'immensité des forêts, l'élévation du terrein au-dessus du niveau de l'océan, l'étendue des mers, qui, dans cette partie du monde, domine sur celle des terres, les vents glacés du Pôle arctique qui y regnent, les neiges éternelles qui couronnent les Apalaches & les montagnes d'Allagani, & plusieurs autres causes se réunissent pour produire ce phénomene. Mais la main de l'homme parvient par degrés à corriger l'âpreté du froid, & le climat s'adoucit à mesure que la hache éclaircit les forêts, & que l'écou-

lement des eaux ſtagnantes & les défrichemens découvrent la ſurface de la terre. On eſt d'ailleurs dédommagé de la rigueur des hivers par la pureté de l'air & la beauté des jours. On jouit au Canada d'un Ciel ſans nuages : tout y promet une longue vie, les maladies y ſont peu fréquentes, & la vieilleſſe y eſt rarement accompagnée d'infirmités.

Quoique ſous les mêmes cercles paralleles le climat ſoit moins chaud en Amérique, que dans les trois autres parties du monde, il y a depuis le Cap-Horn juſqu'à la pointe de la terre de Labrador, une telle diverſité dans les degrés de chaleur & de froid, de ſécheresſe & d'humidité, dans la qualité du ſol, dans la poſition reſpective des lieux & dans l'inclinaiſon des ſurfaces de la terre relativement aux rayons du Soleil, qu'il en doit naître une variété inépui-

ſable de fruits & de richeſſes. Si dans ſes productions ſpontanées la nature a parcouru toutes les nuances depuis les plantes fétides des marais de la Guiane juſqu'aux aromates du Pérou ; depuis les pins & les chênes gras & tendres des bords du fleuve Saint-Laurent, juſqu'à l'Acajou, au Barata & au bois-de-fer des Antilles ; pourquoi refuſeroit-elle de développer les germes de toute eſpece ; que l'homme jetteroit dans le ſein de la terre, préparée par une bonne culture ; s'il avoit ſoin de les diſtribuer ſuivant les différences du ſol, du climat & des ſaiſons ? Cette variété de productions animeroit l'induſtrie, & ſerviroit d'alimens à un grand nombre de manufactures ; elle fourniroit une multitude d'objets d'échange, & donneroit l'exiſtence à un commerce ſans bornes, qui embraſſeroit l'Univers entier.

Proportionellement à l'étendue des ſurfaces, la courbe ſinueuſe que l'océan décrit autour du Nouveau-Monde préſente une plus grande longueur de côtes, que celle qui environne l'Ancien; & elle eſt par conſéquent très-propre à faciliter les communications & le tranſport des marchandiſes. Un golfe immenſe, rempli d'un archipel nombreux & fertile, partage l'Amérique en deux grandes péninſules attachées l'une à l'autre par une chaîne étroite & longue, qui eſt baignée des deux côtés par la mer. Des baies profondes & multipliées; celles d'Hudſon, des Eſquimaux, de Fundi, de Maſſachuſet, de la Delaware, de Cheſapeack, de Tous-les-Saints & de Panama; la Mer vermeille, les golfes de Saint-Laurent, du Mexique, de Honduras, de Darien, de Venezuela, de Paria, de Guayaquil, pénétrent le continent

continent de toutes parts, & tracent aux navigateurs des chemins pour aller recueillir les richeſſes de toutes les Provinces. Une multitude de preſqu'Iſles, la Californie, l'Acadie, la pointe du Maryland, la Floride orientale, l'Yucatan, la pointe des Patagons s'avancent dans la mer pour offrir au commerce leurs productions & celles des contrées voiſines. Dans la partie ſeptentrionale, cinq grands lacs qui ſont unis entr'eux par de larges canaux, & dont le fleuve Saint-Laurent peut être conſidéré comme le détroit; un ſixiéme dans la partie méridionale qui communique avec l'océan par le Golfe de Venezuela, ſont autant de mers méditerranées, ouvertes par la nature pour porter au centre du continent l'abondance & la vie. Les plus grands fleuves de l'Univers coulent en Amérique. Le fleuve Saint-Laurent, le Miſſiſſipi,

l'Orénoque, le Maragnon & la Plata n'ont point d'égaux dans l'Ancien-Monde pour la longueur de leur cours & le volume d'eau qu'ils roulent & qu'ils portent en tribut dans le ſein des mers. Tous ces grands vaſſaux de l'océan reçoivent eux-mêmes le tribut d'une multitude de rivieres navigables, qui traverſent en tous ſens les provinces intérieures, & qui établiſſent des communications entre toutes les parties de cet hémiſphere. Si la côte orientale des régions du midi ſe prolonge preſque en ligne droite, & n'offre que très-peu d'anſes & de caps, la nature y a ſuppléé par le nombre de fleuves. La ſeule partie occidentale de ces mêmes régions eſt privée en même tems de golfes & de rivieres ; mais toute la bande de terre compriſe entre les Andes & la mer du ſud eſt aſſez étroite, pour que les ri-

chesses commerçables du pays puissent être transportées sur la côte.

Il n'est donc gueres possible de révoquer en doute les nombreux avantages, que des colonies fondées sur des principes de sagesse auroient dû trouver réunis dans le Nouveau-Monde; à moins qu'on ne veuille prétendre que les naturels du pays se feroient opposés aux succès de ces grandes entreprises, & qu'ils auroient triomphé des efforts des nouveaux colons. Or, les Sauvages à demi-civilisés des plus belles contrées de l'Amérique étoient naturellement bons & généreux; & ils n'auroient pu résister aux charmes de la douceur & des bienfaits: ils étoient ignorans, crédules & avides de nouveautés; & ils auroient été dociles à la voix de l'instruction & sensibles à l'attrait des nouvelles jouissances qu'on auroit pu leur faire connoître:

ils étoient timides, foibles & presque sans armes; & notre pompe militaire, le bruit épouvantable de nos canons, le développement de toutes les forces motrices, que nos arts employent, créent & multiplient sous mille formes diverses, leur auroient imprimé la crainte, l'admiration & le respect. Tels sont les sentimens que les Espagnols conduits par Colomb avoient inspirés aux habitans de Saint-Domingue: tels sont ceux que les compagnons de Pizarre avoient d'abord fait naître dans le cœur d'Atahualpa & dans celui de ses sujets. La guerre longue & sanglante, que Cortez eut à soutenir, n'étoit que la suite des moyens foibles & violens à la fois, qu'il avoit pris pour pénétrer au centre du Mexique. Il falloit qu'il recourût sans cesse à la perfidie, aux armes & à tous les excès de la cruauté pour se maintenir dans le poste

dangereux où son audace l'avoit placé. Si en établissant une colonie sur les rivages, on se fût contenté d'abord de rechercher l'amitié des Indiens de Tabasco, de Zempoala & de Tlascala, qu'il étoit facile de mériter & d'obtenir, tous les grands vassaux de Montézume, qui supportoient son despotisme avec impatience, seroient venus successivement se ranger dans l'alliance des Européens. En se tenant alors dans les bornes d'une juste défense, on auroit étendu par degrés dans ces climats le domaine de nos connoissances & de nos arts; & sans effusion de sang, on seroit parvenu à y former une Puissance redoutable & un Etat florissant.

Les Incas ne devoient la plupart de leurs provinces conquises, qu'à la persuasion & à leur réputation de sagesse. Pourquoi dans les mêmes lieux, les

mêmes moyens n'auroient-ils pas produit les mêmes effets ? Les Espagnols ne possédoient-ils pas dans un degré éminent tout ce qui entraîne & captive la multitude ? N'avoient-ils pas à déployer l'appareil imposant d'une grande Puissance ? N'avoient-ils pas des secrets utiles & nombreux, une morale pure & divine à révéler ? N'avoient-ils pas des vertus nouvelles à pratiquer, des bienfaits de toute espece à répandre ?

Les mal-faiteurs tirés des prisons du Portugal & jettés sur la côte du Brésil, n'ont éprouvé aucune résistance de la part de la nation indigene, qui s'est contentée de s'éloigner vers les montagnes. Or, une colonie composée de familles honnêtes & laborieuses, qui se seroit empressée de donner à cette nation des marques de bienveillance & d'amitié, en auroit-elle reçu plus d'outrages que

les Paulistes? Si les Brésiliens & les habitans du Chili ont été cruels, s'ils ont porté la désolation dans les établissemens Européens, c'est qu'ils ont été animés par la vengeance & souvent réduits à ne subsister que de brigandages. Ces mêmes Sauvages, malgré leur juste ressentiment & la férocité de leurs mœurs, qui en a été en partie la suite, n'ont pu résister à la séduction des bienfaits, & se sont laissés fléchir à la voix des Missionnaires. A plus forte raison se seroient-ils jettés dans les bras des Portugais & des Espagnols, si l'on eût commencé par les protéger & leur offrir tous les secours de nos arts, si dès l'origine on eût fait briller à leurs yeux l'espoir d'un plus grand bonheur, en les appellant à la participation des avantages de la vie sociale.

Penn fonda paisiblement sa colonie au

milieu de Sauvages belliqueux, qui nourrissoient déja dans leurs cœurs une haine invétérée contre les Européens. Sa justice & son humanité désarmerent ces peuples vindicatifs, & leur inspirerent une telle confiance, qu'il s'établit entre eux & les Pensylvains un commerce mutuel & inaltérable de bonne-foi, de bienfaits & d'amitié.

Non-seulement Baltimore ne fut point troublé par les naturels du pays dans la fondation du Maryland; mais il en reçut des secours multipliés & inattendus. Charmés de la douceur, de la concorde & de la probité, qui régnoient dans cette colonie naissante, gagnés par des libéralités & de nombreux témoignages de bienveillance; ces peuples, que nous nommons barbares, ne vouloient pas se laisser surpasser en générosité, & s'empressoient d'eux-mêmes de défricher les

terres néceſſaires pour la nourriture de leurs nouveaux voiſins. Ah! ſi dès le tems de la découverte du Nouveau-Monde, on n'eût formé les colonies que de cultivateurs paiſibles; ſi l'on n'eût cherché à vaincre les peuples indigenes que par les prodiges de nos arts, par des bienfaits & par l'aſcendant de la vertu; ſi les confédérations publiques avoient été fortifiées par des alliances particulieres & par les liens du ſang; ſi la renommée eût toujours précédé les Européens dans leurs nouvelles entrepriſes, en publiant toutes ces merveilles juſques dans le fond des forêts, tous les cœurs des Sauvages auroient volé au-devant de nous, ils auroient dépoſé par degrés la férocité de leur naturel, ils n'auroient formé avec nous qu'un ſeul peuple, nous les aurions enchaînés par des nœuds indiſſolubles, ceux de la reconnoiſſance & de la nature.

Loin de regarder le défaut de connoiſſances des Américains dans les arts utiles comme un obſtacle à la proſpérité des établiſſemens Européens, on auroit pu au contraire le ranger parmi les moyens d'aſſurer le bonheur & la puiſſance de ces Etats naiſſans; à cauſe des occaſions fréquentes, qu'il auroit offertes aux nouveaux colons de pratiquer la bienfaiſance & d'ennoblir leurs ſentimens par des actes continuels de vertu & de charité. Mais en comptant ainſi parmi les ſources du bonheur d'un peuple, les biens mêmes qu'il peut faire à une nation étrangere, ne dois-je pas craindre d'exciter le ſourire dédaigneux de ces politiques, qui ne trouvent les ſignes de la félicité générale que dans des Etats de commerce, & qui ne ſavent peſer les forces des Empires que dans la balance des intérêts excluſifs? Je repré-

ſenterai à ces profonds Calculateurs que les bonnes mœurs & l'amour de la juſtice ſont le plus ferme ſoutien des Etats, & qu'un peuple vertueux eſt en même tems laborieux & capable des plus grands efforts de courage. Je leur dirai que, même parmi nous, les claſſes de citoyens qui ſont aſſujetties à des fonctions journalieres de bienfaiſance, ont ſeules conſervé le dépôt des bons principes, & qu'elles ſeules ſe ſont défendues contre la dépravation générale. Au reſte, les Conquérans du Nouveau-Monde ont ſuivi une route oppoſée à celle que je viens d'indiquer. Au lieu d'enchaîner les peuples indigenes par les liens de la reconnoiſſance & d'un amour mutuel, ils leur ont impoſé un joug de fer: au lieu d'éclairer leur raiſon & d'adoucir leurs mœurs, ils les ont abrutis & rendus féroces: au lieu de les combler

de biens, ils les ont égorgés. Voyons s'ils ont pris pour eux-mêmes le chemin du bonheur, & ſi les nouveaux habitans de cet hémiſphere ont eu lieu de s'applaudir d'y avoir formé des établiſſemens.



# CHAPITRE II.

## *La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile à ses nouveaux Habitans ?*

PARMI les Européens, qui ont quitté leur patrie pour en aller chercher une autre en Amérique, l'immortel Colomb & les Vainqueurs du Mexique & du Pérou attirent principalement nos regards; ils doivent fixer d'abord notre attention & celle de la postérité. On est naturellement porté à croire que pour prix de tant de fatigues, de tant d'héroïsme & d'actions d'éclat, ces hardis Navigateurs, ces fiers Conquérans sont parvenus au faîte du bonheur & de la gloire. S'ils ont été tourmentés par la soif des richesses & de l'autorité, leur opulence & l'étendue de leur pouvoir ont dû passer les bornes de leur ambition même. En

faiſant hommage d'un monde entier à leur Souverain, ils en ont ſans doute reçu de magnifiques récompenſes; ils ont ſans doute été comblés de préſens, de dignités & d'honneurs. C'eſt ainſi du moins que doit penſer le vulgaire, & l'homme de génie, preſque toujours crédule & confiant, ſe défend avec peine d'une telle illuſion. C'eſt cette opinion fauſſe & funeſte, qu'on ſe forme de la reconnoiſſance & de la libéralité d'un Deſpote avide de conquêtes, qui lui fournit des Héros toujours prêts à porter la déſolation & la terreur de ſon nom aux extrêmités de la terre. Juſqu'à quand refuſera-t-on de croire que les Grands Hommes, qui ſervent dans des contrées lointaines les paſſions d'un Monarque ambitieux & fier de ſa puiſſance, ne tardent point à lui paroître des rivaux redoutables, & qu'ils ſont d'avance des victimes dévouées à ſon in-

gratitude & à ses soupçons jaloux? Autant il est beau de consacrer ses talens & sa vie à la défense de la patrie & à la gloire d'un Souverain juste & bon; autant il est insensé, sous tous les rapports, d'ensanglanter le monde pour remplir les trésors ou pour étendre la domination d'un Roi, qui ne met aucunes bornes à ses desirs.

Que Colomb paya cher quelques momens de gloire & d'ivresse! Que d'amertumes son triomphe même répandit sur sa vie, & de combien de larmes il arrosa ses sanglans lauriers! Quelle indignation dût le saisir quand il se vit arrêté au milieu de sa carriere brillante, & avec quelle horreur ses mains victorieuses ont-elles senti le poids des chaînes, dont l'infame Bovadilla osa les charger! Eh! ce ne sont pas encore là les momens les plus cruels, ni les plus rudes épreu-

ves qu'il eut à ſoutenir. Un grand homme opprimé rentre dans ſon cœur, & il y trouve toujours de quoi ſe conſoler & ſe venger de la trahiſon & de l'ingratitude. Loin de regarder ſa captivité comme honteuſe pour lui-même, Colomb ſe plaiſoit à montrer les cicatrices dont ſes pieds & ſes mains étoient flétris; ſes fers l'accompagnoient partout; il les avoit ſuſpendus près de ſon lit, & il voulut qu'on les renfermât avec lui dans ſon tombeau. (*) C'étoient les inſtrumens & les témoins de ſon infortune: ils étoient devenus ſes conſolateurs

(*) L'infortuné Garcie, Roi de Galice, détrôné par ſon frere Alfonſe & jetté dans une affreuſe priſon, où il languit pendant dix-huit ans & mourut de miſere & d'ennui, voulut qu'on enterrât avec lui les barreaux de ſa priſon & les chaînes qu'il avoit portées ſi long-tems.

&

& ses vengeurs. Mais ce qui dût sur-tout aigrir ses chagrins & remplir son cœur d'angoisses, ce fut de consumer ses jours dans de vaines sollicitations auprès de Ferdinand, d'être sans cesse le jouet de promesses insidieuses & de fausses espérances, d'être exposé à la pitié froide & à l'insultante protection des Gens de Cour. Voilà le comble de tous les maux pour une ame généreuse. Quand je veux me former l'idée de la vertu aux prises avec le malheur, ce n'est point le grand Albukerque mourant dans la misere & dans la disgrace d'Emmanuel, que je me représente; ce n'est point Bélisaire aveuglé par Justinien & mendiant son pain dans les provinces sauvées par son bras & son génie; ce n'est point Colomb dans les fers; c'est Colomb qui sollicite & rampe à la Cour de Ferdinand.

Ferdinand fut ingrat envers tous ceux

qui l'ont ſervi. Il le fut envers Ximenès ; & ſur-tout envers Gonzales de Cordoue, ſurnommé le grand Capitaine, qui lui avoit conquis des Royaumes en Europe ; & ſon injuſtice ne ſe borna point à Colomb dans le Nouveau-Monde. Balboa s'étoit ſignalé au Darien par des prodiges de confiance & de valeur. Il s'étoit attiré la confiance de ſes compagnons par ſa prudence & ſa ſageſſe. Il avoit déja ſoumis à l'Eſpagne une grande province, & ſe diſpoſoit à étendre ſes conquêtes : c'en fut aſſez pour engager Ferdinand à le perdre & à enrichir de ſes dépouilles le barbare Davila, qui fut tellement aveugle dans ſa cruauté, qu'après avoir épouſé ſa fille, il le fit périr ſur un échafaud.

Si la mort eût enlevé plus tard ce Monarque jaloux & ſoupçonneux, il deſtinoit ſans doute un ſort pareil à Fernand Cortez ; mais c'eſt à Charles-

Quint qu'étoit réservé le soin & peut-être le plaisir de ravaler le génie & la fierté d'un tel homme, jusqu'à soumettre sa conduite à la censure de gens obscurs & méprisables, jusqu'à ériger un tribunal pour le juger & le mettre aux fers, sur le théatre même de tous ses triomphes. C'est Charles-Quint qui devoit avoir le triste avantage de dépouiller par degrés ce Conquérant, de le laisser vieillir dans l'abandon, de l'abreuver d'amertume & de dégoûts, de l'exposer aux outrages de ces Ministres médiocres & lâches, qui ne manquent jamais de faire pleuvoir le mépris sur le Grand Homme chargé de la disgrace de leur Maître. Si la fin malheureuse de Cortez n'inspira pas la même indignation que celle de Colomb, c'est qu'il fut plus sanguinaire & qu'il eut moins de vertu.

Charles-Quint n'avoit pas besoin de

déployer l'art perfide de la politique, qui lui étoit ſi familier, pour ſe délivrer des inquiétudes que les deſtructeurs de l'Empire des Incas pouvoient lui inſpirer. Il ſuffiſoit d'abandonner ces tigres à leurs fureurs & à leur haine mutuelle. Ils ſe ſont tous déchirés pour le partage de cette proie riche & immenſe, & la nature fut vengée par ceux-mêmes qui l'avoient ſi cruellement foulée aux pieds. Jean Pizarre avoit été tué dans les murs de Cuſco, pendant la révolte des Péruviens : Almagro, après avoir vaincu & fait priſonniers les deux freres qui reſtoient à Pizarre, avoit laiſſé échapper l'un & rendu généreuſement la liberté à l'autre. Mais il eut le malheur de tomber à ſon tour entre les mains de Pizarre lui-même : ce captif infortuné, vieilli dans les combats, & tant de fois couronné par la victoire, eut en vain

recours à des larmes & à des prieres indignes de ſon courage. En vain il rappella à ſon vainqueur l'étroite & ancienne amitié, qui les avoit unis, les ſervices ſignalés qu'il lui avoit rendus, l'humanité dont il venoit d'uſer envers ſes freres : il fut condamné comme traître à la patrie & mourut dans l'ignominie & ſous la main d'un bourreau. Ferdinand Pizarre arrivé à Madrid pour juſtifier ſa conduite & celle de ſes freres, & pour noircir la mémoire du rival qu'ils avoient immolé, fût accuſé lui-même par les amis d'Almagro, & condamné à languir pendant vingt ans dans un cachot. D'un autre côté, les ſoldats d'Almagro vengerent ſa mort en conſpirant contre Pizarre, & en le poignardant en plein jour & au milieu de ſon palais. Après ce coup terrible les aſſaſſins mirent à leur tête le fils de leur ancien Général, & lui

déférerent l'autorité ſuprême : mais ce jeune Chef de révoltés fut défait en bataille rangée par Vaca-de-Caſtro, que Charles-Quint avoit envoyé au Pérou pour y rétablir la tranquillité ; il fut trahi par les ſiens, pris & exécuté dans la Capitale de ſon prétendu Royaume. Vaca-de-Caſtro, malgré ſes vertus & ſon intégrité, eut lui-même la douleur de ſe voir charger de fers & jetter dans une priſon obſcure, par l'inflexible Nugnès-Vela, ſon ſucceſſeur au Gouvernement du Pérou ; & Nugnès, dont la miſſion étoit de faire revivre les loix de la nature & de l'humanité, & dont le ſeul crime étoit une trop grande ſévérité de mœurs & de principes, Nugnès fut à ſon tour enchaîné & conduit dans une Iſle déſerte par la faction de Gonzales Pizarre. Rappellé enſuite & rétabli dans ſon autorité, il fut vaincu par ſon rival ;

percé de coups & exposé comme un criminel à Quito, sur le théatre des exécutions. Pour terminer dignement cette longue chaîne de vengeances, & ne laisser sans châtimens aucun des Conquérans du Pérou, il ne restoit plus qu'à punir la rébellion de Gonzales Pizarre. Ce guerrier valeureux & fier d'un grand nom, inférieur à son frere pour le génie, mais son égal pour l'audace & la férocité, se vit abandonné de toutes ses troupes au moment de donner le signal d'un combat, & il reçut par le glaive de la Justice la récompense de tous ses crimes.

Parmi les dévastateurs de ces riches contrées, les Pizarres & les Almagro ne furent pas les seules victimes dévouées aux supplices, dont les noms aient échappé à l'oubli. L'Histoire en compte beaucoup d'autres que la fortune n'avoit placés

qu'au ſecond rang & qui reçurent comme les premiers Chefs le ſalaire de leurs éclatans forfaits. Citerai-je Benalcazar, qui avoit ſubjugué par ſa valeur la belle province de Quito, & qui fut indignement privé du gouvernement de ſa conquête, & condamné à ramper dans les emplois ſubalternes? Dirai-je qu'Alcantara fut égorgé par les aſſaſſins de Pizarre, ſon beau-frere; qu'Orgognès, Lieutenant d'Almagro, fut maſſacré de ſang-froid, après la bataille, qui coûta la liberté & la vie à ſon Général? Nommerai-je Carvajal, ce farouche Lieutenant de Gonzales Pizarre, ce monſtre ſouillé du ſang de tant d'Indiens & d'Eſpagnols; & dirai-je qu'il ne trouva qu'un infame gibet au terme d'une vie trop long-tems prolongée pour le malheur du genre-humain? Ah! laiſſons tous ces grands criminels expirer ſous les coups

coups de la vengeance divine ; & voyons ſi du ſein de tant de forfaits & de troubles, il naîtra un ordre plus proſpere, & ſi l'Amérique Eſpagnole ſoulagée du fardeau de tous ces oppreſſeurs, pourra lever un front plus ſerein.

Une enfance orageuſe & accompagnée de convulſions violentes & cruelles ne promettoit aux colonies qu'une vie languiſſante. Elles n'étoient formées dans l'origine que d'aventuriers ſans mœurs & de ſoldats féroces, qui ne recevoient la ſanction du Gouvernement qu'après avoir fait des conquêtes, & qui n'étoient unis que par l'appas des richeſſes & le goût du brigandage. Ces hommes de ſang, épris des attraits d'une fauſſe gloire, aimoient mieux vivre de rapines que de déshonorer leurs mains victorieuſes par le travail & la culture. Ils étoient ſans ceſſe expoſés aux horreurs

de la famine dans toutes leurs expéditions lointaines, & toutes les fois que les naturels du pays, révoltés de leur ingratitude & de leur cruauté, refusoient de leur fournir des vivres, ou se retiroient dans les montagnes pour se soustraire à leur tyrannie. Outre les pertes multipliées, que ces bandes audacieuses devoient éprouver par les fleches des Indiens & par les fatigues & les dangers de la guerre, dans des pays inconnus, sur des roches escarpées, au milieu des précipices, des forêts & des déserts; elles s'épuisoient par les dissentions civiles & rougissoient de leur sang les plaines qu'elles avoient conquises par le crime.

Lorsque le calme eut succédé à la tempête, & que la fureur des partis fut éteinte par la mort de tous les Chefs, on négligea les moyens de rendre l'air plus salubre, & de faire naître des

alimens ſubſtantiels & propres à la conſervation des hommes. On laiſſa ſans culture & ſans habitans des vallées fertiles & favoriſées des plus doux regards du Soleil, pour ſe porter vers des lieux arides ou mal-ſains, dans l'eſpérance d'y découvrir & d'y exploiter des mines de métaux précieux. Ces richeſſes idéales avoient tourné toutes les têtes : on ne vouloit voir que de l'or dans le Nouveau-Monde. On avoit dédaigné de former des établiſſemens dans les petites Iſles qui ne donnoient point d'or : on abandonna les grandes, quand on eut épuiſé le ſein de leurs montagnes. La même marche fut ſuivie dans le continent. Par ce moyen les peuplades Eſpagnoles, diſperſées ſur d'immenſes déſerts, laiſſoient entre elles de trop longs intervalles, pour être liées par de communs intérêts : elles ne pouvoient pas ſe prêter ces ſecours

mutuels, se communiquer ces encouragemens & cette émulation, qui donnent la vie aux Etats. Elles changeoient souvent de domicile, & les nouvelles générations, ne conservant point d'attachement pour le lieu de leur naissance, ignoroient l'attrait qui nous fait chérir la patrie. L'incertitude des succès dans l'exploitation des mines étoit une source intarissable de désordres & de malheurs. Souvent l'avidité du gain faisoit tenter des entreprises téméraires & désastreuses. Souvent les espérances les mieux fondées en apparence étoient cruellement déçues. Souvent, pour fruit de ses soins, de ses fatigues & de ses avances, on ne recueilloit que le désespoir & une ruine totale. L'inégalité des profits engendroit une extrême inégalité dans les fortunes, & le faste le plus orgueilleux s'asseyoit insolemment à côté de la plus affreuse misere.

La politique inquiete & jalouſe de la Métropole donnoit une nouvelle énergie à tous ces vices intérieurs. Comme les hommes ne vivent point d'or, il fallut avoir recours à l'Europe pour alimenter les colonies, & l'Eſpagne ſe réſerva le privilege de fournir à leurs beſoins. Ce n'eſt pas ſeulement l'envie de jouir ſeule de tous les profits d'un commerce très-avantageux, qui dût la déterminer à établir ce monopole, c'eſt le ſentiment intime de ſa propre foibleſſe, & l'extrême diſproportion qui exiſtoit entre ſa puiſſance & l'immenſité de ſes poſſeſſions dans des contrées ſi éloignées; c'eſt la crainte que des étrangers ambitieux & entreprenans ne découvriſſent ce dangereux ſecret, & n'en profitaſſent pour démembrer une domination d'une ſi prodigieuſe étendue.

Toutes les précautions que prit l'Eſ-

pagne, pour couvrir ſes opérations d'un voile myſtérieux, & ſur-tout pour empêcher les autres peuples de l'Europe de pénétrer dans ſes colonies, concouroient à rendre plus oppreſſif le monopole qu'elle exerçoit ſur elles. Non contente d'interdire, ſous les peines les plus rigoureuſes, l'introduction des marchandiſes étrangeres, & de défendre plus ſévérement encore toute communication entre le midi & le nord de ſes poſſeſſions, elle ne voulut point ſouffrir qu'aucun bâtiment Américain fît le commerce extérieur, & elle établit une Chambre à Séville pour viſiter à leur départ & à leur retour tous les vaiſſeaux expédiés pour l'Amérique. En vertu d'un tel arrangement, Séville faiſoit ſeule toutes les affaires des colonies, à l'excluſion des autres ports de la Métropole. Tout ce commerce étoit ainſi concentré dans

un très-petit nombre de Maiſons opulentes, qui avoient ſoin d'écarter toute concurrence, & qui fixoient pour leurs marchandiſes un prix arbitraire & toujours très-élevé. Ces Monopoleurs avides n'étoient pas ſeulement maîtres abſolus des prix, mais encore de la quantité de denrées qui partoient du port pour le Nouveau-Monde: & comme ils trouvoient plus commode & plus conforme à leurs intérêts de n'expédier qu'une petite quantité de marchandiſes, pourvu qu'ils conſervaſſent le même gain total, ils n'avoient point honte de raſſembler ſur un petit nombre d'objets tous les profits d'un commerce, qui auroit dû être immenſe. Il en réſultoit deux inconvéniens très-funeſtes aux habitans de l'Amérique, une cherté exceſſive & une diſette habituelle des choſes les plus néceſſaires à la vie des hommes.

Un commerce ſi excluſif, & les riches tréſors qu'il rapportoit, en retour, dans le port de Séville, devoient exciter la jalouſie des puiſſances rivales de l'Eſpagne, & tenter d'autant plus leur avidité qu'ils ſembloient être le nerf de toutes les guerres, qu'elle entreprenoit, ſous les plus légers prétextes. La prudence exigeoit donc que les vaiſſeaux deſtinés au commerce des colonies ne fiſſent jamais route ſans aller de conſerve & ſans être ſous la protection d'une eſcorte reſpectable; & l'on n'expédioit qu'une fois l'année, & même plus rarement, les marchandiſes qui devoient nourrir toute l'Amérique Eſpagnole. On équipoit deux eſcadres; l'une appellée la *Flotte*, abordoit à Vera-Crux pour alimenter la Nouvelle-Eſpagne : l'autre nommée les *Galions*, portoit d'abord à Carthagene les objets néceſſaires à la conſommation

de toute la partie de l'Amérique méridionale, connue ſous le nom de Terre-ferme; & elle touchoit enſuite à Porto-Bello, pour fournir à la conſommation du Pérou & du Chili. Cet ordre de choſes exigeoit que l'on fît des proviſions de comeſtibles pour plus d'une année, & il expoſoit ſouvent les colonies à ſe nourrir d'alimens corrompus. Le climat de Carthagene & de Porto-Bello eſt peut-être le plus mal-ſain de tout le globe. Les hommes ni les animaux ne peuvent y vivre, les denrées s'y alterent, & les vins s'y aigriſſent en peu de tems. Comment les divers objets de conſommation, après avoir ſéjourné dans les magaſins de ces deux marchés célebres, pouvoient-ils parvenir à leur deſtination dans leur pureté primitive, & ſe conſerver en cet état plus d'une année ſous un ciel brûlant? Il s'écouloit d'ail-

leurs beaucoup de tems entre l'arrivée des Galions à Porto-Bello & celle de leurs cargaiſons dans le Pérou & le Chili: il falloit pour traverſer l'Iſthme embarquer les marchandiſes ſur le Chagre ou les tranſporter à dos de mulet: on les chargeoit enſuite à Panama ſur des vaiſſeaux qui les dépoſoient le long des côtes de ces deux vaſtes Royaumes, d'où elles étoient diſtribuées dans l'intérieur des terres. Si l'on ajoute à toutes ces lenteurs les retardemens cauſés par les Douanes & par les viſites répétées des Agens d'un fiſc avide & d'un Gouvernement ombrageux; ſi, aux profits immodérés du monopole, on réunit les frais immenſes du tranſport & les impôts multipliés dans tous les points de repos d'une ſi longue route, on ſe formera une idée complette des inconvéniens attachés au commerce de l'Eſpagne

avec ses domaines du Nouveau-Monde, pendant plus de deux siecles. On ne pourra s'empêcher de gémir sur l'avarice & la politique insensée de cette Métropole, qui, au lieu d'engager ses colonies à demander une nourriture abondante & pure à la terre fertile qu'elles fouloient sous leurs pas, aimoit mieux leur fournir de si loin des alimens mal-sains, en trop petite quantité, à un prix excessif, & les exposer sans cesse à la misere, à la disette & aux maladies pestilentielles.

Par un enchaînement de causes & d'effets sagement établi par la providence, pour préserver le genre-humain d'un anéantissement total dans des tems de malheur & d'oppression, un désordre porté à son comble fait souvent naître un désordre contraire, qui en devient le remede. L'extrême différence, entre

le prix naturel & celui du monopole, offroit au commerce interlope tant de profits à faire, même en accordant à l'acheteur un rabais considérable, que l'on brava toutes les craintes, qu'on éluda toutes les loix, qu'on corrompit tous les surveillans. La cherté immodérée des objets de consommation engendra la contrebande, & ce fut la contrebande qui empêcha les colonies Espagnoles d'être étouffées dès leur berceau. Mais malgré ce palliatif elles restèrent dans un tel état de langueur, que soixante ans après l'arrivée de Colomb à Saint-Domingue, il n'y avoit pas plus de vingt mille Espagnols en Amérique. (*)

(*) Benzoni, Auteur d'une Histoire du Nouveau-Monde, prétendoit en 1550, d'après un calcul détaillé, que le nombre des Espagnols établis en Amérique ne surpassoit pas

Quand la premiere ardeur des Européens pour la recherche des métaux & pour l'exploitation des mines fut un peu calmée, on commença à ſoupçonner qu'il étoit auſſi ſage de chercher les vraies richeſſes à la ſurface de la terre, que d'arracher avec tant de peine de ſes entrailles des tréſors imaginaires. Cette heureuſe innovation auroit dû donner une nouvelle vie aux colonies ; mais les motifs de jalouſie, de foibleſſe & d'avarice, qui engageoient le Conſeil de Madrid à exclure tous les étrangers du commerce de ſes poſſeſſions du Nouveau-Monde, lui faiſoient redouter que les colons ne tiraſſent immédiatement leur nourriture des productions de leur ſol. On crai-

quinze mille : mais Robertſon obſerve que Benzoni écrivoit avec un eſprit de mécontentement & d'humeur contre les Eſpagnols.

gnoit qu'un tel changement ne relâchât les liens de la dépendance & de la soumission, & ne diminuât la quantité des échanges & les profits du commerce de la Métropole. On dirigea donc cette activité naissante vers des objets d'exportation & propres à la consommation de l'Europe; vers des matieres de luxe & d'agrément, telles que le cacao, le sucre, l'indigo, la cochenille & le tabac. On défendit sous des peines très-séveres la culture de la vigne & de l'olivier. On empêcha l'établissement des manufactures utiles. Presque toutes les productions nouvelles de la terre ne servirent qu'à alimenter le commerce extérieur; & comme ce commerce gémissoit dans les entraves du monopole & de la fiscalité, & qu'il étoit constamment au désavantage des colonies, le sort des habitans n'en fut gueres plus fortuné.

D'ailleurs les principes, qu'on avoit ſuivis dans la diſtribution des terres & dans l'établiſſement du droit de propriété, ne devoient point favoriſer les progrès de l'agriculture. Toutes les terres appartenoient à la Couronne de Caſtille, en vertu de la conquête & de la fameuſe Bulle d'Alexandre VI; & le Roi les diſtribua aux Conquérans & à ſes Favoris pour en jouir ſeulement pendant quelques générations. En limitant ainſi le tems de la jouiſſance, on ôtoit aux propriétaires le deſir d'améliorer leurs fonds, de faire des défrichemens diſpendieux & des plantations utiles, de confier à la terre ces grandes avances, qui la rendent ſi féconde; mais qu'elle ne peut reſtituer qu'aux races à venir. Il réſultoit de ces libéralités du Souverain un autre inconvénient plus funeſte que le premier; c'eſt que les Grands de la

Cour qui obtenoient des domaines vaſtes & fertiles, vouloient, ſans faire d'avances, tirer des revenus conſidérables & les dépenſer en Europe. Ils exprimoient ainſi la ſubſtance de leurs vaſſaux & de leurs eſclaves d'Amérique, pour fournir à leur faſte & à leurs prodigalités. La trop grande étendue de chacun des domaines particuliers, uſurpés par les Conquérans ou accordés à la faveur, formoit encore un obſtacle à la proſpérité générale; parce que la diviſion des terres en petites propriétés eſt néceſſaire à la multiplication des hommes & au développement des forces d'une colonie naiſſante.

La Couronne s'étoit réſervé de grands territoires, avec un nombre proportionné de ſerfs attachés à la glebe, & ce domaine royal devint immenſe par l'extinction des droits des familles ſur les propriétés

propriétés qu'elles avoient reçues au tems de la conquête. Ce fut un quatrieme obstacle au progrès de l'agriculture & de la population. Car l'expérience de tous les peuples prouve que les terres domaniales des Rois sont toujours les plus mal cultivées ; à cause des déprédations & des infidélités des agens subalternes, auxquels ils faut en confier la régie. Charles-Quint & ses successeurs aliénerent à prix d'argent une partie de ces propriétés ; mais la forme qu'elles reçurent en sortant de la main du Roi fut encore contraire au bien public. Elles furent érigées en fiefs indivisibles, inaliénables & substitués aux aînés des familles, & par ce moyen les plus beaux & les plus vastes domaines furent enlevés à la circulation générale, & ne reçurent pendant deux siecles aucune amélioration sensible.

Quoique je ſois bien éloigné d'applaudir aux déclamations & aux maximes des détracteurs du célibat conſacré à la Religion, je ne puis m'empêcher de ranger parmi les cauſes de la langueur des colonies Eſpagnoles les eſſaims prodigieux de Moines, qui ſont venus dès les premiers tems après la conquête fondre ſur le Mexique & le Pérou, & dévorer la ſubſtance des nouveaux établiſſemens. Les ames qui font vœu de renoncer à toutes les délices de la vie, de s'enfermer dans une profonde retraite & de ſe conſacrer uniquement à Dieu, doivent être ſi pures & ſi dégagées de toutes les affections terreſtres, qu'elles forment dans l'ordre même de la Religion & de la providence une glorieuſe exception aux loix générales. Souffrir que le nombre des Solitaires s'accroiſſe juſqu'à compoſer une partie notable de

la population totale, c'eſt donc laiſſer introduire un véritable déſordre dans le ſein de la ſociété. Le déſordre eſt encore plus grand, lorſqu'il s'agit d'un État qui vient de naître : ce ſont alors des inſectes rongeurs, qui s'attachent à la ſeve de l'arbre & le condamnent à la ſtérilité. La fureur du Monachiſme deſſécha tous les germes du bonheur & de la proſpérité publique, en arrêtant les progrès de la population, en envahiſſant les plus belles propriétés de l'Amérique, en arrachant à la crédulité & à la ſimplicité des colons & en détournant de la circulation générale une maſſe énorme de richeſſes. Elle fut d'autant plus funeſte aux colonies Eſpagnoles qu'elle inſpira le goût de la fainéantiſe & de la ſuperſtition, qu'elle plongea le peuple dans la plus honteuſe ignorance,

& qu'elle fut une ſource féconde de la corruption des mœurs.

La forme du gouvernement intérieur n'étoit point propre à corriger tant d'abus. Les loix les plus ſages étoient ſans force, les réglemens les plus utiles demeuroient ſans exécution, parce que les principaux dépoſitaires de l'autorité ſuprême avoient eux-mêmes intérêt de les enfreindre & d'opprimer les peuples. La voix du Souverain ne pouvoit point ſe faire entendre à de ſi grandes diſtances ; & la réaction des paſſions à l'extrêmité d'un levier ſi long rendoit ſa volonté vaine & illuſoire. Les Vice-Rois ne conſervoient leurs places que pendant un petit nombre d'années : leur pouvoir étoit ſi étendu, la pompe qui les environnoit ſi impoſante, que les Rois d'Eſpagne n'auroient point oſé les rendre

perpétuels. D'ailleurs le desir naturel aux Souverains de multiplier & de répandre les graces, les engageoit à faire passer sur un grand nombre de têtes cette dignité importante & lucrative, qui étoit recherchée par les hommes de la plus grande naissance. On éleva donc souvent à ce haut degré de puissance & d'honneurs, des Favoris maltraités par le jeu, égarés dans les plaisirs, accablés de dettes; afin de les mettre à portée de réparer les torts de la fortune, & de remplacer les dissipations d'une jeunesse orageuse & déréglée. Ces despotes d'un moment s'empressoient de trafiquer de la justice, de vendre l'impunité des crimes, de pressurer le commerce, de multiplier les taxes arbitraires, pour s'enrichir avec rapidité & reparoître à Madrid dans tout l'éclat qui convient à un grand nom. Ils accéléroient ainsi les

progrès de la dépravation des mœurs, & infectoient ces régions lointaines de la contagion des Cours de l'Europe. Ils énervoient tous les ressorts de la prospérité publique, en dépouillant les différens ordres de citoyens, & sur-tout en enlevant des richesses si mal acquises, pour les dépenser sous un autre hémisphere.

Tous les hommes constitués en dignité, ou honorés de quelque émanation du pouvoir suprême dans les diverses branches de l'administration publique, étoient animés du même esprit que les Vice-Rois. Ils vouloient tous s'enrichir, & soupiroient, avec l'heureux moment où ils pourroient étaler dans leur patrie les dépouilles de l'Amérique. La politique ombrageuse des Rois fortifioit encore ce desir, en excluant de tous les emplois publics ceux qui avoient fait un

long ſéjour dans les colonies ; & ſur-tout ceux qui y avoient pris naiſſance. Les ſeuls *Chapetones*, c'eſt-à-dire, les ſujets nés en Eſpagne & envoyés récemment d'Europe, étoient jugés capables de ſervir fidélement leur Souverain. Cette prérogative enfloit leurs cœurs, & leur faiſoit regarder avec dédain les Créoles de la plus ancienne extraction & même la poſtérité des Conquérans du Nouveau-Monde. De leur côté les Créoles avoient conçu pour les Chapetones la haine la plus forte & la plus implacable ; & le Gouvernement toujours fidele à ſes principes de défiance, toujours perſuadé qu'il falloit diviſer pour régner, ſaiſiſſoit tous les moyens de nourrir & de fomenter cette averſion mutuelle.

Les deux premieres claſſes s'accordoient pour accabler de leur mépris la race mêlée qui étoit compoſée des Métis

& des Mulâtres; & les loix multipliées & renouvellées ſans ceſſe, qui élevoient les uns & les autres au rang des Créoles, & qui les appelloient après un certain nombre de générations à la jouiſſance de toutes les prérogatives de cette claſſe, furent toujours éludées depuis Charles-Quint juſqu'à nos jours. La fierté Eſpagnole ne put jamais ſe réſoudre à traiter d'égal un être qui avoit puiſé une partie de ſon ſang dans la ſervitude : & le tems qui à chaque degré de filiation altéroit la nuance de la couleur & la rapprochoit de la nôtre, ne put jamais effacer entiérement cette tache originelle.

La race des Métis & des Mulâtres, fiere à ſon tour de ſentir couler dans ſes veines le ſang des vainqueurs du Nouveau-Monde, mépriſoit les Negres & les Indiens, & les haïſſoit d'autant plus,

plus, que les traits de ressemblance, qu'elle avoit avec eux, faisoient sa honte & son tourment. Enfin les Negres, employés pour la plupart au service domestique, au vain étalage du faste & aux recherches minutieuses de la mollesse, ênorgueillis de se voir les confidens & les ministres des intrigues & des plaisirs secrets de leurs maîtres; les Negres traitoient les Indiens avec ces airs d'insolence que les esclaves favoris, de quelque rang qu'on les suppose, prennent toujours à l'égard des esclaves tombés dans la disgrace & l'infortune.

Ainsi chaque classe fouloit celles qui lui étoient inférieures, & la derniere étoit écrasée sous le poids de toutes les autres. La voix du foible étoit toujours étouffée, & ses plaintes ne servoient qu'à provoquer de nouvelles violences. L'injustice marchoit le front levé : tous

les Ordres de Magistrats corrompus par l'avarice & poussés par le même intérêt, devenoient les complices du crime & se prêtoient un mutuel secours, pour s'assurer l'impunité dans toutes leurs prévarications. Les impôts se reproduisoient sous toutes les formes & empêchoient l'aisance de naître. Le Clergé qui vouloit régner par la superstition, épaississoit les ténebres de l'ignorance : toujours avide de nouvelles richesses, malgré son opulence excessive, il abusoit de la simplicité des peuples & de l'ascendant qu'il avoit pris sur eux, pour achever de les dépouiller. Si à ces divers genres de tyrannie, on ajoute les recherches odieuses & les supplices de l'Inquisition, que le zèle de Philippe II établit en Amérique, on verra dans les colonies Espagnoles la réunion de toutes les manieres de tourmenter les hommes.

La distinction des rangs, qui excite une émulation généreuse & fait régner l'harmonie dans une société bien organisée, troubloit au contraire la tranquillité publique, & n'engendroit que la haine, le mépris & le désespoir. Les Créoles, exclus de tous les honneurs, las de lutter sans fruit contre l'oppression, tomberent dans le découragement & s'abandonnerent à une honteuse mollesse. Tous les cœurs, privés de ressorts & d'énergie, ne furent plus sensibles qu'aux illusions d'une vanité puérile & aux charmes perfides de la volupté : l'imagination dépravée, allumée par les ardeurs du climat, épuisa tous les moyens d'outrager la nature & d'abuser de ses plaisirs.

La dégradation des ames fut un peu moins sensible dans le Chili, parce que les guerres continuelles qu'on avoit à

ſoutenir contre les peuples indigenes empêchoient les progrès du luxe & de la corruption. Mais ces guerres mêmes étoient un fléau toujours renaiſſant, qui prolongeoit l'enfance des colonies & les entretenoit dans un état perpétuel de langueur. Les cultivateurs effrayés par les incurſions fréquentes & ſubites d'un ennemi implacable, dépouillés ſans ceſſe, expoſés à ſe voir maſſacrer dans leurs guérets, toujours incertains de recueillir le fruit de leurs ſueurs & de leurs fatigues, abandonnoient leurs travaux, ou ne s'y livroient qu'avec molleſſe & répugnance. Ainſi les campagnes les plus fertiles de l'Univers ſe couvroient de ronces, & demeuroient inutiles & déſertes.

Telles ſont les cauſes qui ont empêché pendant ſi long-tems l'Amérique Eſpagnole de ſe peupler, & qui ont com-

mencé la vengeance des anciens habitans du Mexique & du Pérou. Il étoit réservé aux Flibustiers d'achever dignement cette vengeance, & de la rendre éclatante & terrible. Ces aventuriers extraordinaires, qui, par un mélange bizarre d'héroïsme & de brutalité, savoient pratiquer les plus hautes vertus au milieu des forfaits les plus révoltans; ces hommes dignes à la fois de l'admiration & de l'exécration de tous les siecles, comptoient parmi les motifs de leurs ravages, le plaisir de rendre à la nation Espagnole tous les maux dont elle avoit accablé les peuples de l'Amérique. Jamais le besoin des commotions fortes n'avoit encore si violemment agité le cœur de l'homme; jamais le mépris de la vie ne lui avoit inspiré une telle audace; jamais l'énergie du courage n'avoit autant multiplié ses forces

naturelles; jamais l'amour de la gloire & de l'indépendance joint au goût effréné de la licence & du brigandage, jamais la soif des richesses & du sang humain n'avoient encore répandu sur la terre une telle épouvante, ni engendré des effets si prodigieux. La petite Isle de la Tortue vomissoit sans cesse de ses ports, de frêles bâtimens qui portoient la terreur dans tous les parages du Nouveau-Monde. On vit les plus gros vaisseaux Espagnols fuir devant les barques des Flibustiers, comme le daim timide devant le chasseur. Les fameux Galions, chargés tous les ans des riches dépouilles du Pérou, devenoient le plus souvent la proie de ces Pirates intrépides, toujours ardens à aller à l'abordage, & toujours sûrs de la victoire, quand chacun d'eux n'avoit en tête que vingt ennemis. Par combien de traits

de barbarie ces hommes féroces ont-ils dû se signaler, dans combien de sang ont-ils dû tremper leurs mains, pour parvenir à inspirer une telle frayeur! Le découragement devint si général que tout le commerce des colonies Espagnoles fut interrompu, & qu'elles tomberent de plus en plus dans l'inaction & dans la léthargie. Alors les Flibustiers ne trouvant plus sur les mers d'aliment pour leurs brigandages, firent des descentes sur les côtes & répandirent la consternation dans les Provinces. Ils pilloient, brûloient, saccageoient tout sans pitié, sans distinction de sexe ni d'âge. Armés du flambeau des furies & du glaive de la vengeance, ils renouvelloient toutes les horreurs de la conquête : ils vouloient exterminer la postérité des vainqueurs du Mexique & du Pérou ; & cette race dégénérée, avilie dans la mollesse, de-

venue plus foible & plus timide que ses propres esclaves, s'abandonnoit lâchement à la peur & mouroit sans défense.

Bientôt l'agriculture éprouva dans les Colonies le même sort que le commerce. Toutes les campagnes furent abandonnées, & les Colons se refugierent dans les grandes Villes & les forteresses. Mais quels boulevards pouvoient-ils opposer à de tels ennemis? Les murs s'écrouloient, les portes sembloient s'ouvrir d'elles-mêmes à l'approche des Flibustiers. Jamais on n'éprouva mieux que l'Univers seroit à ceux qui savent tout oser, si la témérité, qui leur assure le succès, ne leur ôtoit pas les moyens de mettre à profit leurs avantages. Toutes les Villes, qui renfermoient les dépôts & les trésors du plus riche commerce du monde, Carthagene, Porto-Bello, Panama, Vera-Crux, furent bientôt à la merci

de ces brigands invincibles, & l'on vit ainſi ſe conſommer la ruine totale des colonies Eſpagnoles.

Voilà donc le fruit des travaux de Colomb, de Cortez & de Pizarre, & des outrages faits à l'humanité pendant deux ſiecles! Une population foible & languiſſante, accablée de miſere ou perdue dans la molleſſe, ravalée au-deſſous des ſujets de Montézume & d'Atahualpa, égorgée à ſon tour par une poignée d'aventuriers. Que deviennent ces monceaux d'or, prix du ſang de tant de victimes? Les voilà en proie à des hommes ſans frein & ſans remords, qui ne connoiſſent de jouiſſances qu'au ſein d'une brutale ivreſſe; les voilà diſſipés en un moment par les profuſions les plus extravagantes & par les excès les plus abominables, qui puiſſent ſouiller le cœur humain.

Les Flibustiers sont un fléau né de la découverte de l'Amérique. Une telle écume ne pouvoit se former que dans les Isles abandonnées & loin de l'œil sévere de la justice; une telle rage ne pouvoit s'allumer qu'à la vue des trésors du Nouveau-Monde. Ces richesses funestes sembloient être un poison mortel pour tous ceux qui avoient le malheur de les toucher ou de les voir. Elles avoient causé la perte des Indiens; plus cruelles que le fer, elles les avoient vengés en avilissant la postérité de leurs vainqueurs : après avoir été l'aiguillon des crimes des Flibustiers, elles servoient d'aliment à leurs infames débauches, & les replongeoient bientôt dans la plus affreuse misere. (*) En les ex-

---

(*) *Opulentia paritura mox egestatem.*

FLORUS

posant à tous les genres de fatigues & de dangers, & à des alternatives si fréquentes & si extrêmes, elles les rendoient les plus infortunés des hommes. Quel bonheur en effet pouvoit entrer dans l'ame inhumaine & grossiere de ces scélérats? Ils se baignoient sans cesse dans le sang; ils fouloient aux pieds toutes les loix de la nature; pouvoient-ils en goûter les douceurs & les bienfaits? En rassemblant dans un jour toutes les jouissances réservées à une longue vie, ils ne recueilloient que l'amertume, qui accompagne l'abus excessif des plaisirs. Ils n'éprouvoient jamais que les transports d'une joie barbare; & leurs clameurs dans le partage des dépouilles des Espagnols ressembloient au rugissement du lion affamé, ou au cri féroce du léopard, à la vue de sa proie.

On prépare infailliblement de san-

glans outrages à l'humanité, lorſqu'on abandonne un ramas de brigands à leur perverſité naturelle; & l'exemple des Flibuſtiers n'eſt pas le ſeul qui, en Amérique, ait prouvé cette vérité importante. Les Pauliſtes ont fait au Bréſil une exploſion preſque auſſi funeſte. Ils en ont parcouru toutes les Provinces avec le fer & la flamme, & ſont devenus en un inſtant la terreur des Indiens & des Portugais. Les traces ſanglantes, qu'ils ont laiſſées par-tout ſur leur paſſage, ont déſolé les nouveaux Colons, & n'ont pas peu contribué à étouffer tous les germes de l'émulation & de l'activité. Mais les ravages de ces incendiaires ne ſont pas la ſeule cauſe qui ait arrêté les progrès des premieres colonies du Bréſil. Ces établiſſemens portoient déja dans leur ſein des principes de corruption & de foibleſſe,

qui ſe développerent avec le tems & rendirent inutiles tous les projets d'amélioration.

C'eſt dans les horreurs d'une guerre de ſoixante ans contre des Sauvages belliqueux & pleins d'audace, que s'eſt élevé le berceau de ces Colonies. Leurs forces naiſſantes devoient donc s'épuiſer ſans ceſſe dans les combats & par les rapines & les fureurs d'un ennemi toujours armé pour ſa vengeance. D'ailleurs pluſieurs cauſes, qui ſe ſont oppoſées à la proſpérité des colonies Eſpagnoles, ſe réuniſſoient dans celles du Bréſil, & devoient y produire les mêmes effets. Les Grands de la Cour de Lisbonne, qui avoient obtenu la propriété & preſque la ſouveraineté des plus vaſtes domaines, étoient très-avares des avances néceſſaires pour les mettre en valeur, & très-prodigues des revenus, qu'ils diſſi-

poient en Europe au ſein des molles délices & dans tout l'appareil qui peut flatter un vain orgueil. Ces grands fiefs héréditaires, inaliénables & reverſibles à la Couronne, étoient encore moins diviſés & plus étendus que ceux du Mexique & du Pérou; & ils formoient par conſéquent les mêmes obſtacles à la population & à la proſpérité générale. Le commerce étoit de même interdit aux étrangers, & il languiſſoit de même dans les entraves du monopole. Toutes les liaiſons de la Métropole avec ſes colonies s'entretenoient par une flotte, qui partoit tous les ans de Lisbonne & de Porto, & qui, après avoir rempli ſa deſtination au Bréſil, ſe raſſembloit à Bahia pour le retour en Portugal. Ainſi tous les profits de l'agriculture & de l'induſtrie étoient anéantis; parce que la liberté des échanges étoit proſcrite, &

que la balance penchoit toujours au préjudice des colons & des conſommateurs du Nouveau-Monde.

Le commerce interlope offrit pendant quelques années un palliatif aux maux cauſés par le monopole. Mais il attira ſur le Bréſil un violent orage, en dévoilant aux étrangers la foibleſſe des reſſorts & des moyens de défenſe du gouvernement intérieur. Les François s'étoient déja ſignalés dans cette contrée par des actions d'éclat; ils y avoient moiſſonné plus de gloire que de richeſſes; & après avoir répandu beaucoup de ſang, ils s'étoient empreſſés d'abandonner leur conquête comme inutile. Les Hollandois en ſentirent mieux le prix. Ils ſe jetterent ſur une proie ſi riche avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle faiſoit depuis peu partie des domaines de l'Eſpagne, dont ils venoient de ſecouer le joug odieux.

Toute la province de San-Salvador se soumit à la seule vue de leur flotte. Le Portugal épuisé d'avance par les folles entreprises de Sébastien, écrasé sous le despotisme des Espagnols, ses plus mortels ennemis, ne pouvoit gueres espérer de secourir ses colonies. Il étoit forcé de voir que ses malheurs inspiroient une joie secrete à son nouveau Souverain, qui les regardoit comme l'unique moyen de parvenir à ce pouvoir absolu, dont il étoit si jaloux. Cependant le desir de réprimer une joie si outrageante ranima les citoyens : toutes les étincelles de ce courage qui avoit élevé si haut le nom Portugais, n'étoient pas encore éteintes : l'amour de la Patrie vivoit encore dans tous les cœurs. On leva une armée : on fit les sacrifices les plus généreux & les plus héroïques : au défaut de l'Etat, les particuliers équipperent une flotte,
qui

qui força les Hollandois établis aux Bréſil de ſe rendre à diſcrétion & les ramena tous en Europe.

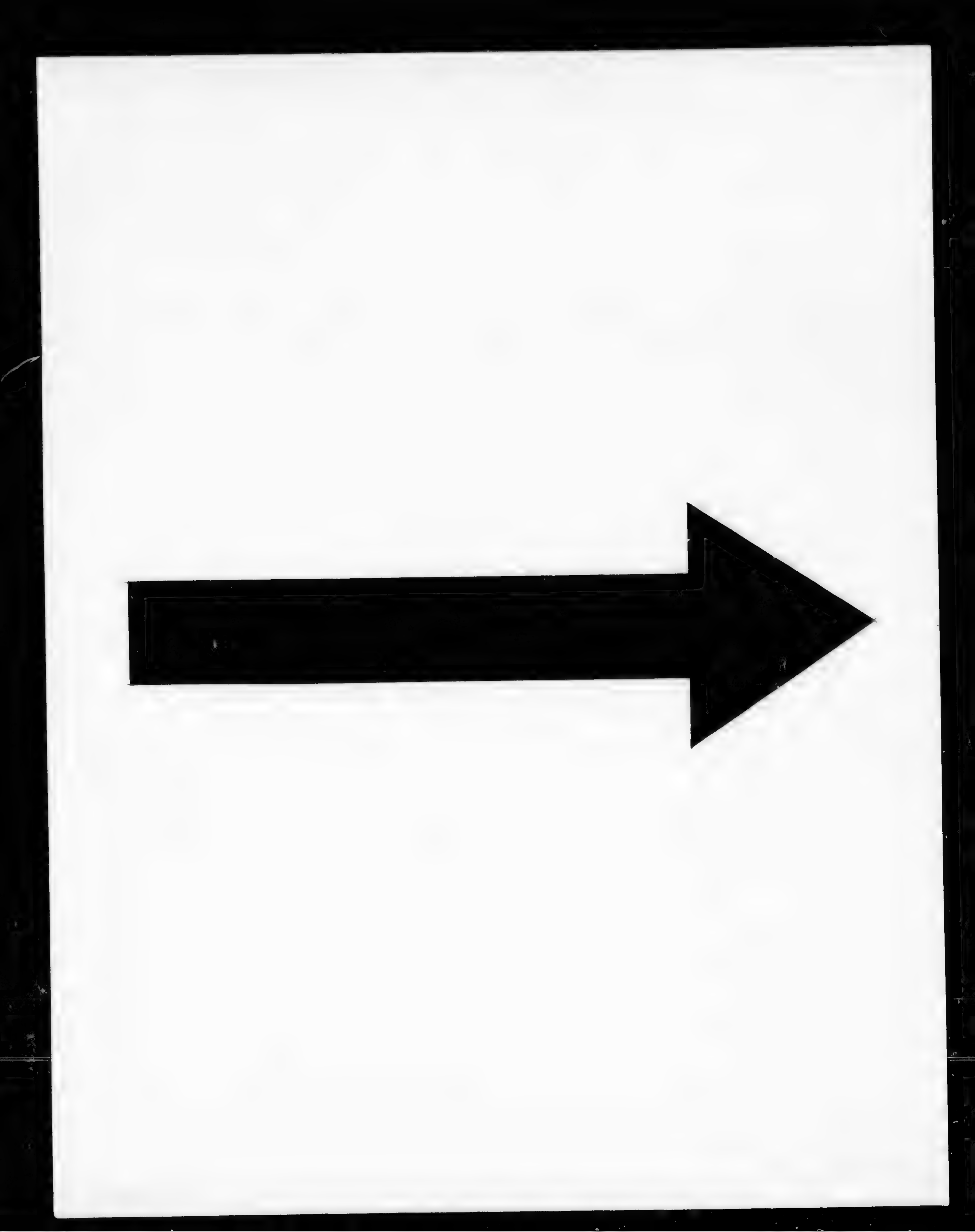
Mais cette expédition brillante étoit l'effort d'un malade, qui raſſemble un moment toutes ſes forces & retombe enſuite dans une extrême foibleſſe & dans un affaiſſement voiſin de la mort. Les Hollandois reſtés maîtres de la mer, ſe dédommagerent à loiſir du revers qu'ils venoient d'éprouver ſur terre. Aucun vaiſſeau Portugais ne leur échappa; & toutes les richeſſes de cette contrée de l'Amérique abandonnerent la route de Lisbonne, pour prendre celle d'Amſterdam. Les profits de la Compagnie des Indes Occidentales devinrent ſi prodigieux, qu'ils l'engagerent à chercher la ſource de tous ces tréſors, & à faire de nouvelles deſcentes dans le continent. Bientôt le Bréſil nagea de nouveau dans

le ſang ; & les plus fertiles Provinces ſubirent tout-à-coup un joug étranger.

Des conquêtes ſi rapides euſſent entraîné la ruine entiere des colonies Portugaiſes, ſi l'élévation ſubite du Duc de Bragance ſur le trône de ſes peres n'eût changé la combinaiſon des intérêts de l'Europe, & ſi le Portugal ne fût devenu par cet événement inattendu l'allié des Provinces-Unies. Les nouveaux vainqueurs du Bréſil s'arrêterent donc au milieu de leur courſe, & reſterent en poſſeſſion des domaines qu'ils venoient d'envahir. Ils ſe reposerent ſur leurs trophées, & négligerent toutes les précautions, qui ſont ſi néceſſaires pour contenir dans l'obéiſſance un peuple nouvellement ſoumis. Un feu mal éteint étoit prêt à cauſer un grand incendie : les Colons devoient égorger tous les Hollandois au milieu d'une fête publique.

Mais comme la ſédition fut découverte, les conjurés prirent les armes & la guerre ſe ralluma ſans l'aveu des deux Métropoles. Des ruiſſeaux de ſang recommencerent à couler & à inonder encore ces campagnes malheureuſes. Enfin après un grand nombre de combats & de viciſſitudes, les Hollandois furent de nouveau repouſſés du Bréſil, qui rentra ſous la domination du Portugal pour n'en plus ſortir.

Les Colonies languiſſantes, après tant d'efforts & des pertes ſi multipliées, tendoient en vain les bras vers la Métropole, pour lui demander des ſecours & en recevoir de nouveaux principes de vie. Elle étoit trop occupée de ſes propres malheurs, elle étoit en butte à un ennemi trop redoutable en Europe, pour étendre ſes ſoins au-delà des mers & s'attendrir ſur le ſort de ſes ſujets du



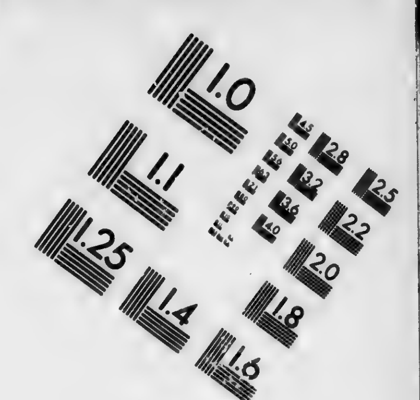
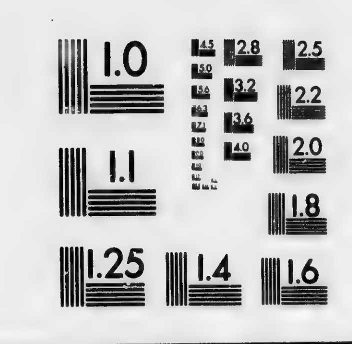
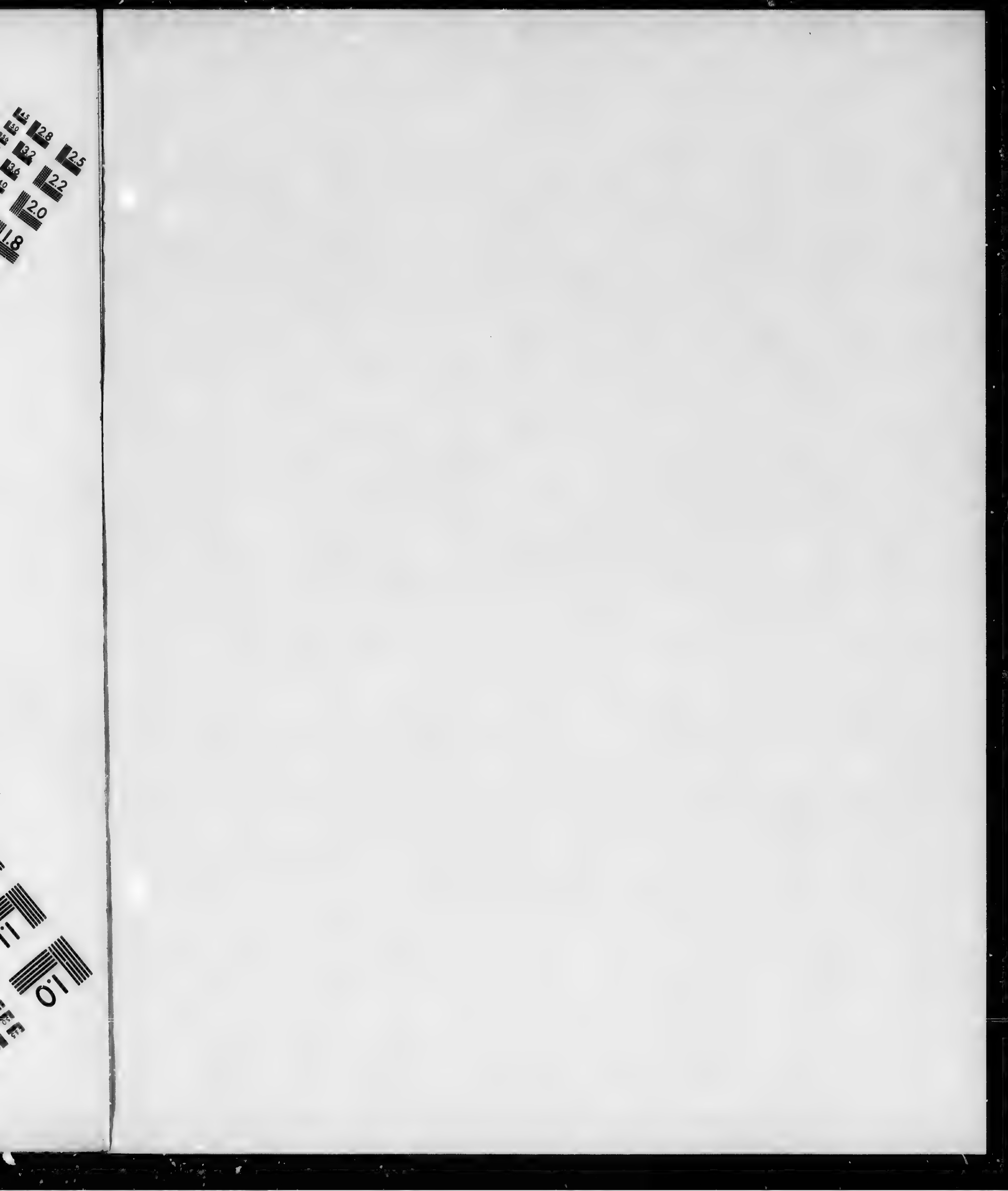



**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




6″



Nouveau-Monde. Le Portugal déchu de ſon ancienne ſplendeur, ſe vit pour long-tems hors d'état de ſoulager les colons du Bréſil ; & loin d'animer leur émulation par des encouragemens & des bienfaits, il multiplia les impôts, les priviléges excluſifs & les entraves du commerce. La découverte des mines de diamans & de métaux précieux acheva de tout perdre, en détournant l'activité générale de ſa vraie direction. Ces plaines, qui devoient nourrir une population nombreuſe & fortunée, ſont encore preſque déſertes ; ces établiſſemens, qui devoient être une ſource inépuiſable de vraies richeſſes, & conſoler l'humanité des pertes qu'elle a eſſuyées au tems de la premiere conquête, n'ont point ceſſé d'être le théatre de calamités toujours nouvelles, & n'offrent encore aux yeux du ſage que le ſpectacle d'une pauvreté ſuperbe.

Les Colonies établies par les François & les Anglois dans l'Archipel, ſont en général fondées ſur une baſe moins fragile, que lesanciennes colonies du Nouveau-Monde ; puiſqu'elles tirent leurs richeſſes de la culture de la terre. Cette ſeule cauſe ſuffiſoit pour les rendre plus utiles au genre-humain & plus floriſſantes que les établiſſemens formés un ſiecle auparavant dans les campagnes fertiles du Mexique & du Pérou. Cependant pluſieurs obſtacles ont ralenti le cours de leurs proſpérités, & les ont empêchées de parvenir au degré de puiſſance & de bonheur, qu'elles devoient naturellement ſe propoſer d'atteindre. Leurs premiers fondemens ont été cimentés du ſang des Caraïbes, qui ne ſont pas morts ſans vengeance & ont vendu cher aux perfides Européens des terres, qu'ils étoient prêts à leur abandonner gratuitement, ou qu'ils auroient

cultivées de concert avec eux, si l'on eût employé la voie de la douceur & de la persuasion. Cette premiere cause de foiblesse a été suivie de beaucoup d'autres, qui prenoient leur source dans la politique des deux Métropoles.

Les Isles Françoises étoient dans l'origine gouvernées presque souverainement par une Compagnie qui avoit seule droit d'acheter & de vendre, & qui abusa tellement de son privilége, que les habitations eussent été bientôt désertes, si le commerce interlope ne fût venu au secours des colons. Ce remede appliqué par les Hollandois, ..git avec tant de promptitude & d'efficacité, que la Compagnie se vit à son tour menacée d'une ruine entiere. Au lieu de ces profits excessifs, que son insatiable avidité s'étoit promis, elle languissoit dans l'inaction, & trouvoit à peine de quoi satisfaire à ses enga-

gemens envers l'Etat. Elle fut obligée de céder ſes droits à une autre Compagnie auſſi aveugle qu'elle dans ſon avarice. Cette nouvelle ſociété fut ſuivie d'une troiſieme, qui obtint la remiſe du droit annuel, que le Gouvernement s'étoit réſervé lors de l'établiſſement du monopole. Mais malgré cette faveur, elle pencha bientôt vers ſon déclin, & finit par la vente de toutes ſes poſſeſſions.

L'aliénation ſe fit ſous les yeux du Gouvernement, qui accorda aux nouveaux acquéreurs des pouvoirs très-étendus & préjudiciables au bonheur public. Les Colons ſupportoient impatiemment le joug de ces petits ſouverains, qui exerçoient peut-être avec trop d'orgueil une autorité achetée à prix d'argent. Il en naquit des troubles & des diſſentions civiles : l'induſtrie n'oſa prendre aucun

essor ; l'émulation fut éteinte de plus en plus ; les entraves du commerce furent encore plus resserrées qu'auparavant, & la contrebande continua de faire passer toutes les richesses des Antilles dans les ports de la Hollande.

Colbert, touché de tous ces maux, racheta tant de riches possessions pour les réunir à celles de l'Etat; mais ce fut encore pour les soumettre à l'oppression d'une Compagnie de commerce. Heureusement les avantages sans nombre, dont on se plut à favoriser ce nouveau monopole, ne purent le garantir d'une chûte prochaine. Le Gouvernement anéantit le privilége, & fut assez généreux pour acquitter les dettes d'une société, qui s'étoit ruinée avec rapidité, en faisant à la fois le malheur de la Métropole & des Colonies. Ainsi le commerce de nos Isles parut enfin sortir des

des liens de l'enfance & reſpirer pour la premiere fois l'air de la liberté.

Mais une partie des eſpérances, qu'on avoit conçues, fut encore trompée, & le Gouvernement n'avoit rompu les fers de l'induſtrie que pour lui en donner d'autres. La France, en ſe réſervant excluſivement le droit d'approviſionner ſes Colonies, & d'acheter les productions de leur ſol, prit pour empêcher la contrebande les précautions les plus gênantes, les plus propres à détruire l'égalité des échanges & à favoriſer le monopole. On concentra dans un petit nombre de Ports tout le commerce de l'Amérique; on obligea les vaiſſeaux expédiés de la France pour les Iſles de retourner au même Port, d'où ils étoient partis. Le cacao ne pouvoit être introduit dans le Royaume que par Marſeille; & il étoit ſoumis à un impôt triple de

sa valeur. Il fut d'abord défendu d'employer l'indigo dans les teintures ; & après en avoir permis l'usage, on le chargea d'une taxe si onéreuse, qu'elle fit l'effet d'une prohibition réelle. Le gingembre, le tabac & le coton, furent assujettis de même à des impôts excessifs. On inventoit à chaque moment de nouvelles contraintes, qui empêchoient le sucre des Colonies françoises de soutenir la concurrence parmi les étrangers. Vers la fin du dernier siecle, la vente de cette denrée précieuse se borna à la seule consommation du Royaume, qui à cette époque ne pouvoit se monter qu'aux trois quarts de la réproduction de nos Isles. La surabondance fit nécessairement tomber d'un quart la culture des cannes à sucre ; mais avant d'avoir rétabli la balance, elle avilit prodigieusement le prix de la marchandise, &

le fit deſcendre dans le rapport de trois à un. Une telle révolution fut incomparablement plus funeſte à l'humanité, qu'un incendie, qui auroit conſumé tout-à-coup le quart de nos habitations de l'Amérique.

L'excès du mal fit enfin ouvrir les yeux, & provoqua le remede. Au tems de la Régence, on ſe vit contraint de modérer les taxes, & d'établir pour leur perception un nouvel ordre plus conforme à la juſtice. Les marchandiſes deſtinées à l'approviſionnement des Colonies furent affranchies de toute impoſition. Malgré les loix excluſives qui troubloient encore la liberté des échanges, malgré les entraves qui continuerent à augmenter en pure perte les frais du commerce & le prix des denrées, ces heureux changemens ranimerent de toutes parts la culture & l'induſtrie. L'activité générale prit

un nouvel essor ; elle fit des progrès d'autant plus rapides qu'alors les mers étoient purgées de brigands, & que les Flibustiers, las de vivre en forcenés, étoient devenus des cultivateurs & des citoyens paisibles. Des jours plus sereins commencerent à luire sur nos Antilles ; & depuis cette époque mémorable, elles ont toujours été l'objet de l'admiration ou de la jalousie des Puissances étrangeres.

Les Colonies des Isles Angloises, élevées dans les bras de la liberté, jettoient déja en Amérique l'éclat le plus brillant, dans les tems où celles de la France, resserrées par les chaînes du monopole, languissoient encore dans la foiblesse & l'obscurité. Quoique moins favorisées des dons de la nature, elles fournissoient des sucres à la consommation de tous les Royaumes du Nord de l'Europe : elles voyoient de jour en jour étendre

les branches de leur commerce, lorſque le fameux Acte de navigation vint tout-à-coup tarir les ſources de leur vigueur & de leur proſpérité. En vertu de cet Acte, qui fut long-tems regardé comme le chef-d'œuvre de la politique, les ſeuls vaiſſeaux Anglois eurent le privilége d'alimenter les Colonies de la nation & d'en exporter tous les objets d'échange; aucune marchandiſe des Iſles ne pouvoit être diſtribuée dans l'Ancien-Monde, même ſur les côtes de la Méditerranée, ſans aborder auparavant dans les ports de la Métropole. Un tel détour augmentoit ſans fruit les lenteurs & les frais de tranſport & devoit donner aux denrées de l'Amérique Angloiſe un déſavantage réel dans le marché général de l'Europe. Cependant cette cauſe n'agiſſoit que ſourdement. Elle ralentit pendant plus d'un demi-ſiecle les progrès

des colonies Britanniques, ſans les faire déchoir d'une maniere ſenſible, parce que les Iſles de la nation rivale étoient alors ſurchargées de chaînes & d'impôts de toute natute. Ce ne fut qu'au tems où l'on briſa une partie de ces chaînes, que les Anglois s'apperçurent du déclin de la vente de leurs ſucres parmi les étrangers. Alors nos Iſles prirent l'aſcendant, que doivent naturellement leur donner la fertilité de leur ſol & la qualité ſupérieure des ſucres qu'elles produiſent : alors la balance commença à pencher en ſens contraire. A la fin du dernier ſiecle, le débit de la principale denrée de nos Colonies étoit borné à la conſommation de la France; tandis que les Iſles Angloiſes approviſionnoient une grande partie de l'Ancien-Monde : mais avant le milieu du nôtre, les ſucres des poſſeſſions Angloiſes ſervoient

à peine à la consommation des trois Royaumes, & déja nos Isles fournissoient à l'approvisionnement général.

Voilà une belle expérience, capable d'instruire les siecles à venir, & de mettre en évidence le grand principe de la liberté du commerce. Les effets de cette liberté, tant de fois réclamée par les bons citoyens, doivent être beaucoup plus sensibles dans les Isles de l'Archipel Américain, que dans toute autre partie du globe; parce que les productions de leur sol sont des objets d'exportation & de commerce extérieur, & qu'à l'exception du manioc, on n'y cultive aucune denrée de premiere nécessité. Lorsqu'on met des obstacles à la vente du superflu ou des ouvrages de l'industrie d'une nation, qui se nourrit des fruits même de sa culture, on fait languir quelques branches, on altere

le tronc ſans lui ôter toute ſa vigueur; mais retenir le commerce des Antilles dans des entraves, c'eſt couper l'arbre par la racine.

Les gênes & les prohibitions ne ſont pas les ſeuls fléaux, qui doivent paroître plus redoutables dans les Iſles de l'Amérique que dans le continent. Combien de maux ont-elles éprouvés par les guerres ſanglantes, dont elles ont été ſi ſouvent la cauſe & le théatre depuis un ſiecle ? Sans ceſſe menacées d'une invaſion, dans la diſette des objets les plus néceſſaires à la vie, miſerables au milieu des plus riches productions, elles voyoient tarir à la fois toutes les mamelles qui devoient les nourrir. Quels remparts, quelles armées pouvoient les défendre ? Comme l'oiſeau pourſuivi par la faim vient ſe précipiter dans les filets, ſouvent elles étoient con-

traintes de ſe jetter d'elles-mêmes dans les bras de l'ennemi. Mais de tels malheurs ſont paſſagers ; & dans ces climats la nature s'empreſſe de répater en peu d'années les pertes & les calamités de la guerre.

Il eſt une autre cauſe, plus féconde en maux de toute eſpece, qui s'oppoſe conſtamment à la proſpérité de la plupart des colonies de l'Amérique, & ſur-tout de celles des Antilles ; c'eſt que la terre n'y eſt cultivée que par des mains chargées de chaînes. Je laiſſe aux cœurs froids & avares le plaiſir d'éprouver juſqu'à quel point l'homme peut être abruti, mutilé, avili, ſans perdre l'inſtinct néceſſaire pour exercer ſes bras d'une maniere utile : je leur laiſſe le ſoin d'évaluer les profits qu'on peut faire en trafiquant de la ſubſtance de l'homme ; juſqu'à quel degré l'on peut diminuer

& altérer ſes alimens, ſans porter trop d'atteinte à ſes forces phyſiques; de combien d'amertume on peut l'abreuver ſans lui inſpirer un dégoût total de la vie; combien le fouet des bourreaux toujours agité peut ſuppléer à ſa vigueur, à l'émulation & à l'amour du travail; de combien de châtimens on peut l'accabler ſans le porter au déſeſpoir & à la révolte. Tous ces calculs, vraiment dignes des Cannibales, ne peuvent rien établir contre les premiers principes de la raiſon & l'expérience de tous les âges. Jamais on ne prouvera qu'un attelier de culture, où les hommes ſont ſous l'aiguillon d'un conducteur impitoyable, & appliqués à l'ouvrage comme de vils animaux, doit rapporter des fruits auſſi abondans qu'une terre façonnée par des mains libres.

La liberté perſonnelle peut ſeule

animer l'activité générale, & inſpirer l'envie de perfectionner les arts utiles. Comment des bras accablés ſous le poids de leur fers ſeroient-ils capables des efforts continuels, qui ſont néceſſaires pour arracher à la terre ſes plus précieuſes richeſſes? Comment des mains flétries & retenues dans les entraves de l'eſclavage pourroient-elles acquérir cette aiſance qui rend le travail moins pénible, cette heureuſe habitude, qui apprend la maniere la plus naturelle & la plus avantageuſe d'employer les forces? Comment le génie de l'invention pourroit-il naître au ſein de l'opprobre & de la miſere, quand on n'entrevoit aucune récompenſe ni aucun eſpoir de ſoulagement? En vain une crainte baſſe & ſervile prendroit-elle la place de l'émulation: la crainte peut produire un effort momentané; mais elle n'inſpire jamais

ces nobles élans, qui font ſurmonter tous les obſtacles, cette perſévérance dans le travail, qui doit ſeule enrichir un Etat & nourrir une grande population. Tout eſt fatigue, quand le cœur eſt abattu & fermé à l'eſpérance : les membres ſont ſans vigueur, quand l'ame eſt ſans courage ; & le champ arroſé des ſueurs du malheureux, qui ne doit pas être appellé au partage de ſes fruits, demeure frappé de ſtérilité, ou ne donne qu'à regret ſes tréſors. La main de la nature n'eſt libérale, elle ne s'épanche avec profuſion & ſans meſure, qu'en faveur de celui qui la ſollicite pour lui-même, & qui n'épargne ni dépenſes, ni ſoins, ni fatigues pour la féconder.

Les Colonies du Nouveau-Monde ne prendront donc jamais l'eſſor, que ſous les auſpices de la liberté perſonnelle ; & le trafic honteux & révoltant que

l'homme ose y faire de son semblable, ne le conduira jamais à une prospérité constante. Les motifs, que je viens d'exposer, doivent suffire à ceux qui n'estiment la félicité publique que par les richesses, & qui rejettent les vertus de la balance des intérêts des nations. Mais il en est d'autres qui toucheront peut-être les ames généreuses & sensibles; & je ne dois pas les omettre dans un Ouvrage consacré à la défense des droits les plus chers de l'humanité.

On voudroit en vain se faire illusion; & se rendre sourd à la voix de la nature: en vain s'appuieroit-on sur l'usage de tous les siecles & de tous les peuples, sur l'autorité ou le silence de quelques Ministres prévaricateurs d'une Religion sainte: jamais on ne pourra se persuader qu'un homme devienne avec justice la propriété d'un autre homme, & qu'on

ait le droit de le vendre, de l'acheter, de le traiter comme une piece de bétail. Quand l'Auteur de toutes choſes a voulu ſignaler ſa puiſſance en créant l'homme; quand il a dit, faiſons l'homme à notre image; quand il a daigné l'inſpirer de ſon ſouffle divin; quand il lui a donné une ame immortelle, capable de le connoître & de l'adorer, ne lui a-t-il pas remis le ſceptre de l'Univers? L'a-t-il deſtiné à ramper dans l'opprobre & dans l'eſclavage? Tous les individus de l'eſpece humaine reçoivent en naiſſant le cachet de la liberté: il eſt empreint ſur ce front où ſiége la penſée; il brille dans ces yeux élevés pour contempler le ciel; il eſt gravé dans ce cœur formé pour ſentir & pratiquer la vertu. C'eſt donc faire à l'homme l'injure la plus atroce, que d'imprimer ſur ſon corps les marques flétriſſantes de la

ſervitude : c'eſt donc attenter aux droits les plus ſaints que de lui ôter le libre uſage de ſa volonté, de lui ravir la propriété de ſa-perſonne.

Nous ſommes tous ſortis de la main du même Créateur, qui nous appelle au même héritage : nous éprouvons malgré nous un penchant qui nous rapproche mutuellement. Il faut être pervers, ou enivré d'un fol orgueil, ou aveuglé par le plus vil intérêt, pour méconnoître les nœuds ſacrés qui doivent nous unir. Cette indignation involontaire, qui nous ſaiſit à la vue du foible opprimé par le fort, cette émotion, ce friſſonnement univerſel que nous cauſe la préſence d'un homme ſouffrant, ne ſont-ils pas des ſignes certains que la nature veut nous identifier avec nos ſemblables? Cette voix intérieure qui nous avertit de la nobleſſe de notre

origine, ne nous crie-t-elle pas en même tems de nous respecter dans autrui? Eh quoi! l'injustice, l'abus de la force, l'effusion du sang humain vous font horreur; & vous ne rougissez pas de mutiler l'âme de votre frere, de l'abreuver de fiel & d'ignominie, de le réduire à la condition de la brute? Cruels, ignorez-vous donc que les coups les plus funestes, qui puissent frapper le cœur de l'homme, sont ceux qui abattent son courage & le dépouillent de sa dignité? Ignorez-vous que le plus grand des crimes, c'est d'avilir le genre-humain, & de rompre tous les liens qui l'attachent à la vertu?

L'injustice est toujours fertile en vains prétextes: elle est assez aveugle pour croire qu'elle se dérobe à tous les yeux en se mettant sous l'abri du mensonge, en se cachant sous un amas de sophismes.

On

On a oſé avancer que l'homme étant maître de ſa perſonne, il pouvoit la vendre & l'aliéner, & que c'eſt en vertu d'une telle aliénation, qu'un grand nombre d'eſclaves Africains ſont tombés dans les fers. On n'a pas eu honte de dire que les autres ſont devenus eſclaves par droit de conquête, & que la loi qui autoriſe le Conquérant à les vendre, entraîne avec elle le droit du Marchand pour les acheter. On a même pouſſé la diſſimulation & la fauſſe pitié, juſqu'à prétendre que les Negres couloient en Amérique des jours plus heureux que dans leur patrie, & qu'ils devroient bénir le jour qui les a vu paſſer ſous la puiſſance des tendres & ſenſibles Européens. Suſpendons un moment, s'il eſt poſſible, l'indignation qui nous tranſporte, & tâchons de peſer ces raiſons

dans la balance de la justice & sous les yeux de la vérité.

Vendre sa personne & sa liberté est un acte de folie, qui, selon toutes les loix divines & humaines, ne peut produire un engagement réel. Si la Providence nous a confié le dépôt de notre conservation, si nous ne pouvons sans crime altérer un dépôt si précieux, il ne peut être permis de nous dégrader nous-mêmes, ni de renoncer aux prérogatives essentiellement attachées à notre nature. Celui qui vendroit sa liberté, seroit donc aussi coupable & aussi insensé que celui qui consentiroit sans nécessité à perdre un de ses membres ou sa vie même. Les loix mettent des bornes aux profusions & aux libéralités extravagantes. Elles sont si attentives pour prévenir & empêcher la ruine entiere d'un

diſſipateur ! Deviendroient-elles muettes & ſans force, quand il s'agit d'un bien ineſtimable, & ſans lequel tous les autres n'ont plus de prix ?

Aucun contrat ne peut être légitime, ſans qu'il y ait égalité de valeur entre les deux objets d'échange : la léſion manifeſte annulle toute eſpece d'obligation. Or, quel bien peut entrer en comparaiſon avec le prix de la liberté ? D'ailleurs quand on pourroit découvrir un tel tréſor, il ne rendroit pas encore le contrat valable ; puiſque l'eſclave, en renonçant à la propriété de ſa perſonne, ne pourroit ſe réſerver celle de ſes biens, & que l'acheteur deviendroit à la fois poſſeſſeur des deux objets d'échange. Quand donc il ſeroit vrai que des malheureux accablés ſous les coups du ſort, & ſéduits par l'eſpoir d'un état plus ſupportable, auroient mis leur liberté à

prix, ou ſeroient venus d'eux-mêmes au devant des chaînes de l'eſclavage, cette action devroit être regardée comme l'effet de la démence & de la ſurpriſe, & ne pourroit jamais établir un droit légitime.

Mais n'altérons point les faits, & rendons témoignage à la vérité. C'eſt la force qui fait les eſclaves en Afrique; c'eſt la force qui les arrache à leur patrie, & c'eſt elle encore qui les retient dans les fers en Amérique. Quel droit peut donc juſtifier une telle violence? Seroit-ce le droit de la guerre? Juſqu'à quand chercherons-nous à excuſer des barbaries par d'autres barbaries? Je n'ignore pas que des compilateurs de loix ont voulu conſacrer l'eſclavage par le droit qu'a le vainqueur d'égorger ſes captifs, & par la clémence qu'il montre en ſe contentant de les charger de chaînes.

Je n'ignore pas non plus que chez les Antropophages on dévore les priſonniers de guerre dans des feſtins publics : & l'autorité d'un peuple qui mange les hommes, doit être d'un grand poids pour ceux qui les vendent & les oppriment. Mais malgré l'opinion des Cannibales & de quelques érudits, je ne puis m'empêcher de ſentir qu'il eſt barbare & lâche de maſſacrer un ennemi déſarmé, qui ſe met à la merci de ſon vainqueur. Je veux bien que la fureur des combats ne connoiſſe point de bornes, & que dans l'état de guerre une nation puiſſe pourſuivre à outrance la nation ennemie, juſqu'à la réparation du tort ou de l'injure qui a fait prendre les armes. Quelque étendue qu'on veuille donner à ces principes, ils ne pourront jamais légitimer les cruautés inutiles & commiſes de ſang-froid; & le maſſacre

des prisonniers seroit une atrocité révoltante aux yeux de tous les peuples civilisés. Ce droit n'étant donc qu'illusoire & contre la nature, il ne peut devenir la base du droit d'attenter à perpétuité sur la liberté de l'homme, & de le réduire à l'état de la brute.

D'ailleurs si le captif devoit toujours porter ses fers, le vainqueur poursuivroit sa vengeance après la réparation de l'injure, & les horreurs de la guerre se prolongeroient dans la paix. L'homme dans l'état de la guerre aura, si l'on veut, à l'égard de son ennemi le droit qu'a le lion de déchirer les animaux destinés à sa nourriture : mais quand la faim du lion est assouvie, il sommeille & laisse respirer les habitans des forêts. De même, quand la soif de la vengeance & du sang humain est étanchée, quand le démon de la guerre est

endormi, tout doit rentrer dans l'ordre, tout doit jouir des fruits de la paix & des bienfaits de la nature.

Rien ne peut donc autoriſer l'eſclavage perpétuel. Ces raiſons acquiérent encore une nouvelle force, ſi le vainqueur a entrepris une guerre évidemment injuſte, & ſur-tout ſi le ſeul motif des hoſtilités eſt de faire des captifs. Or, on ne peut nier que ce ſoit là l'unique mobile de tous les troubles qui agitent les petites nations de la Guinée. L'envie de faire des eſclaves y eſt dégénérée en fureur : elle arme les peuples les uns contre les autres, les Souverains contre leurs ſujets, les peres contre leurs enfans : elle a rompu dans ces climats tous les liens de la politique, de la ſociété, de la nature. Depuis que nous avons inſpiré à ces peuples le goût des bagatelles de l'Europe & de l'Aſie, de-

puis que nous leur avons donné une foule de beſoins factices, que le fort ne peut contenter qu'en vendant le foible, aucune vertu n'habite plus parmi eux, il n'y regne que la défiance, la trahiſon & l'épouvante. Graces aux ſoins de notre induſtrie inſinuante & active, les côtes, qui nourriſſoient une population nombreuſe, ſe ſont changées en déſerts : & nous recueillons ſans remords le fruit des crimes que nous avons fomentés ! Nous avons allumé une guerre inteſtine, qui ne s'éteindra que par l'anéantiſſement de tous les peuples indigenes de ces contrées : & nous oſons citer en notre faveur le droit de la guerre ! Nous avons mis le feu à l'édifice : & nous nous croyons autoriſés à charger de fers les malheureux qui s'échappent des flammes ! Et nous vantons notre douceur, nos vertus compatiſſantes ! Mêlant l'inſulte

& l'ironie amere à la plus noire des injuſtices, nous pouvons ſans rougir prétendre que le ſort de nos Negres eſt plus fortuné qu'il ne l'auroit été en Afrique!

Ames ſenſibles & généreuſes, ô vous tous, qui conſervez encore quelque reſpect pour la juſtice & la vérité, ſuivez donc, ſi vous en avez le courage, ces malheureux Africains depuis les lieux qui leur ont donné le jour, juſques aux champs cultivés de leurs mains & arroſés de leurs ſueurs. Soyez témoins des ruſes perfides, des violences inouies dont on uſe pour les faire tomber dans le piége & les mettre dans les entraves aviliſſantes de la ſervitude. Souvent ſurpris au milieu d'une paix profonde; trahis par ce qu'ils ont de plus cher, ils ſe voyent arracher de leurs foyers & enlever ſans diſtinction de ſexe ni d'âge. On étouffe leurs cris

par les moyens les plus cruels & les plus révoltans. On les livre à des hommes farouches & avares, dont le cœur d'airain eſt à l'épreuve de la pitié, de la honte & du mépris public. On les charge de vivres; on les attache à des jougs peſans & odieux; on leur paſſe la tête dans des fourches infames, pour les conduire l'eſpace de deux ou trois cens lieues, au milieu des ſables arides & brûlans. Arrivés ſur la côte, il ſont jettés & entaſſés dans le fond d'un vaiſſeau, où ils ne reſpirent qu'un air fétide & meurtrier. Expoſés à toutes les maladies putrides, ſouvent enchaînés comme des bêtes féroces, privés de toutes les douceurs qui peuvent faire ſupporter le fardeau de la vie, abandonnés aux regrets, aux ennuis, à la terreur, à l'incertitude du ſort qui les attend, ils paſſent le tems de l'embarquement & d'une longue traverſée dans les angoiſſes

& les convulſions du déſeſpoir. Les voilà enfin parvenus aux triſtes lieux, qui doivent être pour eux un exil éternel. Ils ſont étalés dans les marchés publics & ſoumis à l'examen le plus humiliant; on leur applique un fer chaud ſur les mamelles & ſur les bras; on leur imprime des flétriſſures ineffaçables. Quel ſort leur eſt donc réſervé? Une demeure incommode & mal-ſaine; des alimens groſſiers qui ſuffiſent à peine pour retenir le ſouffle de la vie; des travaux pénibles ſous un ciel brûlant; point de lits pour repoſer leurs membres fatigués, point de vêtemens pour ſe garantir des traits enflammés du Soleil & des fraîcheurs de la nuit; des privations de toute eſpece, des châtimens arbitraires, honteux & cruels. Ames ſenſibles, ſoyez témoins de tous ces maux, ſi vous pouvez en ſupporter le douloureux ſpectacle, &

jugez à quel prix ſont achetées les jouiſſances que nous procure le commerce de l'Amérique.

Si les Negres du Nouveau-Monde ſont plus heureux qu'en Afrique, pourquoi tendent-ils ſans ceſſe les bras vers leur patrie? Pourquoi cette idée chérie les ſuit-elle par-tout? Pourquoi leur unique conſolation eſt-elle de reſſuſciter un jour dans les lieux qui les ont vu naître? S'ils ſont heureux, d'où viennent ces chagrins rongeurs qui les conſument, cette triſteſſe profonde qui les accable, ce dégoût des alimens & de la vie, ce ſommeil peſant, qui eſt preſque toujours l'avant-coureur de la mort? S'ils ſont heureux, d'où peuvent naître tant de marques éclatantes d'un affreux déſeſpoir, ces fréquens ſuicides, ces haines implacables, ces vengeances terribles, dont on trouveroit à peine quel-

ques exemples dans les tems les plus barbares ? S'ils ſont heureux, pourquoi les meres ſe condamnent-elles à la ſtérilité, ou étouffent-elles le fruit de leurs entrailles ? S'ils ſont heureux, pourquoi leur régénération ne peut-elle réparer les ravages du tems, & leur race ſe détruit-elle dans une progreſſion effrayante ? Pourquoi ne reſte-t-il pas en Amérique la ſixieme partie des neuf millions de Negres arrachés à l'Afrique ? Hommes cruels, ceſſez donc de faire l'apologie du crime ſous le maſque de la modération & d'une pitié feinte ; ce ſeroit mentir à vous-mêmes & à l'Univers, que de vouloir pallier l'outrage fait à l'humanité par l'eſclavage des Negres, & de chercher à déguiſer les maux qui accablent ces victimes déplorables de notre avarice. A qui pourriez-vous en impoſer, quand les faits les plus au-

thentiques réclament, quand tous les ſentimens du cœur ſe ſoulevent, quand la nature entiere s'accorde pour vous condamner & vous confondre ?

L'oppreſſion ſous laquelle on fait gémir les eſclaves de l'Amérique, doit ſouvent les porter à la révolte, ou leur inſpirer le deſir de recouvrer par la fuite une liberté qu'on leur a ravie par la violence. Auſſi les loix ſont-elles ſanglantes & terribles contre le Negre fugitif : il eſt permis de tirer ſur lui comme ſur une bête fauve, & tout homme peut être juge & bourreau à ſon égard. Mais l'impatience du joug & l'amour de la liberté triomphent ſ[illegible]vent des précautions tyranniques des blancs, & font braver la terreur que la loi imprime. Le déſeſpoir franchit toutes les barrieres, & tranſporte l'eſclave dans les forêts & ſur des rochers inacceſſibles,

d'où il revient inopinément fondre ſur les habitations & y porter la flamme & les ravages. Tous les objets qui s'offrent dans ſon paſſage, ſont dévoués à ſa faim, à ſa vengeance, à ſa fureur. On le pourſuit alors; on cherche à laver tant d'injures dans ſon ſang; on le dévoue à ſon tour à des ſupplices inouis. Ainſi des violences attirent des violences plus atroces. Ainſi, loin de chercher à guérir les plaies de l'humanité, la méchanceté de l'homme les envenime & les déchire.

C'eſt ſur-tout la Jamaïque qui a été le théatre de ces horreurs : c'eſt là ſur-tout que les Negres révoltés ou fugitifs ont été livrés à des tourmens, que tout l'art des Buſiris n'auroit pu inventer. Comment l'Anglois, ſi fier de ſa liberté, peut-il ſe plaire à appeſantir le joug ſur ſes eſclaves? Aucune nation ne les

traite avec tant d'orgueil & ne les accable d'un mépris si amer. Aucune nation n'a eu à rougir d'avoir exercé envers eux tant de barbaries. Eh quoi! ce peuple si jaloux de soutenir la dignité de l'espece humaine, croit-il donc qu'on peut verser sans remords le sang qui coule dans le corps de l'homme noir, & que l'ame qui y habite n'est pas sensible & immortelle ?

L'avarice cause dans les colonies Hollandoises les effets funestes que produit l'orgueil à la Jamaïque. Les Negres y sont réduits plus qu'ailleurs à une nourriture grossiere, mal-saine & insuffisante ; ils y sont livrés à des travaux plus pénibles, à des traitemens plus rigoureux. Leur misere est extrême, sur-tout dans les établissemens de la Guiane ; parce que l'insalubrité du climat rend leurs maux plus intolérables,

& que la facilité de l'évaſion dans des forêts immenſes a fait augmenter la ſévérité & la tyrannie des loix. S'il ſe trouve jamais une main aſſez hardie pour oſer détendre le reſſort de la liberté depuis ſi long-tems & ſi violemment comprimé, c'eſt des montagnes bleues de la Jamaïque, ou des déſerts de la Guiane, que partira ce coup épouvantable.

Les loix barbares, qui aſſerviſſent une eſpece d'hommes à une autre eſpece, tendent à les dégrader toutes deux à la fois. Si l'habitude de tout ſouffrir éloigne les paſſions nobles & grandes; ſi l'eſclavage éteint tous les ſentimens généreux; l'habitude de tout oſer, de commander en tyran, d'exprimer à ſon gré la ſubſtance du malheureux, détruit le penchant de la bienfaiſance, ferme le cœur à la pitié, altere & obſcurcit

tous les principes de l'équité naturelle. Comment conſerveroit-on quelques idées de juſtice, quand chaque jour & ſans remords on foule aux pieds ſes loix les plus ſaintes. Comment chériroit-on l'humanité, quand on l'outrage ſans ceſſe, quand on inſulte à ſes plaintes ou qu'on la force d'étouffer ſes ſoupirs, quand on imprime ſur elle le déshonneur & l'opprobre, quand on la dépouille de ſa plus noble prérogative & qu'on la fait ramper dans la baſſeſſe ! Sans le ſpectacle continuel de l'humanité flétrie, ſans les abus d'une tyrannie abſurde, les hommes libres des Antilles formeroient une nation généreuſe & deſtinée aux plus grandes choſes. Ils ſont naturellement braves, ſpirituels, entreprenans, jaloux de leur liberté, ennemis de l'avarice. Mais toutes ces qualités brillantes ſont ternies par des caprices, par des accès

de colere, par des traits d'une vanité puérile, par des mouvemens d'une cruauté froide. Ils ont au degré le plus exceſſif tous les défauts des enfans élevés dans la maiſon paternelle, qui n'ont pas ceſſé d'être entourés de vils flatteurs & de valets ſoumis. Sans commiſération pour les foibleſſes & les ſouffrances des malheureux, ils traitent, même en Europe, les dernieres claſſes de citoyens comme des animaux de labour. Ils en exigent les ſervices les plus abjects. Fiers & pleins d'eux-mêmes, ils employent rarement ces manieres obligeantes, cette affabilité qui conſole le foible & adoucit aux yeux de l'indigent l'inégalité des rangs & des fortunes. C'eſt ainſi que le naturel le plus riche s'altere par l'abus d'un pouvoir injuſte; & qu'en outrageant l'humanité, on ſe dépouille ſoi-même des qualités

précieuſes, qui ennobliſſent le cœur & font le charme de la vie.

C'eſt un grand malheur pour le genre-humain, que d'accroître le nombre des hommes chargés par état de tyranniſer le foible & de l'avilir. Si les mœurs des geoliers & des bourreaux devenoient communes, la terre ſeroit pour l'homme ſenſible un ſéjour d'horreur. Que faut-il donc penſer de cette foule de marchands d'hommes, qui déſolent les côtes d'Afrique, de ces armées employées à la traite & au tranſport des Negres, de ces conducteurs d'atteliers de culture, dont les bras ne s'exercent que pour frapper & flétrir l'humanité? Que d'hommes employés à tourmenter l'homme! Hélas! n'eſt-ce pas aſſez pour le genre-humain d'avoir à ſouffrir les maux attachés à ſa nature? Ne lui ſuffit-il pas d'avoir été ſi long-tems en proie aux conquérans, aux

exacteurs, aux tyrans de toute eſpece? Et n'eſt-il pas tems que la ſociété rejette de ſon ſein toutes les profeſſions qui endurciſſent le cœur, qui donnent à chaque moment l'exemple révoltant de la cruauté, & qui empêchent les vertus douces de germer & de conſoler le monde?

L'eſclavage qui regne en Amérique, devient une ſource intariſſable de corruption & de déſordres. Il fournit à la dépravation des mœurs une foule de miniſtres, d'inſtrumens & de victimes. Dirai-je que l'homme libre abuſe avec indignité de la femme eſclave, & qu'il en fait impunément l'objet de ſes penchans les plus déréglés? Peindrai-je la pudeur ſans voile, la volupté ſans frein, la débauche ſans honte? Expoſerai-je les outrages faits à la nature, les odieux rafinemens inventés pour remé-

dier à la ſatiété des plaiſirs devenus trop faciles ?

Tendre & généreux Las-Cazas, eſt-ce vous qui avez conçu la premiere idée d'appliquer les Negres à la culture de l'Amérique ? Faut-il que le deſir de rompre les fers de vos Indiens chéris vous ait inſpiré un projet ſi funeſte au genre-humain ? Pouviez-vous ne pas prévoir que les cruels dévaſtateurs du Nouveau-Monde feroient périr les malheureux Africains ſous un joug accablant ? Ombre reſpectable & ſacrée, deſcendez un moment des céleſtes demeures, & voyez tous les maux ſortis de cette ſource féconde. Voyez la Guinée déſerte & déſolée, l'Amérique ſouillée de crimes, l'humanité foulée aux pieds de toutes parts, la juſtice méconnue, les bonnes mœurs profanées, la nature avilie.

Si dans l'Amérique, ſi ſur cette terre tant de fois arroſée de ſang humain, le bonheur & la vertu peuvent encore habiter, ce n'eſt que parmi les peuples qui cultivent eux-mêmes leurs champs, & qui confient à des mains libres tous leurs travaux utiles. Il ſe trouve au Nouveau-Monde pluſieurs Colonies de cette eſpece, & c'eſt uniquement dans leur ſein qu'eſt dépoſé le germe de toutes nos eſpérances. Je ne parle point ici des habitans que la France a voulu donner à la Louiſiane, au tems du ſyſtême de Law. Toutes ces malheureuſes victimes de la crédulité, du délire nationnal, & des illuſions d'un Miniſtre inſenſé, ont langui dans l'abandon & dans la miſere, & n'ont vu les rives du Miſſiſſipi que pour y terminer une vie licentieuſe & conſumée dans la débauche. Je ne parle point des cultivateurs que nous avons

envoyés à l'Isle de Cayenne & sur les côtes de la Guiane. Des projets mal conçus, des mesures mal prises, des infidélités inconcevables les ont détruits en arrivant dans ces contrées funestes. Ils sont morts, dévorés par les serpens, par les insectes, par le climat, par les vautours à face humaine qui étoient chargés du soin de leur conservation. C'est au Nord seul de l'Amérique, c'est peut-être dans les régions les moins fertiles de cette partie du monde, que les yeux de l'homme sensible pourront jouir du spectacle enchanteur de la prospérité, & qu'ils rencontreront des Colonies florissantes & nombreuses.

Cependant ces établissemens ne sont point encore parvenus au plus haut degré de bonheur & de puissance : des obstacles trop violens & trop multipliés se sont opposés à leurs succès. Les guerres vives &

& continuelles que les François du Canada eurent à ſoutenir contre des Sauvages courageux & féroces, & contre les Nations rivales de la France, épuiſoient leurs forces & les empêchoient de ſe livrer à la culture & aux arts utiles. La partie la plus active de la Colonie étoit employée, pendant les courts intervalles des hoſtilités, à parcourir les forêts pour acheter des fourrures précieuſes; & ce commerce, borné par ſa nature & reſtreint encore davantage par les entraves du monopole, ne pouvoit ſuffire à la ſubſiſtance d'une grande population. A peine ces contrées immenſes nourriſſoient-elles vingt mille François, à la fin du regne de Louis XIV. Alors on encouragea les défrichemens & la culture; la paix d'Utrecht étendit ſa douce influence juſques ſur l'Amérique; & les nouveaux habitans du Canada ſe livrerent

un peu davantage aux occupations ſédentaires & productives. Mais cette activité naiſſante ne fit que des progrès très-lents ; parce que l'eſprit militaire do[illegible] trop parmi ce peuple né au ſein des allarmes & nourri ſous les drapeaux. Comme les terres avoient été diſtribuées à des guerriers plus avides des lauriers de Bellone que des gerbes de Cerès, chaque famille recueilloit à peine de quoi ſe nourrir & ſubſiſtoit en grande partie du produit de ſes troupeaux. Le moindre des habitans préféroit une oiſiveté ſuperbe à une aiſance achetée par des travaux pénibles, & il auroit dédaigné de ſe mettre aux gages d'autrui. Les courſes, les danſes, les jeux & les exercices militaires charmoient tous les loiſirs & faiſoient l'objet de tous les vœux. La longueur & l'âpreté des hivers, qui

enchaînoient tous les bras, augmentoient encore le penchant de la paresse & le goût des passe-tems frivoles; de sorte qu'on ne vit s'élever au Canada aucun attelier de culture un peu considérable, ni aucune manufacture florissante.

Le Gouvernement donnoit encore une nouvelle énergie à la passion dominante des Canadiens, en multipliant les ennoblissemens, les distinctions & les marques d'honneur. Il favorisoit le goût d'un luxe ruineux par des graces pécuniaires, qui procuroient une aisance passagere & inspiroient le mépris des travaux productifs. D'ailleurs les Chefs revêtus du pouvoir suprême croyoient plutôt commander aux soldats d'une citadelle qu'à des citoyens libres. Tout étoit aveuglement soumis à leurs volontés : tout offroit l'image d'un gouvernement militaire. Quelquefois la Colonie étoit

expofée aux abus d'une puiffance fans bornes, à des coups d'autorité, qui l'ébranloient jufques dans fes fondemens. Les arts de la paix ne pouvoient fleurir au milieu de l'appareil de la guerre; & l'induftrie épouvantée par le bruit des armes reftoit inactive & languiffante.

Malgré toutes ces caufes de foibleffe, la population faifoit des progrès affez fenfibles, par les bons effets de la falubrité du climat & de la fertilité naturelle des terres fur les bords des lacs & du fleuve Saint-Laurent. Dans l'intervalle de cinquante ans, le nombre des habitans s'eft accru dans le rapport de deux à neuf; & la Colonie contenoit environ quatre-vingt-dix mille hommes, lorfqu'elle eft paffée fous la domination de l'Angleterre. Puiffe-t-elle profpérer fous ces loix étrangeres, & fe confoler un jour d'être arrachée des bras

d'une mere-patrie, qu'elle a dû chérir! Puissent les Anglois, instruits par leurs propres infortunes & par des pertes immenses, adoucir l'amertume d'une séparation si douloureuse, en lui prodiguant les plus tendres soins, sur-tout en éloignant d'elle les chaînes pesantes, dont ils vouloient accabler leurs autres Colonies du nord de l'Amérique!

L'Univers a sans doute assez retenti des plaintes des Anglo-Américains contre leur ingrate patrie; & je croirois superflu de décrire les détails de leurs longs malheurs & de la révolution rapide, qui les a conduits à la liberté. Ces hommes généreux ne s'étoient refugiés en Amérique que pour se soustraire aux persécutions du fanatisme & aux dissentions civiles, qui déchiroient l'Angleterre. Après avoir été long-tems agités eux-mêmes par les accès de leur humeur

ſombre & mélancolique, & par les reſtes de ſuperſtition, qu'ils avoient emportés de leur terre natale; après avoir, dans des guerres entrepriſes contre les Sauvages, arroſé de leur ſang les campagnes défrichées par leurs mains, ils avoient partagé toutes les querelles de leur Métropole avec les autres nations de l'Europe, & s'étoient épuiſés pour la ſoutenir dans ſes revers, ou pour étendre ſes conquêtes & la gloire de ſes armes. Ils avoient ſouffert patiemment le joug que leur impoſoit l'Acte de navigation: ils avoient vu, ſans murmurer, toutes les Nations étrangeres exclues du commerce de leurs denrées, & l'Angleterre tenir ſeule la balance des prix dans tous leurs échanges. N'étoit-ce pas aſſez de tous ces ſacrifices? Falloit-il encore voir aggraver le fardeau par une multitude d'impôts arbitraires & par des

actes réitérés de violence & d'oppression ? L'excès de l'injustice excita une convulsion terrible & rompit tous les liens qui attachoient les Colonies à leur Métropole. Las d'être les esclaves de leurs égaux & de lutter contre la tyrannie de leurs concitoyens & de leurs freres, les Anglo-Américains leverent enfin l'étendart de l'indépendance. Que pourroit-on dire de plus véhément & de plus noble, que les manifestes dont l'Amérique septentrionale remplit le monde à cette époque mémorable ! Quelle éloquence peut-être comparée à celle des cœurs long-tems opprimés, qui rompent leurs chaînes & commencent à sentir la divine influence de la liberté ! Quel plus auguste langage que celui d'une nation, qui est intimément pénétrée du sentiment de la dignité de l'homme, & qui leve tout-à-coup un front libre & déclare à la face de l'Uni-

vers, qu'elle ne veut désormais dépendre que de Dieu seul ! Tout ce que la raison & la sagesse ont de plus imposant, tout ce que le génie & la vertu ont de plus sublime, tout ce que le courage & la valeur ont de plus héroïque, fut mis en œuvre pour soutenir une résolution aussi vigoureuse, aussi digne des regards & des secours de l'Eternel. Il en coûta sans doute bien du sang, bien des fatigues, des pertes & des larmes pour achever cette entreprise grande & périlleuse. Mais que tous ces sacrifices sont doux, quand ils obtiennent un prix aussi glorieux, quand ils sont récompensés par le bonheur public & par tous les avantages attachés à la liberté !

La France, aigrie par des blessures récentes & encore ouvertes, avoit vu de loin se former cet orage redoutable ; elle l'avoit vu s'approcher & prêt à fondre

sur

ſur ſa rivale. Elle uniſſoit ſans doute ſes vœux ſecrets à ceux des Anglo-Américains : elle avoit comme eux des pertes à réparer, des affronts à venger. Leur cauſe étoit d'ailleurs ſi belle, ſi digne d'intéreſſer tous les cœurs généreux ! La France couvrit tout-à-coup l'Océan de ſes flottes ; elle ſe joignit à l'Eſpagne pour déployer les forces navales les plus formidables, qui euſſent jamais étonné les Nations. Le grand ouvrage de l'indépendance des Colonies angloiſes fut enfin conſommé, & le ſceptre des mers arraché des mains de l'Angleterre.

Voilà donc au ſein de l'Amérique près de trois millions d'hommes heureux & libres, robuſtes & vertueux. Leurs cœurs ont encore leur pureté native & ne connoiſſent ni les froides jouiſſances de la vanité, ni les raffi-

nemens de la molleſſe, ni les ſéductions des arts corrupteurs. Il ont parmi eux des guerriers magnanimes, des hommes d'Etat, des Légiſlateurs, des Philoſophes. Tous ces génies tutélaires veillent au maintien de la force publique, à l'obſervation des loix & à la conſervation des mœurs : ils font reſpecter la Nation au dehors & les droits de l'humanité & de la juſtice au dedans : ils inſpirent, par leurs préceptes & par leurs exemples, l'amour de la concorde & de l'égalité, le goût de la modération & des plaiſirs de la nature, les vertus douces & paiſibles, qui embelliſſent la vie. Les terres, qui reſtent encore à défricher, offrent un champ immenſe à la population, dont les progrès ſont ſi rapides dans ces climats qu'elle ſe double tous les vingt-cinq ans, lorſ-

qu'elle n'eſt point arrêtée par des déſordres politiques. Quelle perſpective raviſſante, & que l'œil contemple avec délices les hautes deſtinées qui ſemblent reſervées à ce peuple généreux? Puiſſe-t-il par ſes vertus & par ſon bonheur conſoler un jour l'humanité des flétriſſures de l'eſclavage & des vengeances terribles que le ciel a fait éclater ſur les conquérans de l'Amérique & ſur ſes nouveaux habitans! Puiſſe-t-il par ſa puiſſance & ſon activité, réveiller les Colonies Eſpagnoles & Portugaiſes du ſommeil léthargique qui les accable, diſſiper la langueur funeſte qui enchaîne tous les principes de la fécondité dans les campagnes les plus fertiles de l'univers! Puiſſe-t-il, par les relations immenſes de ſon commerce, donner une nouvelle valeur

aux productions de notre ſol & de notre induſtrie, & faire oublier à l'Europe les fruits amers, quelle a recueillis de la découverte de l'Amérique.

*Fin du premier lVoume.*

RTE

e sol & de
e oublier à
s, quelle a
de l'Amé-

*ume.*

